



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



*Avantures de Joseph Andrews et de
son ami Abraham Adams*

Henry Fielding

No 2797

AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI

ABRAHAM ADAMS.

*Ecrites dans le goût des Avantures de
DON-QUICHOTTE,
mais un peu plus éternelles.*
Publiées en Anglois,

Par M. FIELDING.

*Et traduites en François, à Londres, par une
Dame Angloise, sur la troisième Edition,
enrichie de Figures.*

Seconde Edition Revue & Corrigée.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM
Chez BARTHELEMI VLEMM.

MDCCLXXV.

T A B L E

DES CHAPITRES

du Tome II.

L I V R E T R O I S I È M E

CHAPITRE I.	<i>E</i> loge sérieux des Romans.	pag. 1
CHAP. II.	Scène nocturne, & différentes aventures de Mr. ADAMS & de ses Compagnons de voyage.	8
CHAP. III.	Les Confessions de Mr. WILSON.	22
CHAP. IV.	Manière de vivre de Mr. WILSON, avec la tragique aventure du Chien, & plusieurs autres matières importantes.	58
CHAP. V.	Dispute entre ADAMS & JOSEPH au sujet des <i>Ecos</i> . Découverte agréable qu'ils font.	64
CHAP. VI.	Réflexions morales de JOSEPH sur la Charité. Aventure de la Chasse	71
CHAP. VII.	Mauvaises plaisanteries d'un Mylord & de sa compagnie.	82
CHAP. VIII.	Entretien de Mr. ADAMS avec un Prêtre Romain sur la vanité des Richesses.	94
CHAP. IX.	Qui contient des Aventures sanglantes.	100
CHAP. X.	Dialogue entre un Poëte & un Comédien.	105
CHAP. XI.	Mr. ADAMS exhorte JOSEPH à supporter patiemment son affliction.	112
CHAP. XII.	Autres Aventures qui surprendront le Lecteur.	117
CHAP. XIII.	Dialogue entre Mr. ABRAHAM ADAMS & Mr. PIERRE PONCE.	122

L I V R E Q U A T R I È M E.

CHAPITRE I.	<i>A</i> rrivée de Lady BOOBY au château de Booby, & celle des autres Voyageurs au village du même nom.	129
-------------	---	-----

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. II. <i>Entretien de Lady BOOBY & de Mr. ADAMS.</i>	135
CHAP. III. <i>Entretien de Lady BOOBY avec le Procureur LA MOUCHE.</i>	139
CHAP. IV. <i>Arrivée de Mr. BOOBY & de PAMÉLA son Epouse.</i>	144
CHAP. V. <i>Cause & effets de la sortie de Mr. BOOBY.</i>	146
CHAP. VI. <i>JOSEPH ANDREWS couche au château. Dialogue entre Lady BOOBY & SLIPSLOP sa Suivante.</i>	155
CHAP. VII. <i>Réflexions judicieuses, qu'on désire de trouver dans les Romans François. Conseils salutaires que Mr. BOOBY donne à son Beau-frère. Avanture de FANNY avec un Petit-Maitre.</i>	164
CHAP. VIII. <i>Dialogue entre Monsieur & Madame ADAMS, JOSEPH, & FANNY.</i>	174
CHAP. IX. <i>Visite rendue par Lady BOOBY & sa compagnie à Mr. ADAMS.</i>	183
CHAP. X. <i>Histoire de deux Amis, pour servir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.</i>	187
CHAP. XI. <i>Galanterie de Mylord FANFRELUCHE. Jalousie & courage de JOSEPH.</i>	195
CHAP. XII. <i>Découverte qui commence à éclaircir cette Histoire.</i>	200
CHAP. XIII. <i>Combat entre l'Amour & l'Orgueil. Suite de la découverte.</i>	203
CHAP. XIV. <i>Avantures nocturnes. Dangers que court Mr. ADAMS.</i>	210
CHAP. XV. <i>Arrivée du vieux ANDREWS avec sa Femme, & d'une autre personne qu'on n'attendait point, avec le dénouement de l'histoire du Porteballe.</i>	216
CHAP. XVI. <i>Conclusion de toute cette Histoire.</i>	222

Fin de la Table des Chapitres du
II. Volume.



AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS.

ET DE SON AMI

ABRAHAM ADAMS.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Eloge sérieux des Romans.

MALGRÉ les égards & le respect que l'on a fort communément pour l'autorité de ces grands Ecrivains qui intitulent leurs Ouvrages *Histoire d'Angleterre, Histoire de France, Histoire d'Espagne* &c. Il est certain que l'on trouve médiocrement la vérité dans leurs Ecrits, où le génie fabuleux préside pour le moins autant que le génie historique. Telles sont à mon gré les *Histoires de Mylord Clarendon, de Wbistlock, d'Echard, de Rapin Thoyras, (*)* & à

(*) Echard a publié une *Histoire Romains*, & Mr. de Rapin Thoyras une *Histoire d'Angleterre*.

plus forte raison encore celles de *Mainbourg* & de *Varillas*. Dans ces Livres les faits étant présentés dans des jours différens, le Lecteur n'en Croit que ce qu'il veut; & s'il est judicieux & dégagé de prévention, il regardera toutes ces Histoires comme des espèces de Romans, dont les Auteurs ont une heureuse & seconde imagination. Ils diffèrent les uns des autres de la façon la plus étrange. Ceux-ci attribuent la victoire à un parti, & ceux-là à un autre. Quelques-uns représentent un personnage, comme un malhonnête-homme, ou comme un esprit médiocre, tandis que d'autres lui donnent le plus vertueux caractère & le plus rare esprit. Les uns & les autres ajustent les caractères & tout ce qu'ils racontent, au lieu de la scène où se sont passés les prétendus événemens, & où a vécu celui qui est tout ensemble un scélérat & un honnête-homme, un sot & un grand génie.

Le cas de ces véridiques Ecrivains, qu'on appelle Romanciers, est bien différent. On peut se reposer sur eux à l'égard de la substance essentielle des faits. Ils ne peuvent tout au plus se tromper, que par rapport aux circonstances, & au lieu où les faits sont arrivés. Par exemple, c'est un point digne de l'examen des Critiques, de savoir si le Berger *Chrysothome*, dont parle *Michel de Cervantes* (*), & qui mourut pour l'amour de la belle *Marcelle* qui le haïssoit, passa toute sa vie en *Espagne*: mais au moins personne ne doutera jamais que ce personnage n'ait existé.

(*) Dans son *Histoire de D. Quichotte*.

Est-il au Monde des Sceptiques assez opiniâtres pour révoquer en doute les folies de *Cardenio*, la perfidie de *Ferdinand*, l'impertinente curiosité d'*Anselme*, la lâcheté de *Camille*, l'amitié irrésolue de *Lothaire*? non sans doute. Cependant l'Historien qui nous a transmis ces faits curieux & certains, a malheureusement oublié de marquer le tems & le lieu où ils sont arrivés, ce qui est une omission déplorable.

Nous trouvons un exemple de ce que je dis, encore plus marqué dans la fidèle *Histoire de Gil-Blas*, où cet ingénieux Roman-cier a fait une bévue par rapport à la patrie du Docteur *Sangrado*, qui se conformant à l'usage des Cabaretiers par rapport à leurs tonneaux, tiroit le sang de ses malades, & les remplissoit d'eau. Pour peu qu'on soit versé dans l'Histoire de la Médecine, on sait que ce Docteur demenoit ailleurs qu'en *Espagne*. (*) Ce même Ecrivain s'est trompé pareillement par rapport au pays de son Archevêque, & à la patrie de certains grands Personnages, dont l'Intelligence & le goût étoient trop sublimes pour goûter autre chose que des Tragédies. Je pourrois lui reprocher plusieurs autres méprises de cette espèce. On trouve les mêmes erreurs dans le *Roman Comique de Scarron*, dans les *Mille & une Nuits*, les *Nuits Arabes*, dans l'*Histoire de Mariane* & du *Payfan Parvenu*, & dans quelques autres de ce genre admirable que je n'ai jamais lus, ou dont j'ai perdu la mémoire.

(*) Médecins aquatiques d'Angleterre, de France & autres Pays.

Du reste, je ne mets pas au nombre de ces Ecrivains fautifs des hommes d'un génie surprenant, tels que les Auteurs des *Avantures d'un Homme de qualité*, de *Cleveland* ou le *Philosophe Anglois*, du *Doyen de Killernin* &c. qui sans rien emprunter de la Nature, ni de l'Histoire, font mention de personnages qui n'ont jamais existé, & n'existeront point; & de faits qu'il est impossible qu'on ait vus, ou qu'on voie jamais arriver. Ils sont les créateurs de tous leurs Héros, & leur abondante cervelle est le cahos d'où ils ont tiré tous les ressorts qu'ils font agir. Ce n'est pas que ces Ecrivains ne méritent d'être honorés, peut-être même qu'ils sont dignes de la plus haute estime. Car qu'y a-t-il de plus grand, que d'être un exemple de l'étendue admirable & de la prodigieuse fertilité de l'esprit humain? On peut bien leur appliquer ce que *Balzac* dit d'*Arioste*, & les appeller une seconde nature. Ces Messieurs n'ont en effet aucune communication avec la première. Au contraire, les Auteurs d'un rang inférieur ne peuvent se soutenir seuls, il leur faut des puissances, si j'ose m'expliquer ainsi. Souvent ils emploient ces échasses, dont parle le fameux *Voltaire* dans ses *Lettres*, & dont lui-même fait quelquefois un brillant usage; échasses avec lesquelles ils forment de grands pas, qui font trébucher leur génie, quelquefois même le jettent dans les ténèbres, ou le précipitent dans le chaos.

Mais pour revenir aux Auteurs de la première classe, qui se contentent de copier la Nature, au lieu de former leurs personna-

ges de la matière confuse de leurs cerveaux, il n'est point de Livre qui mérite plus le nom d'Histoire que celui des *Avantures* du célèbre *Dom Quichotte*, sans excepter même les *Mémoires de Mariane*, dont le verbeux Auteur m'est inconnu. Celui-ci s'est borné à un certain espace de tems, & à une Nation particulière. L'autre au contraire est l'Histoire du Monde en général, au moins de cette partie de la Terre qui est cultivée par les Loix, les Arts & les Sciences; & cela depuis le tems qu'elle a commencé à être civilisée jusqu'à nos jours, & même jusqu'à ce qu'elle cesse de l'être.

Je vai maintenant appliquer ces réflexions au Livre que vous lisez. Je les ai placées ici principalement pour prévenir certaines applications, que ne manquera pas de faire le bon naturel de l'Espèce Humaine, dont chaque particulier est toujours ravi de voir la peinture de son semblable. Pour prévenir de malignes interprétations, je déclare une fois pour toutes, que je ne peins point les hommes mais les mœurs, que je décris les espèces & non les individus. On me dira peut-être que mes caractères ne sont point pris de la vie commune. Je répons, & je puis l'avouer, que j'ai un peu plus écrit que je n'ai vu. L'Homme de Loi n'est pas seulement vivant, mais il vit depuis quatre mille ans, & s'il plaît au Seigneur il en vivra encore autant. Il est vrai qu'il n'est pas borné à une Religion, ni à un Pays. Dès le moment que l'homme ne voulut ni se donner de la peine, ni courir des dangers, ni faire des avances

pour la défense de ses semblables, alors naquit mon Homme de Loi; & tant qu'il existera quelqu'un qui lui ressemble sur la Terre, je prétens que mon homme existera. C'est donc lui faire peu d'honneur, que de supposer qu'il représente quelque personnage obscur, parce qu'il lui arrive de lui ressembler dans sa profession & dans ses manières. La création de l'Homme de Loi & son apparition dans le Monde, a eu un but bien plus général & plus noble. Ce n'a pas été pour exposer un pauvre particulier à la censure de ceux qui le peuvent connoître, mais pour servir de miroir à une infinité de personnes dans leur cabinet; afin qu'ils puissent y voir leurs défauts, qu'ils tâchent de les corriger, & en souffrant une petite mortification secrète, qu'ils puissent se garantir de la risée publique. C'est ce qui distingue le Satyrique universel, du Faiseur de Libelles. Le premier corrige les fautes, comme font les parens. Le second au contraire, Censeur impitoyable, expose cruellement la personne à la vue publique, pour servir d'exemple aux autres. Le premier est un père, le second est un bourreau.

Il y a encore quelques petites circonstances qu'il faut considérer, comme on observe la draperie dans un portrait, où quoique la mode varie en différens tems, la ressemblance & l'air ne varient point. Ainsi je crois, & j'ose dire que Madame *Houspille* est contemporaine de notre Homme de Loi; & quoique peut-être, durant les changemens qu'une si longue existence a dû causer, elle puisse à

son tour avoir été au comptoir d'un cabaret, je ne fais point de scrupule d'affurer, que dans la révolution des siècles elle a été assise sur le Trône. En un mot, dès que la chaleur extrême du tempérament, l'avarice, l'insensibilité pour les misères humaines, avec un degré d'hypocrisie, furent unies ensemble pour en composer une femme, ce fut alors que Madame *Houssille* naquit : & aussitôt que le bon naturel, éclipsé par la pauvreté d'esprit & d'intelligence, parut dans un homme, cet homme fut le mari rampant de Madame *Houssille*.

J'ai encore un avis à donner au Lecteur, & à lui offrir une réflexion d'une espèce opposée. C'est que comme dans la plupart de mes caractères particuliers, je n'ai pas eu en vue le moindre des individus, mais seulement toute l'espèce en général, de même dans mes descriptions générales je n'ai point eu en vue tous les hommes sans exception. Par exemple, dans la peinture que j'ai faite des Grands, je n'ai pas prétendu comprendre ces Seigneurs modestes, affables, polis, judicieux, qui honorent leur rang, & ne le font point sentir à ceux que la fortune a placés au-dessous d'eux. Ainsi je n'ai voulu représenter que ces Grands Seigneurs, que j'appelle *haut-peuple*, espèce méprisable, qui déshonorant leurs ancêtres qui leur ont transmis leurs honneurs & leurs richesses, regardent avec mépris ceux qui auroient pu aller de pair avec les premiers auteurs de leur fortune & de leur élévation. Il me semble qu'il eût impossible d'imaginer un spectacle plus ca-

pable de nous indigner, que celui d'un homme qui non seulement est une tache dans l'écusson d'une illustre famille, mais encore le scandale de toute l'Espèce Humaine, dédaignant & traitant avec hauteur ceux qui ne tiennent rien de la Fortune, & qui doivent tout à la Nature.

Après cette petite digression morale, que j'ai jugée nécessaire, je vai reprendre la suite fidèle de la véritable Histoire que j'ai entrepris d'écrire.

CHAPITRE II.

Scène nocturne, & différentes Avantures de Mr. ADAMS & de ses Compagnons de voyages.

NOS Voyageurs étoient à peine sortis de leur auberge, & ils n'avoient encore fait que quelques milles, lorsque la nuit les surprit. Ce fut alors que *Fanny* dit tout bas à *JOSEPH*, qu'elle le prioit de vouloir bien consentir qu'elle se reposât un peu, parce qu'elle étoit si fatiguée qu'elle ne pouvoit plus marcher. *JOSEPH* le dit aussitôt au Ministre *ADAMS*, qui marchoit légèrement, & étoit éveillé comme une abeille. On s'assit, & alors le Ministre se mit à déplorer la perte de son *Escbyle*: cependant il se consola un peu, en faisant réflexion, que s'il eût eu ce Livre, il n'auroit pu alors en faire usage; car

le Ciel étoit si couvert & si obscur, qu'on ne voyoit pas une étoile; c'étoit, selon l'expression de *Milton*, des *ténèbres visibles*. La circonstance étoit favorable pour JOSEPH. Car *Fanny*, ne craignant point d'être vue par le Ministre, se laissa aller un peu plus à sa passion qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Reposant sa tête sur la poitrine de JOSEPH, elle lui mit amoureusement un bras sur l'épaule, & elle souffrit qu'il mit sa joue contre la sienne. Ce qui fit tant de plaisir à JOSEPH, qu'il n'eût pas voulu changer le gazon sur lequel il étoit assis, pour le plus beau canapé du plus riche Palais de l'*Europe*, pas même pour le sofa de l'*Arétin François*.

Le Ministre étoit assis à quelques pas de nos deux Amans, & ne voulant pas les troubler il s'occupoit de méditations sur la Morale ou sur la Littérature. Mais bientôt il vit à quelque distance une lumière, qui sembloit venir vers eux. Ce qui parut surprenant, ce fut que cette lumière s'arrêta un moment, & puis disparut. Il appela aussitôt JOSEPH, & lui demanda s'il n'avoit pas vu une lumière. JOSEPH lui répondit qu'il en avoit vu une. „ Avez-vous remarqué, répondit le Ministre, comment elle s'est évaporée? Je n'ai pas peur des Revenans, „ ajouta-t-il, mais je ne puis pas croire absolument qu'il n'y en ait point.” Alors s'étant mis à méditer sur ces Êtres spirituels, il fut bientôt interrompu par différentes voix qu'il crut près de ses oreilles, & qui dans le fond en étoient peu éloignées. Il entendit distinctement qu'on parloit d'un meurtre qui

venoit de se commettre, & quelque tems après une de ces voix disoit, qu'il en avoit tué une douzaine pour sa part depuis la fin du jour.

Le pauvre ADAMS se mit alors à genoux, & se recommanda à la Providence; & la timide Fanny, qui avoit aussi entendu ces horribles paroles, commença à embrasser son cher JOSEPH d'une telle manière, que quoique les oreilles de celui-ci fussent bien ouvertes, il n'auroit rien craint, s'il n'eût pas pensé que le danger le menaçoit lui seul, pour lui faire payer les doux embrassemens de sa Maîtresse. JOSEPH tira son couteau de sa poche. Le Ministre ayant fini sa prière, empoigna son bâton, qui étoit sa seule arme; & s'approchant de JOSEPH, il voulut qu'il se séparât de Fanny, & qu'elle se mit à l'arrière-garde. Mais son avis fut inutile. Elle continua de serrer étroitement son cher JOSEPH, sans se mettre en peine de la présence de Mr. ADAMS. On lui entendit dire tendrement, qu'elle vouloit mourir entre ses bras. JOSEPH lui disoit aussi tout bas en l'embrassant, qu'il aimeroit mieux mourir auprès d'elle, que de vivre loin d'un si charmant objet. Le Ministre branlant alors son bâton, dit que personne ne craignoit moins la mort que lui, & déclama ces deux vers de Virgile,

*Est hic, est animus lucis contemptor, & illum
Qui vitâ bene credat emi, quò tendis, honorem.*

• Cependant les voix cessèrent pour un mo-

ment, & ensuite une d'elles se mit à crier, Qui est-là? Le Ministre fut assez prudent pour ne rien répondre. Alors il vit tout-à-coup paroître une demi-douzaine de lumières, qui sembloient être sorties de terre à la fois, & qui s'avançoient légèrement vers eux. Mr. ADAMS conclut aussitôt que c'étoit une apparition d'Esprits, & que c'étoient leurs voix qu'il avoit entendues. Au nom de Dieu, que voulez-vous, dit-il d'une voix haute? A peine eut-il prononcé ces paroles; qu'il entendit une de ces voix crier, les voilà, ils sont ici. Aussitôt on entendit un grand bruit, comme de gens qui se battoient, & se portoient de rudes coups. Le Ministre s'avançoit vers le lieu du combat, quand JOSEPH le tirant par les pans de son habit, le supplia de trouver bon qu'ils profitassent des ténèbres, pour délivrer *Fanny* du danger qui la menaçoit. Il y consentit, & alors JOSEPH la prenant par la main & l'aidant à se lever, ils se mirent tous trois à poursuivre leur chemin, sans regarder derrière eux.

Ils firent environ deux milles, la pauvre *Fanny* se plaignant beaucoup de la fatigue de cette course. Cependant ils apperçurent plusieurs lumières à une petite distance l'une de l'autre, & en même tems ils se virent au haut d'une montagne escarpée qu'il falloit descendre. Malheureusement le pié manqua au Ministre, & à l'instant il disparut; ce qui causa une grande frayeur à JOSEPH & à *Fanny*. A la vérité, si la lumière leur eût permis de le voir, ils auroient eu de la peine à s'empêcher de rire, à la vue du bon Vicaire

roulant du haut de la montagne dans la vallée; ce qu'il fit très heureusement sans être blessé. Il se mit donc à crier de toute sa force, qu'ils ne fussent point en peine de lui, qu'il n'avoit aucun mal; ce qui les rassura. JOSEPH & *Fanny* s'arrêtèrent un peu, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient. A la fin ils avancèrent de quelques pas, & peu à-peu la descente leur sembla moins rude. JOSEPH, prenant sa compagne entre ses bras, descendit d'un pié ferme sans faire aucun faux pas, & se vit enfin au bas de la montagne, où Mr. ADAMS vint aussitôt à eux.

Apprenez de-là, Beau Sexe de mon pays, quelle est votre foiblesse, & en combien d'occasions la force des hommes vous peut être utile. Prenez donc bien garde de vous engager dans des parties avec de jeunes-gens lâches & foibles, avec de petits-mâtres efféminés, qui loin de pouvoir, comme JOSEPH ANDREWS, vous porter entre leurs bras dans les routes dangereuses, & dans les chemins escarpés de cette vie, auroient plutôt besoin de votre secours pour soutenir leur foiblesse.

Cependant nos Voyageurs s'avançoient du côté de la lumière la plus prochaine. Après avoir franchi une Commune, ils se trouverent dans une prairie, où il leur sembla n'être que peu éloignés de la lumière. Mais par malheur ils se virent bientôt sur le bord d'une rivière, qu'il falloit passer. Le Vicaire dit qu'il la traverseroit bien, & qu'il savoit nager, mais qu'il étoit embarrassé de *Fanny*. JOSEPH, garçon sensé, lui dit, qu'en suivant

le rivage ils trouveroient infailliblement un pont, & que le grand nombre de lumières qu'on appercevoit, faisoit assez connoître que la Paroisse n'étoit pas loin. „Cela est vrai, „repliqua ADAMS, & je n'y faisois pas réflexion.” Suivant l'avis de JOSEPH, on traversa deux prés, & on arriva près d'un petit verger, qui les conduisit à une maison. *Fanny* conseilla à JOSEPH de frapper à la porte, protestant qu'elle étoit si lasse, qu'elle ne pouvoit plus se tenir sur ses pieds. Mais Mr. ADAMS avoit déjà frappé, & bientôt un homme vint ouvrir.

Le Ministre lui dit qu'ils étoient deux voyageurs, qui avoient avec eux une jeune fille si fatiguée, qu'ils lui seroient sensiblement obligés, s'il vouloit bien permettre que cette fille entrât pour se reposer. Cet homme, qui à la lumière de la chandelle qu'il portoit, avoit envisagé *Fanny*, & remarqué son air honnête & modeste, prévenu d'ailleurs favorablement par les manières humbles & civiles de Mr. ADAMS, répondit que la jeune Demoiselle étoit la bien venue, ainsi que sa compagnie. Alors il les introduisit dans une salle fort propre, où sa femme étoit à table. Elle se leva aussitôt, fit approcher des chaises, & les pria de s'asseoir. Le Maître du logis, qui étoit le même qui leur avoit ouvert la porte, leur demanda s'ils ne vouloient pas se rafraîchir. Le Ministre le remercia, & lui dit qu'il leur feroit plaisir de leur faire donner un coup de bière; ce que JOSEPH & *Fanny* acceptèrent. Tandis qu'on cherchoit un grand vase pour le remplir de cette liqueur,

la Dame du logis dit à *Fanny*, qu'elle paroisoit bien fatiguée, & qu'il seroit à propos qu'elle prît quelque chose de plus confortatif que de la bière. *Fanny* la remercia, en lui disant qu'elle étoit véritablement très fatiguée, mais qu'elle espéroit qu'un peu de repos la rétablirait.

Dès que toute la compagnie fut assise, Mr. ADAMS, qui avoit bu plusieurs coups de bière, & qui avec la permission de la Dame avoit allumé sa pipe, se tournant vers son mari lui demanda, s'il n'y avoit pas dans le pays des Revenans ou de malins Esprits. Comme on ne lui répondit rien, il se mit à raconter ce qui venoit de leur arriver sur le chemin, & le meurtre horrible qui venoit de s'y commettre. Mais à peine avoit-il commencé son récit, qu'on entendit frapper rudement à la porte. La compagnie parut un peu surprise, la bonne Dame & *Fanny* pâlirent. Le Maître de la maison, sans être ému, alla ouvrir la porte. Pendant son absence, qui dura quelque tems, la compagnie demeura dans le silence. Ils se regardoient l'un & l'autre, & prêtoient l'oreille, entendant des gens qui parloient assez haut. Le Ministre, pleinement convaincu que c'étoient des Esprits, songeoit déjà aux exorcismes. JOSEPH n'étoit pas éloigné d'avoir la même opinion. *Fanny* étoit la plus effrayée, & la bonne Dame du logis soupçonnoit intérieurement que c'étoient des fripons, qui étoient peut-être de la coterie de ceux qu'elle avoit reçus chez elle.

A la fin son mari entra, & dit en riant à Mr. ADAMS, que les Revenans dont il lui

avoit parlé, n'étoient autre chose que des voleurs de moutons, & qu'il y avoit seu douze brebis massacrées; que les Bergers avoient sauvé le reste; qu'ils avoient saisi deux de ces voleurs, & qu'ils les conduisoient chez le Juge de paix pour procéder contre eux. Ce discours rassura toute la compagnie; ce qui n'empêcha pas Mr. ADAMS de dire tout bas, qu'il y avoit quelque autre chose dans cette affaire, & qu'il étoit convaincu que les Esprits s'en étoient mêlés.

Ensuite ils s'assirent tous autour du feu. Le Maître de la maison apperçut un bout de la robe du Ministre qui étoit tombée, & qui paroissoit sous sa redingotte. Il remarqua aussi la livrée de JOSEPH. Cela ne lui paroissant pas quadrer avec la familiarité qui étoit entre eux, lui donna quelques soupçons qui ne leur étoient pas avantageux. S'adressant donc à Mr. ADAMS, il lui dit qu'il voyoit bien à son habit qu'il étoit Homme d'Eglise, & qu'il supposoit que celui qui l'accompagnait, étoit son domestique. „ Monsieur, répondit le „ Ministre, je suis Ecclésiastique à votre „ service; mais à l'égard de ce jeune-homme, il n'est plus maintenant domestique „ de qui que ce soit; il ne l'a jamais été que „ de Lady *Booby*, & il n'est sorti de chez „ elle, je vous assure, pour aucune mauvaise action. ” JOSEPH prenant la parole, ajouta qu'il n'étoit pas surprenant que l'on vît avec quelqu'étonnement un homme du caractère de Mr. ADAMS avoir la bonté de vouloir bien se familiariser avec un pauvre garçon tel que lui. „ Mon enfant, inter-

„ rompit le Ministre, j'aurois honte de por-
 „ ter mon habit Ecclesiastique, si je croyois
 „ indigne de moi de me familiariser avec un
 „ pauvre homme qui a des mœurs. Je ne sai
 „ pas comment ceux qui pensent autrement,
 „ peuvent se dire imitateurs & disciples de
 „ celui qui ne fait acception de personne, &
 „ qui ne met aucune différence entre les ri-
 „ ches & les pauvres, si ce n'est qu'il préfère
 „ les pauvres aux riches ”. Puis s'adressant
 „ au Maître de la maison : „ Monsieur, dit-il,
 „ ces deux pauvres jeunes gens que vous
 „ voyez, sont mes Paroissiens, je les confi-
 „ dère & les aime comme mes enfans. Il y a
 „ quelque chose de singulier dans leur histo-
 „ re, mais ce n'est pas à présent le tems de
 „ vous la raconter. ”

Le Maître du logis, qui étoit un bon Gen-
 tilhomme du pays, malgré la simplicité qu'il
 remarquoit dans Mr. ADAMS, n'eut pas de
 peine à croire qu'il étoit véritablement Hom-
 me d'Eglise. Mais il n'étoit pas tout-à-fait
 certain qu'il le fût autrement que par sa robe.
 Pour l'éprouver, il lui demanda si Mr. Pope
 avoit publié depuis peu quelque chose de
 nouveau. Mr. ADAMS lui répondit, qu'il
 avoit beaucoup ouï parler de Mr. Pope
 comme d'un grand Poëte, mais qu'il n'avoit
 vu aucun de ses Ouvrages. „ Comment, lui
 „ répliqua le Gentilhomme, vous n'avez
 „ point vu son *Homère*! ” Mr. ADAMS repar-
 tit qu'il n'avoit jamais lu de traductions d'Au-
 teurs Classiques. „ Il est vrai, reprit le Gen-
 „ tilhomme, qu'il y a une dignité dans la
 „ Langue *Grecque*, dont je crois que les Lan-
 „ gués

„gues modernes ne peuvent approcher. Sa-
 „vez-vous le *Grec*, Monsieur, dit le Mi-
 „nistre? Un peu, répondit le Gentilhomme.
 „Ah! ne savez-vous pas, s'écria ADAMS,
 „où je pourrois acheter un *Eschyle*? j'ai per-
 „du le mien depuis peu”. Il y en avoit un
 chez le Gentilhomme, mais il n'en savoit
 rien, & ne connoissoit guères cet ancien Tra-
 gique. Il revint donc à *Homère*, & deman-
 da au Ministre ce qu'il estimoit le plus dans
 l'*Iliade*. „Monsieur, dit le Ministre, pour
 „bien résoudre cette question, il faudroit
 „établir d'abord quelles sortes de beautés sont
 „essentiellles à la Poësie, parce qu'il est aisé
 „de faire voir qu'*Homère* a excellé dans
 „toutes.

Il continua ainsi. „Ce que *Cicéron* dit d'un
 „Orateur accompli, peut bien être appliqué
 „à un grand Poëte. Il faut, dit-il, que
 „l'Orateur ait toutes les perfections. *Homè-
 „re* les a eues dans un degré éminent, &
 „ce n'est pas sans raison qu'*Aristote*, dans
 „le second Chapitre de sa Poétique, l'appel-
 „le par excellence, le Poëte. Il est le Père
 „du Genre Dramatique ainsi que de l'Epi-
 „que, & non seulement du Tragique, mais
 „encore du Comique. Son *Margites*, dont
 „la perte est déplorable, étoit, dit *Aristote*,
 „aussi analogue à la Comédie, que son *Odyssée*
 „& son *Iliade* le sont à la Tragédie. C'est
 „donc à *Homère* que nous devons *Aristo-
 „phane*, ainsi qu'*Euripide*, *Sophocle*, & mon
 „pauvre *Eschyle*. Mais renfermons-nous
 „présentement, s'il vous plaît, dans la
 „seule *Iliade*, que je regarde comme son
 TOME II. B.

„ plus bel Ouvrage, quoique ni *Aristote* ni
 „ *Horace* ne le mettent pas au-dessus de l'*O-*
 „ *dyssée*. 1. A l'égard du sujet, peut-on en
 „ concevoit un plus simple, & en même
 „ tems un plus noble? Il a été loué par le
 „ premier de ces judicieux Critiques, pour
 „ n'avoir point commencé son Poème par le
 „ commencement de la guerre de Troie, &
 „ pour n'avoir point chanté toute cette guer-
 „ re, mais seulement la fin; parce qu'une
 „ guerre de dix années auroit été un sujet
 „ trop vaste. Je me suis donc souvent éton-
 „ né qu'un Auteur aussi exact qu'*Horace*,
 „ dans son *Eptre à Lollius*, l'appelle *Trojani*
 „ *belli scriptorem*. 2. Quant à son action,
 „ qu'*Aristote* appelle *Pragmaton Systasis*, est-
 „ il possible d'en imaginer une, où l'imita-
 „ tion soit aussi parfaite, & pleine d'autant
 „ de grandeur? J'observerai ici que je ne
 „ me souviens pas que personne ait encore
 „ remarqué l'harmonie de son action avec
 „ son sujet. La colère est le sujet de son
 „ Poème, & l'action est la guerre. De-là
 „ naissent tous les incidens, & c'est à cela
 „ que se rapportent directement tous les é-
 „ pisodes. 3. Par rapport aux caractères, je
 „ ne sai si je dois plus admirer la justesse de
 „ l'esprit d'*Homère* dans les différences de ses
 „ caractères, que la fécondité de son imagi-
 „ nation dans la variété des choses. A l'é-
 „ gard du premier point, quelle différence
 „ de la fierté d'*Achille*, & de l'orgueil d'*A-*
 „ *gamemnon*? Que le courage brutal d'*Aja-*
 „ *x* est différent de la valeur aimable de *Dio-*
 „ *mède*; & que la sagesse de *Nestor*, fruit de

la réflexion & de l'expérience, diffère de la finesse d'*Ulysse*, qui n'est que l'effet de l'art & de la fourberie ! Je puis assurer qu'il n'est presque point de caractère parmi les hommes, qu'*Homère* n'ait traité, du moins en partie. Il n'est point non plus de passion qu'il n'ait décrite, comme il n'en est point qu'il ne réveille dans l'âme de son Lecteur. Mais s'il est supérieur en quelque chose, c'est principalement dans le pathétique. Je n'ai jamais lu, sans verser des larmes, les deux épisodes d'*Andromaque*, gémissant d'abord sur le danger, & pleurant ensuite la mort d'*Hector* son époux. Les images sont si touchantes en ces endroits, que je suis convaincu que le Poète avoit le cœur très tendre, & le naturel excellent. Que *Sophocle* est bien au-dessous de son original, dans la scène d'*Andromaque* avec *Teïssée* ! Cependant *Sophocle* est le plus grand génie qui ait chaussé le Cothurne, & il n'a point eu de successeurs qui l'aient remplacé ; je veux dire que ni *Euripide* ni *Senèque* n'approchent point de lui. Pour ce qui est des sentimens & de la diction de l'*Iliade*, il est inutile de s'étendre sur ce sujet. *Homère* est principalement admirable dans les sentimens, qui sont toujours propres & convenables. A l'égard de sa diction, il faut lire sur cela *Aristote*, que je ne doute pas que vous n'ayiez lu & relu. Je ne toucherai plus qu'un seul article, que ce grand Critique dans la division de la Tragédie appelle *Opis*, ou le Spectacle, & qui convient à l'E,

„ pique comme au Dramatique; avec cette
 „ différence, que le premier genre concerne
 „ le Poète, & le second regarde le Peintre.
 „ Mais quel Peintre peut imaginer un ta-
 „ bleau pareil à ce qui est représenté dans le
 „ treizième & quatorzième Livre de l'*Iliade*?
 „ C'est-là que le Lecteur voit d'un coup
 „ d'œil la ville de *Troye*, avec les armées
 „ rangées en bataille; le camp des *Grecs* &
 „ leur flotte; *Jupiter* assis sur le Mont *Ida*,
 „ la tête nue & le tonnerre à la main, tour-
 „ né vers la *Tbrace*; *Neptune* traversant la
 „ mer, dont les flots se divisent pour lui fai-
 „ re passage; le Dieu venant s'asseoir sur le
 „ Mont *Samos*; les Cieux qui s'ouvrent, &
 „ toutes les Divinités assises sur leur trône.
 „ Voilà du sublime, voilà de la Poésie.”

Alors Mr. ADAMS se mit à réciter une cen-
 taine de vers d'*Homère*, avec une voix, une
 emphase & un si grand feu, que les fem-
 mes mêmes en furent émues. A l'égard du
 Gentilhomme, il se sentit alors si éloigné de
 le soupçonner d'ignorance, qu'il douta si ce
 n'étoit pas un Evêque. Il donna les plus
 grands éloges à sa profonde érudition, &
 accabla de politesses tous ses nouveaux hôtes.
 Il dit qu'il étoit bien touché de l'état où
 étoit cette jeune Demoiselle, qui paroissoit
 pâle & épuisée; il conçut même une haute
 idée de sa condition. Il ajouta qu'il étoit
 bien fâché de ne pouvoir les accommoder
 tous; mais que s'ils étoient d'humeur à pas-
 ser la nuit auprès du feu, il leur tiendrait
 compagnie; & qu'à l'égard de la Demoiselle,
 elle pourroit, si elle le vouloit bien, parta-

ger le lit de sa femme, car il n'y avoit que ce lit du Maître dans la maison. Mr. ADAMS, à qui son siège, la bière, le tabac & la compagnie plaisoient beaucoup, accepta l'offre, & dit à *Fanny* de profiter de la bonté qu'on avoit pour elle. Il n'eut pas de peine à le lui persuader, ayant une grande envie de dormir, & pouvant à peine tenir ses yeux ouverts. Alors on couvrit la table, & on servit à souper à nos hôtes, qui furent régales le mieux qu'il fut possible. Mr. ADAMS mangea de très bon appétit, mais les deux jeunes gens mangèrent médiocrement. Les Medecins disent avec raison que tout ce qui est doux (& rien de plus doux que l'amour) ne réveille point l'appétit.

A peine le souper fut-il fini, que *Fanny* parut vouloir se coucher; elle se retira donc, & la bonne Dame avec elle. Les hommes restèrent auprès du feu; Mr. ADAMS commença à remplir sa pipe; & le Gentilhomme fit venir une excellente bouteille de bière, qui étoit la meilleure liqueur qu'il y eût dans sa maison.

La modestie de JOSEPH & les graces de sa personne, le portrait que Mr. ADAMS en avoit fait, & l'amitié qu'il paroissoit avoir pour ce jeune-homme, lui concilierent les bonnes graces du Gentilhomme, & lui firent naître la curiosité de savoir son histoire, Mr. ADAMS lui ayant fait entendre qu'elle étoit singulière. Du consentement de JOSEPH, le Ministre, qui vouloit amuser le Gentilhomme, lui raconta tout ce qu'il savoit de cette histoire, & lui exposa l'amour réciproque de JOSEPH &

de *Fanny*, sans lui cacher la médiocrité de leur naissance & de leur éducation. Ces dernières circonstances servirent à lever un doute, qui étoit resté dans l'esprit du Gentilhomme. Il s'étoit figuré que *Fanny* étoit une fille de condition que JOSEPH avoit enlevée, & que le Ministre étoit du complot. Il but plusieurs fois à leurs santés, & fit mille remerciemens à Mr. ADAMS, qui avoit parlé fort longtems.

Celui-ci lui dit, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui témoigner toute sa reconnaissance; mais que sa singulière bonté & son goût pour la Littérature, qu'il lui avoit fait connoître, lui donnoient une curiosité extraordinaire de savoir ce qui lui étoit arrivé dans sa vie. Le Gentilhomme lui répondit qu'il alloit volontiers lui en faire le récit, & il commença ainsi.

CHAPITRE III.

Les Confessions de Mr. WILSON.

JE suis d'une bonne famille, & j'ai l'honneur d'être Gentilhomme. On me fit étudier au Collège dans ma première jeunesse, & j'y fis des progrès dans l'étude du *Latin*, même du *Grec*, que je sai passablement. A l'âge de seize ans ayant perdu mon père, je me vis maître de mes actions. Il m'avoit laissé une fortune honnête, mais il avoit réglé que je ne pourrois en jouir qu'à vingt-cinq ans. Cependant sa volonté n'étant pas clairement exprimée dans son testament, des Avocats

me conseillèrent de plaider contre mes Tuteurs par rapport à cet article, sans avoir égard aux intentions d'un père si cher & si respectable. Je suivis leur conseil, & mes Tuteurs s'étant mis peu en peine de défendre cette disposition du testament, j'obtins la jouissance de mon bien. „ Monsieur, interrompit Adams, ne pourriez vous pas me faire la grace de me dire votre nom? ” Je m'appelle *Wilson*, répondit le Gentilhomme, qui poursuivit ainsi.

Je restai peu de tems au Collège après la mort de mon père, parce qu'étant déjà un peu grand, j'étois très impatient d'entrer dans le monde, où je m'imaginois que mon esprit, mes connoissances & ma bravoure me mettroient sur un bon pié. C'est à cette introduction prématurée de ma jeunesse dans le monde, sans aucun guide pour régler mes pas, que j'attribue tous les malheurs qui me sont arrivés. Il est bien difficile d'effacer les premières impressions qu'on prend de nous. Qu'il est fâcheux de se donner un caractère, avant que d'être en état de pouvoir juger s'il est bon ou mauvais, & de connoître les conséquences de certaines actions, dont dépend la réputation pour le reste de la vie!

Un peu avant que j'eusse atteint l'âge de dix-sept ans, j'avois quitté le Collège, & j'étois venu à *Londres* avec six guinées dans ma poche. Comme c'étoit alors une grande somme pour moi, je fus surpris de la voir si promptement dissipée. Je voulois passer pour un jeune Gentilhomme, à qui rien ne manquoit pour être considéré. Malgré le

peu d'argent que j'avois, je me mis gaïement, & je trouvai du crédit. J'eus envie d'apprendre à faire des armes, à danser, à monter à cheval, & même la musique; mais comme tout cela m'eût coûté de l'argent & du tems, je me contentai de me fortifier dans la danse, où j'avois été un peu exercé dès mes premières années. Je m'imaginai que mon humeur douce me préserveroit de toute querelle, & que je n'avois pas besoin par conséquent d'apprendre à me battre, & à tuer les autres. Quant à l'art de monter à cheval, je le jugeai peu important, & je me crus assez savant dans celui de la musique, pour me pouvoir passer de Maître, & pour avoir la réputation de la savoir. Car je voyois beaucoup de jeunes-gens, qui sans savoir chanter, ni jouer d'aucun instrument, se mêloient de juger des Opéra, & se donnoient pour grands connoisseurs.

Il s'agissoit principalement d'acquérir des connoissances dans la ville, & je crus que pour y réussir je devois fréquenter les endroits publics. Je m'y rendis assidument; j'y appris aussi quels étoient les hommes à la mode & les jolies femmes, & je vins à bout de les connoître de nom & de visage. Il ne me manquoit plus que quelque intrigue, & je résolus de m'en faire au plutôt. Je voulois principalement passer pour avoir de bonnes fortunes. En peu de tems je fis connoissance avec une demi douzaine des plus jolies femmes de *Londres*.

Mr. ADAMS entendant ces paroles, poussa un profond soupir, & s'écria: „ Bon Dieu ! „ Que la jeunesse est un mauvais tems ! ” Il

n'est pas si mauvais que vous le dites, continua le Gentilhomme; car je vous assure que toutes mes Maîtresses étoient des Vestales, bien que je fusse le contraire. Quoi qu'il en soit, je ne cherchois que la réputation d'homme à aventures, & je l'obtins. Peut-être que je me flattois en cela; car probablement les personnes à qui je montrois les billets que je recevois de ces femmes, savoient aussi-bien que moi, qu'ils étoient contrefaits, & que je me les écrivois à moi-même.

„ S'écrire des Lettres à soi-même ! dit
 „ Mr. ADAMS tout étonné. Comment ce-
 „ la se peut-il ? ” Nous avons, répondit
 „ Mr. *Wilson*, un de ces caractères dans une
 de nos Comédies. Vous ne sauriez croire
 les peines que je prenois, & l'impudence
 avec laquelle je parlois des femmes de dis-
 tinction.

Tel fut le cours de ma vie durant trois années. „ Le cours de votre vie ! dit Mr. A-
 „ DAMS : il me semble que vous ne nous en
 „ avez rien dit encore. ” Vous avez raison,
 & votre remarque est juste, répondit le Gen-
 tilhomme en souriant; je devois plutôt dire,
 durant que je ne vivois point. Je me souviens
 que quelque tems après je voulus écrire le
 journal de mes actions jour par jour, je vai-
 racher de me le rappeler.

„ Le matin je me suis levé, j'ai pris ma
 „ grande canne. Sortant en redingotte avec
 „ mes cheveux en papillottes, j'ai battu le
 „ pavé jusqu'à dix heures. J'ai été à une
 „ vente publique. Depuis deux heures jus-
 „ qu'à quatre, je me suis habillé. Depuis

„ quatre jusqu'à six j'ai diné, depuis six jusqu'à huit j'ai passé le tems au Café. Depuis huit jusqu'à neuf, au Spectacle. Depuis neuf jusqu'à dix, à la promenade. Depuis dix heures jusqu'à minuit, j'ai ...”

Mr. ADAMS dit : „ Voilà, Monsieur, une vie au dessous de celle d'un animal. Comment un homme d'esprit, tel que vous êtes, a-t-il pu vivre ainsi ?” C'étoit la vanité, répondit Mr. *Wilson*, qui me guidait. Tout méprisable que j'étois alors, je m'admirois moi même, je méprisais tous les autres ; & vous me pardonnerez si je vous dis, que j'aurois fait fort peu de cas d'un homme tel que vous, malgré votre littérature, votre profond savoir ; & toutes les autres qualités que je remarque en vous. Mr. ADAMS fit une révérence, & le pria de continuer.

Après avoir ainsi passé deux années, poursuivit le Gentilhomme, un accident m'obligea de changer la scène. Un jour que j'étois au Café de *St. James*, où je médisois d'une certaine femme de condition, un Officier des Gardes me donna un démenti. Je lui répondis qu'il se pouvoit que je me trompasse, mais que je croyois dire la vérité. Il ne me répliqua point, mais il se mit à me rire au nez d'un air insultant. Depuis cette aventure je vis tous mes amis se refroidir à mon égard. Aucun d'eux ne m'abordoit ni ne me parloit le premier, & à peine me rendoient-ils le salut. La compagnie avec laquelle j'avois coutume de manger, me tourna le dos, & au bout de huit jours je me trouvai à *St. James* dans une aussi grande

solitude que dans un désert. A la fin un homme d'un certain âge, qui portoit un grand chapeau & une longue épée, me prit en particulier, & me dit qu'il avoit compassion de ma jeunesse; que pour cet effet il me conseil-
loit de faire connoître au monde, que je n'é-
tois pas tel qu'on se l'imaginait. Je ne com-
pris d'abord rien à son discours, il fallut qu'il
me l'expliquât; & il finit par me dire, que
si je voulois envoyer un cartel à l'Officier, il
s'en chargeroit volontiers par charité. (Quel-
le charité! s'écria le Ministre.) Je lui deman-
dai jusqu'au lendemain pour lui faire réponse
sur cette affaire. Je me retirai chez moi fort
pensif, & je me mis à réfléchir sur les con-
séquences de l'affaire. D'un côté je voyois
le risque, l'alternative de tuer ou d'être tué.
Il s'agissoit de perdre la vie, ou de l'ôter à
un homme contre qui je n'avois pas le moin-
dre ressentiment. Je conclus enfin que le
bien qui me reviendrait de cette démarche,
ne méritoit pas que je courusse ce hazard. Je
pris donc le parti de quitter le quartier, &
de me retirer au *Temple*, où je louai un ap-
partement.

Je fis aisément de nouvelles connoissances,
mon aventure étant ignorée dans ce quar-
tier-là. A la vérité je ne les goûtai pas beau-
coup, les petits-maitres du *Temple* n'étant
que les singes de ceux que j'avois quittés.
C'étoit l'affectation de l'affectation, & leur
vanité étoit encore, s'il se peut, plus ridi-
cule que celle des autres. Je rencontrai de
jeunes-gens qui soupoient avec des Seigneurs
à qui ils n'avoient jamais parlé, & qui avoient

des intrigues avec des femmes qu'ils n'avoient jamais vues. Je bornai alors toute mon ambition au *Covent-Garden*, où je brillai sur les balcons & dans les maisons de jeu, où je me liai avec des femmes dont l'honneur étoit flambé, & où à la fin je me prostituai à des prostituées. Mais bientôt mon Chirurgien m'arrêta dans cette noble carrière, & me convainquit de la nécessité de faire chez moi une retraite d'un mois. Au bout de ce tems là, ayant eu le loisir de faire des réflexions, je pris la résolution de renoncer à la compagnie de tous les libertins que j'avois fréquentés jusqu'alors, & d'éviter, s'il étoit possible, toute occasion de me plonger dans la même disgrâce. „ Cette retraite d'un „ mois, dit Mr. ADAMS, & ces réflexions „ que vous fîtes dans la solitude, étoient „ fort propres à vous guérir de vos mauvai- „ ses habitudes. Mais il me semble que ce „ conseil devoit vous avoir été donné plu- „ tôt par un Ecclésiastique, que par un Chi- „ rurgien.

Mr. *Wilson* sourit de la simplicité du Ministre, & continua son récit sans répondre à l'objection. Je m'aperçus alors que ma passion effrénée pour toutes sortes de femmes, m'avoit mis fort mal à mon aise. Je résolus donc de me borner à une seule, & de me faire une Maîtresse. Je fixai mon choix sur une jeune femme, qui avoit été ci-devant entretenue par deux Galans, & à laquelle je fus recommandé par un homme d'intrigue assez célèbre. J'allai me loger dans la même

maison , & je m'établis pour son Amant. Peut-être que j'aurois eu de la peine à la payer suivant les conventions : mais elle me délivra de cette inquiétude dès le quatrième jour , l'ayant trouvée tête à tête avec un jeune-homme qui se donnoit les airs d'un Officier , & qui n'étoit qu'un Apprentif de *Londres*. Cette femme , au lieu de se justifier , me fit une demi-douzaine de sermens , & me dit à la fin qu'elle étoit maîtresse de ses actions. Sur cela nous nous séparâmes , & le même Courrier lui trouva un autre chaland. Cependant au bout de deux jours je m'aperçus que j'avois encore besoin d'une retraite d'un mois , pour faire pénitence d'une semaine.

Ensuite je fis connoissance avec une jeune Demoiselle fort jolie , fille d'un Gentilhomme qui avoit servi quarante ans , & qui dans ses campagnes sous le Duc de *Mariborough* , étoit mort Lieutenant à la demi-paie. Il avoit laissé sa veuve avec cette fille , l'une & l'autre dans une fort triste situation. Cette veuve vivoit d'une petite pension du Gouvernement , & de l'aiguille de sa fille , qui étoit fort habile dans ces sortes d'ouvrages. Je commençai à les connoître , dans le tems que cette fille étoit recherchée en mariage par un jeune-homme à son aise. C'étoit un Apprentif Drapier , & il avoit assez de fortune pour réussir dans ce commerce. La mère goûtoit beaucoup ce jeune garçon , & elle n'avoit pas tort. Quoi qu'il en soit , je le prévins. Je le peignis sous des couleurs désavantageuses , Je flattai , je promis , je don-

nai même ; en sorte que je gagnai entièrement les bonnes grâces de la pauvre fille. En un mot je la séduisis, & je l'enlevai.

A ces mots, Mr. ADAMS se leva, fit trois tours dans la salle, & alla ensuite se rasseoir. Cette partie de mon histoire, lui dit Mr. *Wilson*, vous touche moins que je n'en suis touché moi-même. Je puis vous assurer qu'elle me cause encore chaque jour bien des remords. Mais si déjà vous détestez ma conduite, à quel point porterez-vous votre indignation, quand vous aurez appris les conséquences funestes de cette action ? Ainsi, Monsieur, si vous me le permettez, je me contenterai de ce que je vous ai dit, & je ne poursuivrai plus mon récit, qui vous scandalise. „ Non, non, s'il vous plaît, répondit „ le Ministre, continuez, je vous conjure „ continuez votre histoire & fasse le Ciel „ que vous puissiez vous repentir sincèrement, tant de ce péché-là, que de bien „ d'autres dont vous m'avez fait le récit.” J'étois aussi heureux, poursuivait le Gentilhomme, que la possession d'une très belle personne bien élevée, & ornée de plusieurs belles qualités, pouvoit me le rendre. Nous vécûmes plusieurs mois dans une mutuelle & parfaite union, nous suffisant constamment l'un à l'autre, sans le secours de la diversité, qu'on dit si nécessaire à l'esprit de l'homme, & encore plus à son cœur. Je commençai peu à peu à sentir cette impérieuse nécessité. Je souhaitai de changer de place & de compagnie. Je m'accoutumai à laisser ma Maîtresse seule dans sa chambre des journées en-

tières. Elle s'en plaignit. Pour la dissiper, je pris soin de lui ménager la société de quelques autres filles de sa sorte, avec lesquelles elle jouoit chez elle, & sortoit pour aller aux Spectacles, ou à la promenade. Mais hélas ! cette funeste société la corrompit bientôt, si je puis me servir de cette expression. Sa modestie & ses autres bonnes qualités disparurent presque aussi-tôt que je lui eus fait faire cette liaison. Je m'en apperçus. Elle ne se plaisoit plus avec moi ; au contraire elle ne s'amusoit qu'avec des libertins ; elle se donnoit des airs de coquetterie, & n'étoit gaie & amusante que hors de chez moi, ou quand elle étoit entourée d'une foule de jeunes étourdis dans son appartement. Elle me demandoit souvent de l'argent, sans considération pour mon état ; & si j'hésitois à lui en donner, c'étoient des injures ou des évènements.

Les premiers aiguillons de ma tendresse étoient émoussés il y avoit longtems, desorte que ces manières éteignirent tout-à-fait ma passion. Je commençois à me dire avec joie : Dieu soit loué, elle n'est pas ma femme, & je puis m'en défaire. Un jour que j'étois piqué, je lui fis sentir que je pourrois me lasser à la fin. Elle prit aussi-tôt son parti. Dès que je fus dehors, elle fit crocheter mon cabinet, & m'emporta tout ce que j'avois, c'est-à-dire la valeur d'environ deux mille écus. Mon premier mouvement fut de la poursuivre criminellement ; mais elle eut assez de bonheur pour se dérober à mes recherches, & durant ce tems-là je fis des réflexions.

xions. Je me reprochai à moi-même tous ses crimes, puisque c'étoit moi qui l'avois entraînée au vice; & comme j'appris en même tems la mort de sa mère, qui n'avoit pu survivre à la perte & au déshonneur de sa chère fille, je me regardai comme l'assassin de cette mère. „ Et vous aviez bien raison, répondit Mr. ADAMS, en poussant un profond soupir.” Cette réflexion sur ma propre conduite, poursuivit Mr. *Wilson*, me fit accepter avec soumission le châtiment que Dieu m'avoit envoyé par ses mains. Je cessai mes poursuites, & pris la résolution d'oublier totalement cette ingrate. Que n'ai-je pu ignorer son sort? Hélas! Elle se livra à la prostitution la plus horrible, & elle a fini sa carrière infortunée dans une honteuse prison.

Ici le Gentilhomme se mit à pleurer amèrement, & ADAMS l'imita, pleurant & gémissant encore plus que lui. Enfin, après s'être entre-regardés pendant quelques momens, le premier poursuivit son récit. J'avois été fidèle, dit-il, à cette fille, tant qu'elle étoit restée chez moi; mais à peine fut-elle partie, que j'eus des preuves convaincantes des mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je me vis obligé à faire une troisième retraite chez mon Chirurgien, bien plus longue & bien plus douloureuse que les précédentes.

Je renonçai absolument au Sexe, me disant sans cesse que le plaisir n'approchoit point des amertumes qu'il cause. Je déclamois contre les femmes d'une manière si forte, que près de moi *Juvénal*, *Despréaux*,
&c

& *Brantome* auroient pu passer pour leur Panégyriste. Je regardois les filles qu'on entretenoit, comme des maisons agréables au dehors, dont les habitans étoient l'infamie, la douleur & la mort. La plus belle d'entre elles, loin de me tenter, me paroissoit comme une pillule empoisonnée couverte de feuilles d'or, ou comme un cercueil orné de pierres. Mais quoique je m'efforçasse de les décrier, je les aimois toujours dans le fond. Chaque jour mon aversion pour elles diminueoit, & je ne doute point que le tems & les occasions ne m'eussent à la fin rengagé dans des fers aussi honteux. Je fis connoissance avec la charmante *Saphire*. Cette femme s'empara entièrement de toutes les facultés de mon ame. Elle avoit pour époux un homme des plus à la mode, qui sembloit mériter son cœur. Cependant le Public ne croyoit pas qu'elle le lui eût donné, car elle étoit généralement regardée comme une coquette,

„ Je vous prie, Monsieur, interrompit A-
 „ DAMS, apprenez-moi l'étymologie de ce
 „ mot. Je le trouve souvent dans mes Au-
 „ teurs *François*, mais j'avoue que je ne le
 „ comprends point ; je crois pourtant que
 „ cela veut dire une sotte.” Peut-être, re-
 prit le Gentilhomme, que vous ne vous
 trompez pas tant qu'on pourroit s'imaginer.
 Mais puisque la coquetterie est une sottise
 d'une espèce très singulière, je tâcherai de
 vous en donner la définition le mieux qu'il
 me sera possible. Si tous les animaux étoient
 estimés selon leur utilité, j'en connois très peu
 qui ne dussent avoir la préférence sur elles.

Tome II.

C

Les coquettes ne jouissent de rien de plus que d'un certain instinct; car quoique nous leur supposions de la vanité & de l'amour-propre, cependant la plupart de leurs actions sont encore au-dessous de ces deux passions, toutes méprisables qu'elles sont en elles-mêmes. Leurs gestes & leurs grimaces en font foi, étant infiniment plus puérides & plus ridicules que celles d'un finge; & quand elles les mettent en œuvre, il semble qu'elles briguent à la fois & notre haine & notre mépris. Le caractère d'une coquette est l'affectation & le caprice. Aujourd'hui la beauté, l'esprit, la bonté du cœur, & toutes les vertus lui servent de masque. Demain la laideur, la folie, la dureté, ont leur tour. Sa vie n'est qu'un mensonge perpétuel, & s'il est possible d'en former un jugement, ce n'est qu'en se fondant sur le parfait contraste des apparences. Il n'est pas possible à une coquette d'aimer autre chose qu'elle-même; & si elle étoit capable d'aimer quelqu'un, ce caractère n'existeroit plus. La coquetterie & l'amour sont incompatibles. Si une coquette venoit par hasard à aimer quelqu'un (ce qui ne se peut) sa passion porteroit le masque de l'indifférence ou de la haine; de même que leur haine & leur indifférence prennent la figure de la tendresse ou de l'amitié. C'est-là le cas où je me trouvois avec *Saphire*, qui ne m'eut pas plutôt vu attaché à son char, qu'elle me donna ce qu'on appelle de l'espérance, en me regardant tendrement, ou quand nos yeux se rencontroient, baissant les siens avec une apparence d'émotion & de surprise.

Ses artifices eurent tout le succès qu'elle en attendoit. A mesure que je me déclarois, elle s'avançoit; elle me parloit bas, elle soupироit, changeoit de couleur, & faisoit voir tous les indices d'une passion dont les plus sages sont les dupes.

Un plus long détail, continua-t-il, pourroit vous ennuyer; ainsi je me contenterai de vous dire, qu'après l'avoir servie longtems suivant les formes prescrites, & lui avoir inspiré, à ce que je croyois, pour le moins autant d'amour pour moi, que j'en ressentois pour elle, je cherchai à en venir aux éclaircissements. Elle évita soigneusement toutes les occasions de se trouver seule avec moi. Mais à la fin, à force d'assiduités, je trouvai un moment favorable. Je ne vous dirai point tout ce qui se passa dans notre entretien. Il commença par une déclaration de ma part, qui fut reçue de la sienne avec une surprise affectée, & ensuite avec un transport de colère qui ne fut pas plus réel. Elle me dit qu'elle ignoroit ce que j'avois pu voir en elle, pour que j'osasse lui parler de la sorte; puis me tournant le dos, elle me dit que si je voulois éviter les effets de son juste ressentiment, il ne falloit plus la voir, & encore moins lui parler. Je ne me contentai point de cette réponse, & continuant ma poursuite, je fus convaincu à la fin que son époux jouissoit de la possession de son corps; mais que ni lui, ni qui que ce fût, ne pouvois se vanter d'avoir trouvé le chemin de son cœur.

Je fus guéri de ma passion pour cette Bel-

le, par les avances que la femme d'un riche Négociant s'avisa de me faire. Quoiqu'elle ne fût ni jeune, ni jolie, mon tempérament ne me permit pas de faire le rétif. Elle fut bien satisfaite, voyant qu'elle n'avoit pas cultivé une terre ingrate, car elle trouva en moi un Amant sincère & passionné. Si elle fut contente de moi, je le fus d'elle, puisqu'elle me rendit tendresse pour tendresse. Avec elle je n'eus point de caprice à souffrir, comme avec la coquette. Celle-ci avoit trop d'esprit pour sacrifier la noble passion qu'on nomme amour, à une folle vanité. Nous ne fûmes pas longtems sur le pié du Roman; nous voulions que nos sens eussent part dans notre commerce, & nous trouvâmes sans peine les moyens de les satisfaire. Je me croyois fort heureux avec ma conquête. Les caresses de cette femme étoient assez vives, pour déguster un Amant ordinaire. Mais pour moi je pensois autrement, & elles eurent tant d'agrément à mes yeux, qu'elles me conduisirent à un degré de passion, où jusqu'alors la beauté jointe à la jeunesse s'étoit efforcée vainement de me faire parvenir. Ce bonheur ne fut pas d'une longue durée. Son mari commençoit à s'effaroucher, & sa jalousie nous effraya. Le pauvre homme! que je le plains, s'écria ADAMS! Il méritoit sans doute d'être plaint, répliqua *Wilson*; il étoit fort honnête-homme, & aimoit tendrement sa femme. Pour moi je suis charmé de n'avoir point à me reprocher de l'avoir aliénée de lui, car je n'étois pas son premier Amant. Nos appréhensions ne furent que trop

bien fondées; il nous épia si bien, que ses yeux furent témoins de notre tendresse. Il me poursuivit en Justice, & obtint un decret contre moi, par lequel on lui ajugeoitingt mille écus de dédommagement. Cette amende m'incommoda beaucoup. Pour surcroît d'embarras de ma part, il fit divorce avec sa femme, qui vint se jeter entre mes bras. Je menai avec elle une vie bien triste. Ma passion pour elle étoit usée, & sa jalousie outrée me tenoit à la gêne. A la fin la mort me délivra d'un fardeau dont je ne pouvois me défaire honnêtement, étant moi-même l'auteur de son malheur.

Pour le coup, je dis adieu à la tendresse, pour me livrer à des plaisirs moins dangereux & de moindre dépense. Je m'associai à une troupe de grossiers voluptueux, qui buvoient la nuit & dormoient le jour, de ces gens qui consomment le tems sans en jouir. Leurs assemblées se faisoient entendre de loin; ce n'étoit que bruit, chansons, ivresse & débauche. L'un dormoit à table, l'autre y bavardoit; celui-ci fumoit, celui-là éclatoit de rire sans savoir pourquoi. En un mot c'étoit l'égoût de la crapule. Tous leurs entretiens étoient des contes insipides, ou des disputes impolies, qui se terminoient ou par une gageure, ou par un combat à coups de poings. Je m'ennuyai bientôt de ces ivrognes, que je quittai avec mépris, leur compagnie étant indigne d'un homme raisonnable.

Je devins ensuite membre d'une société d'esprits-forts. Le Dieu *Comus*, qui les rassembloit, ne servoit qu'à animer leurs entre-

tiens, dont l'objet ordinaire étoit les systèmes les plus abstraits de la Philosophie. Ces Messieurs s'étoient voués à la recherche de la Vérité. Pour y parvenir, ils se dépouilloient de tous les préjugés de l'éducation, afin de suivre l'infailible sentier de la Raison humaine. Ce guide leur avoit démontré l'absurdité où l'inutilité de cet ancien & très simple dogme, adopté par tous les peuples de l'Univers, qui nous enseigne l'existence d'un Dieu. A sa place, ils avoient établi une certaine règle de Droit, dont l'observation exacte les conduisoit, disoient-ils, à la pratique de la plus saine & de la plus pure Morale. Mes réflexions m'attachèrent à cette société, autant qu'elles m'avoient dégoûté de l'autre. Je commençois à me croire d'une espèce plus relevée qu'auparavant, & j'étois d'autant plus enchanté de cette règle de Droit, que je n'y découvrois rien qui fût contraire au caractère de l'honnête-homme. Je méprisois souverainement tous ceux qui avoient besoin des secours de la crainte ou de l'espérance, pour les engager à suivre les traces de la vertu, dont la propre excellence, selon moi, devoit être l'unique bien, digne de nous tenir à sa suite. J'avois une si haute idée de mes nouveaux amis, & de la pureté de leur sublime morale, que je leur aurois confié tout ce que je possédois, & tout ce que j'avois de plus cher.

Lorsque j'étois le plus attaché à cette doctrine, deux ou trois événemens qui se succéderent en peu de jours, m'en firent connoître l'illusion. Un de nos Philosophes, &

des plus respectés parmi nous pour son exacte observation de la règle de Droit, enleva la femme d'un de nos confrères, qui étoit son ami intime. Un autre, à qui un généreux ami servoit de caution pour une somme considérable, disparut sans prendre congé. Et un troisième, qui m'avoit emprunté de l'argent sans que j'en eusse exigé de reconnaissance, eut assez de mauvaise foi pour nier sa dette.

Des actions si contraires à notre règle de Droit, me firent douter de son infailibilité. Je fis confiance de mes scrupules à un de nos Maîtres, qui me parla en ces termes :

„ Il n'y a aucune chose qui soit bonne ou
 „ mauvaise en elle-même. Les actions ti-
 „ rent leur dénomination comme bonnes ou
 „ mauvaises, des circonstances ou ~~autres~~
 „ les fait se trouve au moment de l'action.
 „ Il se peut que celui qui vient d'enlever la
 „ femme de son voisin soit innocent, & mé-
 „ me vertueux. Quoique dans le moment
 „ qu'il a fait cette action, sa passion l'ait
 „ emporté sur sa probité, il n'est pas moins
 „ un membre digne & utile à la société.
 „ Si la beauté d'une femme excite nos pas-
 „ sions, les loix de la Nature nous ordon-
 „ nent de nous procurer du soulagement.”

Il ajouta bien d'autres maximes de même poids, qui me donnerent tant d'horreur pour la société, que je ne voulus plus avoir aucune liaison avec ces faux & pernicieux Philosophes.

Cette retraite, qui me réduisoit à une solitude ennuyeuse, me fit prendre le parti de

fréquenter le Théâtre, que j'aimois beaucoup. Je m'y livrai de sorte, que je ne manquois presque aucune représentation; & bientôt je me liai avec plusieurs Poètes, & avec quelques-uns des Acteurs, avec qui je m'abaissois à boire de tems en tems, quoiqu'il n'y ait rien de si honteux pour un honnête-homme, que de fréquenter de pareilles canailles. Dans ces parties, les Poètes nous récitoient leurs ouvrages, & les Acteurs nous déclamoient leurs rôles, pour nous amuser. Je remarquois que celui qui faisoit les frais de la conversation, étoit le plus satisfait de la compagnie, qui, quoiqu'elle le caressât, & lui fît mille politesses, manquoit rarement de le tourner en ridicule, dès qu'il étoit parti. Ces incidens me fournirent de la matière ~~pour~~ bien des remarques, trop longues pour vous être répétées. „ N'en passez pas une seule, je vous en prie, s'écria le Ministre, car j'aime bien les remarques.”

Premièrement, continua *Wilson*, je suis convaincu que l'axiome ordinaire, qui dit que les gens d'esprit ont plus de vanité que les autres, est faux. Les hommes se glorifient également de leurs richesses, de leur puissance, des faveurs de la nature, de leurs titres; mais toutes ces choses-là sont par leur nature exposées à la vue du Public; au-lieu que le bel-esprit ne peut vous rendre sensible à ses perfections, qu'en vous faisant voir ses productions nouvelles. C'est là-dessus, je veux dire sur l'empressement avec lequel il vous étale ses ouvrages, que le Public a fon-

dé cette supposition. Mais si nous faisons réflexion sur les mœurs de chacun, nous leur découvririons cette même foiblesse, quoique sous différens points de vue. Dans celui qui dépense des sommes immenses pour meubler sa maison, ou pour orner sa personne, & qui passe des journées devant un miroir à s'ajuster; dans cet autre, qui se croit bien payé de mille peines, & de mille bassesses, par un titre, ou par une marque d'honneur qu'il achète souvent au dépens de sa probité; la vanité n'est-elle pas le premier mobile de leurs actions, & sont-ils moins infatués d'eux-mêmes, que ce pauvre Poète qui vous importune de ses vers? Ma seconde remarque me fait regarder la vanité comme la plus pernicieuse des passions, & comme celle qui corrompt davantage les cœurs. A l'égard de l'amour & de l'ambition, comme les rivaux ne sont pas si nombreux, ces deux passions ne vous engagent point dans une misantropie indigne du Christianisme. L'avarice même, qui est sans contredit le plus vil & le plus insatiable de nos desirs, ne peut cependant nous rendre odieux tous ceux qui ont quelque mérite. Mais l'homme qui s'aime trop, qui s'estime à l'excès & s'admire, ne voit rien en autrui de brillant ou de louable, qui ne lui fasse ombrage & ne lui déplaise; & le mérite, quelque part qu'il se trouve, est l'éternel objet de sa jalousie & de son aversion.

Ici Mr. ADAMS commença à fouiller dans ses poches. „ Hélas! s'écria-t-il, je ne l'ai point sur moi. ” Le Gentilhomme lui demanda ce qu'il cherchoit. A quoi il répon-

dit, que c'étoit un Sermon contre la vanité & l'orgueil. „ C'est mon chef-d'œuvre, ajouta-t-il. Ah! Que j'ai tort de ne point porter cet excellent ouvrage par-tout avec moi! Je ferois bien cinq milles pour l'aller chercher, & pour avoir le plaisir de vous le lire. ” Le Gentilhomme lui répondit qu'il n'étoit aucunement nécessaire, ses réflexions l'ayant déjà guéri de cette passion. „ C'est justement pour cela, reprit le Maître, que je voudrois vous le lire, car je suis sûr que vous l'admireriez. Je n'ai jamais détesté aucune passion, tant que la vanité. Oui, mon Sermon sur ce point essentiel de la Morale est assurément très beau, & vous jugeriez par-là de mon talent. ” Le Gentilhomme, qui ne put s'empêcher de sourire du contraste, continua de la sorte.

Ce fut alors que je me liai avec des Joueurs de profession, & avec eux il ne m'arriva rien de remarquable, si ce n'est la perte totale du peu de bien qui me restoit : ces Messieurs prirent la peine de m'en débarrasser. Voici donc une nouvelle scène, qui m'étoit inconnue jusqu'alors. La pauvreté la plus affreuse, avec son escorte d'Assignations, de Decrets de prise de corps, m'entourèrent jour & nuit. Mes habits furent bientôt délabrés, mon crédit fut perdu, & mes amis m'abandonnerent. Dans cette triste situation, mon désespoir m'inspira le dessein du monde le plus bizarre, qui fut d'entreprendre de faire rire les autres, tandis que j'étois plongé dans la plus noire tristesse ; c'est-à-dire, que je me mis dans la

tête d'écrire une Comédie. J'avois pour cela du loisir plus qu'il n'en falloit ; car la crainte des Huissiers dans laquelle je vivois, m'imposoit l'obligation de la retraite. Enfin me sentant du goût & des dispositions, je me mis à écrire, & dans cinq mois j'achevai une Pièce comique de cinq Actes, qu'on reçut au Théâtre. Je me rappelai qu'autrefois j'avois vu des Auteurs donner des billets pour les premières représentations de leurs Pièces, & en recevoir l'argent, longtems avant qu'elles fussent jouées. Bien résolu de profiter d'une coutume si favorable à mes besoins, je fis ample provision de billets. Ah que les Poètes seroient heureux, si ces espèces avoient cours dans le Commerce ! Mais personne n'en veut, & ils ne servent que pour demander l'aumône un peu plus honnêtement. Ce fut alors que je fis le triste apprentissage de la dépendance : suite funeste de la pauvreté, ou plutôt le plus cruel des maux qu'elle entraîne après elle. Que d'heures j'ai passé sans feu dans l'antichambre d'un Homme de condition ! Combien de fois, tandis que je soufflois dans mes doigts pour les empêcher de se geler, ai-je vu qu'on admettoit des faquins, parce qu'ils étoient chamarrés d'or ou d'argent ! Quelquefois, après m'être fait annoncer, on me venoit dire que Mylord étoit affairé, & ne pouvoit me parler ce jour-là. Je comprenois par ce message, que je ne le verrois point du tout : cependant quelquefois on me faisoit entrer, apparemment quand on étoit las de mon visage. Mais je n'y gagnais rien.

Mylord se trouvoit *lib.* „ *Lib!* Qu'est-ce que „ cela veut dire, demanda ADAMS? ”

Monsieur, répondit le Gentilhomme, autrefois des Seigneurs, qui se faisoient honneur de protéger les Gens de Lettres, voyant que le profit que les Libraires leur donnoient pour leurs Ouvrages, étoit trop léger pour les faire vivre, se mirent sur le pié de contribuer à leur subsistance par des Soucriptions volontaires. C'est ainsi que Mrs. *Pope, Row & Prior* se sont vus à leur aise, par le moyen des récompenses de leurs travaux, que le Public leur a autrefois accordées. Enfin cette façon d'acquérir de l'argent parut si facile, que tous les Barbouilleurs de papier se mirent sur le pié de publier leurs sottises de la même manière. D'autres porterent leur effronterie, jusqu'à recevoir des Soucriptions pour des Ouvrages non encore commencés, & qu'ils n'avoient pas même dessein d'écrire. Par toutes ces voies, les Soucriptions devinrent si fort à charge au Public, qu'on chercha des moyens pour s'en dispenser. Ainsi ceux dont le discernement n'étoit pas assez juste pour distinguer les mauvais Auteurs d'avec les bons, inventerent un moyen pour s'excuser envers les uns & les autres: ce fut de prendre, par exemple, une guinée de quelqu'un de leurs amis, à condition de lui en rendre cent, plus ou moins, s'ils signoient pour un Auteur quel qu'il pût être. Les uns ont fait réellement ces marchés, D'autres prétendent les avoir faits pour se délivrer des importunités. La même chose se pratiqua à l'égard des billets de Théâtre,

dont on n'étoit pas moins persécuté. Voilà ce qu'on appelle *être lié*.

„ L'expression est juste, répondit ADAMS, „ & même mystérieuse. Car un homme riche, qui se lie de cette façon, pour s'empêcher de faire du bien aux gens de mérite, „ devrait être réellement *lié*. ” Pour revenir à notre sujet, reprit le Gentilhomme, quelques Seigneurs, en très petit nombre, à qui j'avois fait longtems ma cour, me donnerent chacun une guinée, mais d'un air si méprisant, & de si mauvaise grace, que le plus effronté Mendiant *François* auroit rougi en recevant une aumône de la sorte. Me voilà bien payé, disois-je, d'un tems, qui employé à labourer la terre, m'auroit autant profité, avec infiniment plus de satisfaction.

Deux mois se passèrent ainsi, en me repaissant de l'espérance d'une bonne recette à la représentation. Mais un jour que j'allois trouver le Souffleur, pour lui demander le jour de la première répétition, il me rendit ma Pièce, en me disant que Messieurs les Comédiens ne pouvoient la jouer cet hiver-là; mais que si je voulois la retoucher, on la représenteroit l'année suivante avec plaisir. Je l'arrachai de ses mains outré de colère, & j'allai me coucher dans un accès de fureur & de désespoir.

„ Vous auriez mieux fait de vous mettre „ en prières, dit notre Ministre; car le désespoir est un grand péché. ” Ma rage étant passée, continua *Wilson*, je m'appliquai sérieusement à chercher le parti que je devois prendre dans une situation aussi triste que la

miennne, sans argent, sans crédit, sans amis, & sans réputation. Après bien des projets, aussitôt détruits que formés, je pris la résolution de me loger près du *Temple*, & d'écrire au rôle pour les Procureurs & Avocats. Je me mis donc en devoir d'exécuter mon dessein, & j'allai trouver un Procureur que j'avois employé autrefois, pour lui demander sa pratique. „ Au lieu de me l'accorder, il „ se mit à rire. Du diable, si je m'y fie, „ me dit-il ! Vous écrieriez mes Actes en „ Vers ; & au lieu d'un Factum, vous m'enverriez à l'Audience, avec mon sac rempli „ de Scènes de Théâtre. ” Les autres me répondirent sur le même ton, & je vis à mon grand regret, que *Plutus* lui-même avoit moins d'horreur d'un bel-esprit, que ces Suppôts de la Chicane. Si j'entrois au Café, j'entendois dire tout bas : Le voilà, c'est *Wilson*. Cela se répétoit par tous ceux qui étoient présens. Je ne sai pas si vous l'avez remarqué ; mais il y a une malignité dans les cœurs, qui à moins d'être déracinée par l'éducation, les porte à prendre plaisir à mortifier un homme qu'ils croient peu satisfait de la figure qu'il fait dans le Monde. Cela se fait voir particulièrement dans les assemblées publiques de ceux qui tiennent le milieu entre la petite Noblesse & la basse Bourgeoisie, & qui sont sans contredit les gens du Monde qui pensent le plus de travers.

Pendant que je languissois dans mon taudis, sans pouvoir trouver de quoi me nourrir (tant le nom d'Auteur m'étoit nuisible) je fis connoissance avec un Libraire souple &

arrogant, bas & fier, entreprenant, actif dans son vaste commerce, ayant l'art de débiter les plus mauvais Livres, & n'estimant les manuscrits qu'au poids & au titre. Il me dit qu'un homme comme moi qui avoit du génie, devoit composer des Ouvrages d'esprit, & enrichir le Public de Livres qui m'enrichiroient moi-même: il ajouta que si je voulois m'engager avec lui, il me fourniroit de quoi vivre à mon aise. Un homme aussi mal dans ses affaires que je l'étois n'avoit point de choix à faire, & le matois le savoit bien. J'acceptai son offre sur le pié qu'il le voulut, par conséquent le marché fut peu avantageux pour moi. Je me mis à traduire ou à compiler de toutes mes forces, je ne me plaignois plus du manque d'ouvrage. Il m'en donna tant, qu'au bout de six mois je faillis à perdre la vue, & de plus, faute d'exercice, je tombai malade, & fus très longtems sans pouvoir écrire. Le dernier de mes Ouvrages ne fut pas goûté, & ma maladie interrompit la publication d'un autre; ce qui fut cause que mon Libraire, qui me fit de mauvaises chicanes sur mes honoraires, & m'en vola plus de la moitié (parce que je m'étois sottement contenté de sa parole) ne voulut plus m'employer. De plus il me décria parmi ses confrères, comme un paresseux, comme un Auteur intéressé, & d'un talent médiocre.

Cependant, à force de travailler, j'avois amassé quelques guinées, & j'avois été en état d'acheter un billet de Lotterie, dans l'espérance que la Fortune me dédommageroit des injustices qu'elle m'avoit fait effuyer au

e u. Ce n'étoit cependant encore qu'un jeu de hazard, revêtu d'un autre nom. Cette emplette vuida ma bourse; & pour mettre le comble à ma misère, un Huissier, à qui mon coquin de Libraire avoit eu la méchanceté d'indiquer mon adresse, s'introduisit un jour dans ma chambre, & m'arrêta, à la poursuite de mon Tailleur, pour trente-cinq guinées que je lui devois: somme immense pour moi, & dont personne ne voulut répondre pour me tirer de ses mains. Il me mena chez lui, où il m'enferma. Ainsi je me vis malade, aux arrêts, sans argent, sans amis, & sans aucune ressource. La vie m'étoit à charge..... „ Vous ne restâtes pas dans „ cette triste situation, interrompit ADAMS? „ Votre Tailleur sans doute se désista de sa „ poursuite, dès qu'il eut senti que vous „ étiez insolvable? „ Il le savoit, reprit *Wilson*, avant que de me faire arrêter, & il me connoissoit trop pour me soupçonner d'avoir de l'argent, sans me mettre en devoir de payer mes dettes. Il m'avoit servi plusieurs années, & avoit reçu de moi des sommes très considérables; mais j'avois beau lui rappeler tout cela, & même lui promettre, que s'il me permettoit de m'appliquer à mes affaires, je lui donnerois peu à peu son argent. en ne me réservant précisément que ce qu'il me falloit pour subsister. Il me répondit que sa patience étoit à bout; que je le remettois toujours, enfin, qu'il avoit besoin d'argent; que l'affaire étoit entre les mains d'un Procureur, & par conséquent que si je ne payois on ne don-

donnois pas une caution valable, il falloit que j'allasse en prison sans miséricorde.

„ Sans miséricorde ! s'écria ADAMS, en se
 „ levant avec précipitation. Comment ce
 „ misérable osoit-il dire l'Oraison Domini-
 „ cale, où le mot d'*offenses* est mis dans la
 „ traduction à la place de celui de *dettes*, qui
 „ est le mot original. J'ignore la raison de
 „ ce changement ; mais je sais positivement,
 „ que si nous ne pardonnons pas à nos dé-
 „ biteurs insolubles, on ne nous pardonne-
 „ ra jamais nos dettes au jour du Jugement
 „ &c. ”

Dès qu'il eut fini, le Gentilhomme reprit la parole, & continua ainsi. Pendant que j'étois dans ce cruel état, une de mes anciennes connoissances, qui savoit le numero de mon billet, me vint dire, tout transporté de joie, que j'avois gagné trois mille guinées.
 „ Vous voilà donc tiré d'affaire, s'écria A-
 „ DAMS ? ” Point du tout, reprit le Gentil-
 homme, ceci n'étoit qu'un tour de la For-
 tune pour m'accabler encore plus. J'avois
 cédé mon billet deux jours auparavant à un
 de mes parens, n'ayant pu l'engager à me
 donner seulement une guinée qu'à cette dure
 condition. Je fis confidence de mon malheur
 à celui qui m'en avoit appris la nouvelle. Mais
 loin de me plaindre, il se mit à me reprocher
 toutes les fautes que j'avois faites, avec une
 dureté sans égale. „ Vous êtes, me dit-il,
 „ un malheureux, que la Fortune se plaît
 „ en vain à favoriser. Vous êtes ruiné sans
 „ ressource, & sans pouvoir espérer, ni pi-
 „ tié, ni assistance de vos amis, car ce seroit

„ une foiblesse de se mettre en peine d'un homme qui court en aveugle à sa perte. ” Il ajouta à cette barbare déclamation une vive peinture du bonheur dont j'aurois joui, si je n'avois point vendu mon billet. Je lui alléguai ma misère pour toute excuse, à quoi il ne fit aucune réponse; mais il ne laissa pas de continuer ses reproches, au point que je fus obligé de le prier de mettre fin à une visite qui me fatiguoit.

Peu de jours après je fus traîné en prison, où faute d'avoir de quoi payer une chambre, on me mit dans un endroit commun à toute sorte de malheureux, où nous étions privés de toutes les douceurs de la vie, même d'un air sain, dont les animaux les plus vils jouissent en liberté. Dans cette extrémité j'écrivis à plusieurs personnes, qui dans des tems plus heureux avoient paru être de mes amis, & dont même quelques-uns me devoient encore quelque argent, que je leur avois généreusement prêté autrefois. Leurs réponses furent uniformes, c'est-à-dire, des excuses nobles à la place d'un refus malhonnête. Dans cet affreux état le désespoir s'empara de mon âme. Je maudissois l'inhumanité des Loix, qui punissent si sévèrement l'imprudence: je me récriois contre la barbarie, que des hommes qui se disent Chrétiens, exercent contre leurs semblables pour un peu de boue, dont le plus souvent ils n'ont pas besoin.

Je passois mes tristes jours dans ces réflexions, lorsqu'un jour que j'étois plus accablé qu'à l'ordinaire, on me nomma assez haut: je levai la tête: un homme s'approcha de moi,

me présenta très respectueusement une Lettre, & se retira sans que je prisse garde à lui, tant j'étois insensible à tout ce qui pouvoit m'arriver. J'ouvris la Lettre. O Ciel ! Que devins-je, en lisant ces mots !

MONSIEUR,

„ Mon père, à qui vous avez vendu votre
 „ billet de Lotterie, mourut le même jour
 „ qu'elle fut tirée. Vous avez pu apprendre
 „ qu'il m'a institué sa légataire universelle.
 „ Je suis trop touchée de vos malheurs, pour
 „ profiter seule d'un don que la Fortune vous
 „ avoit destiné, & dont votre triste situation
 „ vous a forcé de vous défaire. Je vous
 „ prie d'accepter cette bagatelle de

Votre très humble Servante,

HENRIETTE.

Ma joie fut aussi grande que mon désespoir l'avoit été un moment auparavant. Et de combien croyez-vous qu'étoit la somme qu'elle traitoit de bagatelle ? Pas moins de deux guinées peut-être, dit ADAMS ! Deux cents guinées, répondit le Gentilhomme. Deux cents guinées ! Ah ciel, s'écria le Ministre, quelle somme ! Tout autant, répondit l'autre. Mais cet argent, quoiqu'il fût un trésor pour moi, ne m'eût pas la centième partie autant de plaisir, que l'admirable source d'où il venoit. Cette généreuse fille étoit la plus belle personne d'Angleterre.

D 2

re; je l'adorois en secret depuis longtems, sans lui avoir déclaré ma passion; je la respectois trop pour m'offrir à elle dans un état si pauvre & si humiliant. Je baisai mille fois son billet, en versant des larmes de tendresse, de reconnoissance & de joie. Je mandai aussitôt mes créanciers, je les payai, & je sortis de ce séjour d'ennui, de tristesse & de douleur, avec cinquante guinées qui me restoient. Je me rendis aussitôt chez ma chère libératrice, pour lui rendre graces de son bienfait. Elle étoit à la campagne, & j'en fus bien aise, par la réflexion que je fis, que son absence me donnoit le tems de me faire habiller, avant de paroître à ses yeux. Elle revint au bout de trois jours: je volai chez elle, & je lui fis des remerciemens proportionnés à ses bontés. Elle m'interrompit, en me priant de perdre jusqu'au souvenir d'une chose qui ne pouvoit se retracer à mon esprit sans rappeler des idées fâcheuses. „ Ce que „ j'ai fait, me dit-elle, est peu de chose à „ mes yeux, peut-être même beaucoup moins „ que je ne dois faire. Ainsi, pour peu que „ vous soyiez dans le goût de vous appliquer „ à quelque négoce, où une somme plus considérable vous seroit nécessaire, n'épargnez „ ni ma bourse, ni mon crédit. ”

Cette bonté polie, cette générosité, sa beauté, son amitié noble, sincère & si désintéressée, me mirent dans une espèce d'extase. Si elle eût été la caducité & la laideur même, je ne pouvois que l'adorer. Quels furent donc mes sentimens, à la vue de tant de vertus & de charmes dans un objet déjà

maître de mon cœur ! L'amour parut à mon âme orné de tout ce que la douceur, la beauté & la vertu ont de plus enchanteur. Ah ! Monsieur, je m'oubliai dans cet instant, & fermant les yeux sur la distance que la Fortune mettoit entre nous, sans réfléchir sur la témérité, l'ingratitude & l'insolence de mon procédé, emporté par les sentimens dont j'étois rempli, ou plutôt enivré de joie & d'amour, j'osai lui proposer, à elle qui m'avoit tant donné.... Quoi?.... De se donner elle-même. Je pris sa main, & la baisai avec ardeur, & avec un transport mêlé de joie, de crainte, de tendresse & de honte. Je levai les yeux sur elle, je la vis rougir. Elle voulut retirer sa main, les forces lui manquèrent : un tremblement nous saisit l'un & l'autre. O amour ! c'est à toi à peindre une scène si touchante. Ni le pinceau d'*Appelle*, ni le crayon de *Racine* ou de *Voltaire*, ne sont point capables d'un si parfait ouvrage. Ma passion l'emporta sur le respect & l'admiration : je lâchai sa main, & comme un furieux je fis un effort pour la saisir dans mes bras. Elle recula brusquement, en me disant d'un air sévère, qu'elle croyoit avoir mérité plus de respect. Je me jetai à ses piés. „ Si je vous „ ai offensée, Mademoiselle, lui dis-je, ma „ vie est à vous. Que j'expie la faute que „ j'ai faite, en mourant à vos piés, ou de „ telle autre façon que vous le souhaiterez ! „ Vous ne serez jamais si prête à punir, que „ moi à subir ma peine. Je déteste l'insolente pensée qui m'a poussé à vous faire cette „ insulte. Oui, je suis un ingrat, qui ai

„ conçu le desir de sacrifier votre bonheur
„ au mien. Croyez, Mademoiselle, que je
„ m'en repens sincèrement ; mais croyez aussi
„ que l'amour le plus sincère est l'auteur de
„ mon crime. Depuis longtems, Mademoi-
„ selle, je vous adore dans le silence & le
„ désespoir. Vos bontés m'ont ouvert la
„ bouche malgré moi ; j'ai voulu exprimer
„ ma reconnoissance, & l'excès de ma pas-
„ sion m'a trahi. Je vai vous dire un éter-
„ nel adieu, vous ne me reverrez plus. Ce-
„ pendant accordez-moi, je vous supplie,
„ la justice de croire que l'intérêt n'a au-
„ cune part à ce que j'ai eu la hardiesse de
„ vous dire, & soyez persuadée qu'il n'y a
„ point de rang si haut, ni si glorieux, où
„ la Fortune puisse m'élever, qui me ren-
„ de jamais heureux, si je n'ai pas le bon-
„ heur de le partager avec vous. Maudite
„ soit la Fortune !

„ Ne la maudissez point, interrompit-elle,
„ avec un certain ton de voix, dont la dou-
„ ceur me pénétra. Ne vous plaignez point
„ d'elle, puisqu'elle m'est propice. Si votre
„ bonheur dépend de moi, je vous ai déjà
„ dit que je suis prête à vous donner tout ce
„ que vous pouvez me demander, à condi-
„ tion que la raison & la bienfaisance s'accor-
„ deront avec vos desirs.

„ Mademoiselle, lui répondis-je, si la For-
„ tune fait jamais quelque chose pour moi,
„ ce ne sera qu'en me mettant en état de
„ contribuer à votre félicité ; c'est ma seule
„ ambition. Qu'elle vous favorise, qu'elle
„ vous rende toujours heureuse ; je lui par-

„ donne tous mes malheurs, dont votre gé-
 „ nérosité vient d'arrêter le cours.
 „ Vous avez raison de lui pardonner, si
 „ elle me rend heureuse, me dit cette ado-
 „ rable personne en rougissant. Notre bon-
 „ heur va devenir commun, il faut que j'a-
 „ voue que votre passion n'est pas faite pour
 „ être cachée. Si ce que ma raison me per-
 „ met de vous accorder n'est pas assez, lais-
 „ sons dormir la raison pour un moment, &
 „ n'écoutons que la vertu & l'amour.”

Ces mots prononcés avec une grace inex-
 primable, me transporterent hors de moi-
 même, mes sens se troublèrent, je la saisis
 entre mes bras, je l'embrassai sans pouvoir
 prononcer une seule parole. Elle ne résista
 point, je la tins un instant dans cette exta-
 se. A la fin je lui dis, que le don de sa
 main étoit l'unique bien qui pût me satisfai-
 re. Son silence & sa rougeur parlèrent pour
 elle, car sa bouche ne s'ouvrit que pour m'or-
 donner de la laisser seule. J'obéis, & je re-
 vins bientôt après. Mais le souvenir de ces
 momens, qui me furent si chers, m'empor-
 te; pardonnez moi, Monsieur, mon indis-
 crétion. „ Point, point, répondit ADAMS
 „ en se frottant la bouche, votre récit
 „ fait tant de plaisir, que je l'écouterois en-
 „ core une fois très volontiers.” Hé bien
 donc, Monsieur, continua *Wilson*, au bout
 de huit jours elle me rendit le plus heureux
 de tous les hommes.

Quand j'eus le loisir d'examiner les biens
 de ma femme (ce qui ne se fit pas les premiers
 jours) je trouvai qu'elle possédoit six mille

guinées tant en argent qu'en effets. Son père avoit été Marchand de Vin en gros, & elle souhaita que je continuasse le même négoce. Je l'entrepris un peu trop légèrement; car n'étant point initié dans ces mystères de *Bacchus*, & me piquant d'une exacte probité, au lieu d'augmenter nos fonds, je les vis diminuer, & de plus je perdais mes chalans. Les Marchands mes confrères décrièrent mes Vins de *Bourgogne*, de *Champagne* & de *Bordeaux*, parce qu'ils n'étoient point assaisonnés comme ceux qu'ils avoient l'art de fabriquer. Je les vendois par conséquent un peu plus cher que les leurs, cependant je gagnais beaucoup moins. Je perdais donc l'espérance de faire fortune par ce négoce. D'ailleurs les visites familières de plusieurs connoissances qui m'avoient abandonné dans mes infortunes, & qui me rechercherent dès qu'ils me virent à mon aise, me déplurent infiniment. L'expérience m'avoit appris que les plaisirs du Monde ne sont que des puérilités, & les affaires, pour la plupart, des friponneries; & que l'un & l'autre n'étoit que vanité. Les hommes de plaisir se damnent pour dépenser, & les hommes d'affaires pour acquérir.

Mon bonheur dépendoit entièrement de ma chère épouse, que j'aimois avec une ardeur inexprimable, & j'en étois aimé de même. Je n'étois occupé que du soin de lui plaire, & de pourvoir aux besoins d'une famille croissante, car elle étoit enceinte de son second enfant. Je pris cette occasion pour lui proposer la retraite, qu'elle accepta volon-

liers, voyant que j'en avois extrêmement envie. Nous mîmes le reste de notre bien, qui étoit réduit à la moitié de ce que nous avions au commencement de notre mariage, en argent comptant, dont une partie fut employée pour acheter cette petite Terre, où nous nous retirâmes après les couches, quit- tant un Monde rempli de folie, de haine, d'envie, d'orgueil & d'ingratitude, pour jouir du doux repos de la sagesse, de l'amitié & de l'amour. Nous sommes ici depuis près de vingt ans avec très peu de société, le voisinage nous regardant comme des sauvages. Le Seigneur de la Paroisse me fait passer pour un Misantrope, & le Vicaire pour un Calviniste; l'un, parce que je ne chasse point à sa suite; & l'autre, parce que je n'ai pas la complaisance de m'enivrer avec lui.

„ La Fortune, dit ADAMS, vous a prêté
 „ tout ce qu'elle vous devoit”. Monsieur,
 répondit *Wilson*, je rends graces au souverain
 Moteur de l'Univers, des aimables enfans
 que sa bonté m'a donnés. Cependant je
 sens que l'homme n'est pas fait pour jouir
 d'un bonheur sans mélange dans cette vie.
 Trois ans après ma retraite je perdis mon fils
 aîné. Ici il laissa échapper quelques lar-
 mes. Et ADAMS lui dit qu'il falloit se sou-
 mettre aux decrets de la Providence, avec
 d'autant plus de résignation que la mort est
 inévitable. Il faut sans doute s'y soumet-
 tre, repliqua le Gentilhomme; & s'il étoit
 mort, je m'en consolerois bien facilement.
 Mais hélas! il fut enlevé de chez moi par
 des *Bohémiens*, sans que j'en aie eu depuis

la moindre nouvelle. Le pauvre enfant ! il avoit la douceur & tous les agrémens de sa mère. Il versa quelques larmes en achevant ces mots, & le bon Ministre, qui sympathisoit toujours avec ses amis en pareille occasion, en fit autant, jusqu'à ce que le Gentilhomme, après s'être remis, lui dit : Mon histoire est finie ; si elle vous a ennuyé, je vous prie de m'excuser. A présent nous boirons une autre bouteille, si vous le jugez à propos. Le Ministre accepta l'offre, & Mr. *Wilson* descendit à la cave.

CHAPITRE IV.

Manière de vivre de Mr. WILSON avec la tragique Avanture du Chien, & plusieurs autres matières importantes.

MOnsieur *Wilson* étant de retour avec la bouteille, lui & Mr. ADAMS garderont un profond silence pendant quelques minutes. Puis tout-à-coup le Ministre se leva. Non, dit-il, cela ne se peut. *Wilson* lui demanda ce qu'il vouloit dire. „ Je pensois, lui répondit ADAMS, que le Roi *Théodore* pourroit bien être votre fils, mais je fais réflexion que son âge ne s'accorde point avec celui de votre enfant. Cependant comme le Seigneur fait tout pour le mieux, il vous le rendra peut-être un jour, dans la personne de quelque Duc, ou d'un Mylord tout au moins. Je le reconnoîtrai par-tout,

„ repartit le Gentilhomme; car il est man-
 „ qué au côté gauche d'une fraise, dont sa
 „ mère eut envie étant grosse de lui.”

Le Soleil commençoit à se lever quand le
 Gentilhomme proposa au Ministre d'aller fai-
 re un tour dans le jardin, où JOSEPH, qui ve-
 noit de se frotter les yeux après un profond
 sommeil de deux heures, les alla joindre. Ce
 petit jardin sans statues, sans jets d'eau, sans
 boullingrain, sans parterre, n'étoit orné que
 d'une allée de noyers, qui conduisoit à un cabi-
 net de verdure, destiné pour servir de retrai-
 te à Mr. *Wilson* & à sa femme, qui s'y reti-
 roient en Été pour jouir de l'innocent plaisir
 de contempler de-là les petits jeux de leurs
 enfans. La vanité n'avoit point d'autel dans
 cet enclos. Des fruits simples & choisis or-
 noient les espaliers, tandis qu'à leurs piés on
 voyoit croître tout ce qu'on peut desirer dans
 un jardin potager. ADAMS en admira l'ar-
 rangement & la fertilité. „ Vous avez appa-
 „ remment un habile Jardinier, dit-il au
 „ Gentilhomme? Mon Jardinier, répondit
 „ *Wilson*, est devant vos yeux. C'est moi
 „ qui ai cultivé de mes propres mains tout
 „ ce que vous voyez. Tandis que je m'oc-
 „ cupe à me procurer ce qui est nécessaire
 „ pour ma table afin d'en jouir, je fais pro-
 „ vision de santé & d'appétit. Dans les sai-
 „ sons qui l'exigent je passe ordinairement
 „ dans mon jardin six heures par jour à tra-
 „ vailler. Par ce moyen j'ai conservé ma
 „ santé depuis vingt ans, sans le secours d'au-
 „ cun remède. Je viens ici dès le point du
 „ jour, pendant que ma femme habille ses

„ enfans & nous prépare le déjeuner, après
„ quoi nous ne nous quittons plus de la jour-
„ née; car s'il fait mauvais tems, je rentre
„ au logis; ou s'il fait beau, elle vient me
„ joindre dans le jardin. Je n'ai point hon-
„ te de m'entretenir avec mon épouse, ni de
„ me mêler dans les jeux de mes enfans. L'in-
„ quiète inconstance des Libertins, la stupi-
„ dité des Gens d'affaires, & l'austère gravi-
„ té des Savans leur font imaginer qu'ils ont
„ une supériorité au-dessus des femmes, qui
„ leur défend de s'abaisser jusqu'à elles. Pour
„ moi, à dire vrai, je regarde ce mépris com-
„ me un effet plutôt de leur orgueil que
„ de leur raison. Je vous avoue que j'ai
„ trouvé fort peu d'hommes capables de
„ faire des remarques plus justes, ni de s'ex-
„ primer avec plus d'agrément que ma fem-
„ me. Je crois même que personne ne peut
„ se vanter d'avoir un ami plus fidèle ni plus
„ constant; d'autant plus que l'amitié du beau
„ sexe est accompagnée d'une tendresse dé-
„ licate, & scellée par des gages plus chers,
„ que l'amitié la plus solide entre les hommes
„ ne peut l'être. Car quelle union peut é-
„ galer celle qui est cimentée par les fruits
„ d'une tendresse réciproque? Peut-être,
„ Monsieur, que vous n'avez jamais été pè-
„ re, & en ce cas il est impossible que vous
„ puissiez concevoir le plaisir que je goûte à
„ la vue de mes enfans. Vous me méprise-
„ riez peut-être, & vous ririez, si vous me
„ voyiez assis à terre, jouant avec mes ché-
„ res petites filles. Je vous regarderois avec
„ respect dans cette situation, répondit A-
„ DAMS. Je suis actuellement père de six en-

„ fans, j'en ai eu onze, & je puis dire que
 „ je n'en ai jamais frappé un seul, qu'en qua-
 „ lité de précepteur. Alors même je ressen-
 „ tois la douleur que je leur faisois, plus
 „ qu'eux mêmes. Et à l'égard de ce que vous
 „ venez de dire des femmes, je regrette bien
 „ souvent que la mienne n'entende point le
 „ *Latin & le Grec.*”

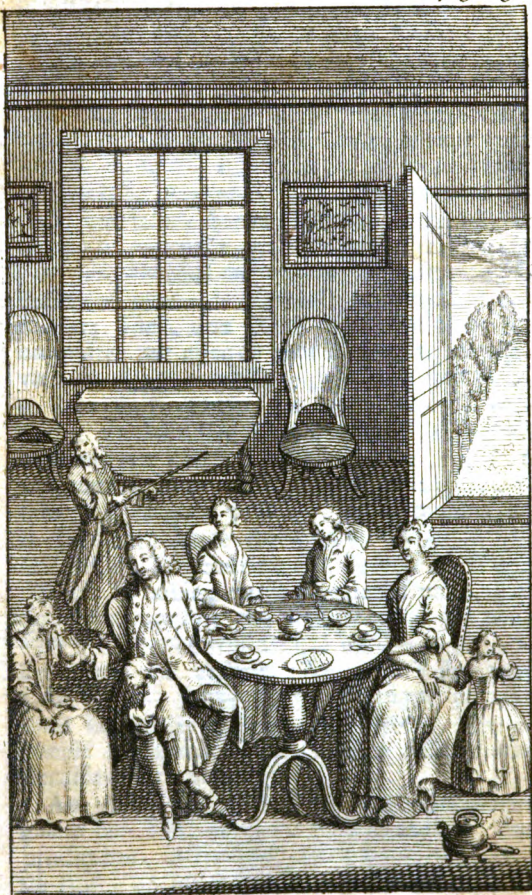
Le Gentilhomme répliqua en souriant, qu'il
 n'avoit pas prétendu insinuer que la sienne
 fût savante, autrement que dans les choses
 qui regardent le ménage. „ Ma chère *Hen-*
 „ *riette*, dit-il, s'entend à merveille à faire
 „ des confitures & des liqueurs. Il n'y a
 „ que la bière, dont le soin me regarde. Et
 „ vous vous en acquittez à merveille, dit le
 „ Ministre, je n'en ai jamais bu de meilleu-
 „ re. Tout le reste, continua *Wilson*, rou-
 „ le sur elle. Nous avions autrefois une ser-
 „ vante; mais depuis que mes filles sont en
 „ âge d'aider leur mère, elle les fait travail-
 „ ler. Je n'ai que peu de bien à leur donner,
 „ & nous ne voulons pas qu'elles méprisent
 „ des hommes simples & laborieux, avec qui
 „ nous espérons les unir. Je souhaiterois
 „ qu'elles eussent en partage chacune un hom-
 „ me de mon humeur; parce que je sai par
 „ expérience, qu'un bonheur tranquille ne
 „ peut subsister parmi les embarras du
 „ Monde.”

Il continuoit de parler quand ses filles vin-
 rent avec empressement lui demander la bé-
 nédiction. Elles parurent intimidées à l'aspect
 de deux Etrangers; mais l'ainée se rassura,
 & dit que sa chère mère & la jeune Demoi-

selle étoient levées, & qu'elles les attendoient pour déjeuner. Ils entrèrent dans la salle, où ils trouverent la Dame avec *Fanny* Mr. *Wilson* fut frappé de la beauté de cette jeune fille, qui lui parut toute autre que la veille, parce qu'elle s'étoit mise très proprement. Car le coquin qui l'avoit volée, n'avoit pris que sa bourse; son paquet lui étoit resté. Mais s'il fut étonné à la vue de tant de charmes, nos hôtes furent enchantés de voir la tendresse mutuelle qui se faisoit remarquer dans les procédés du mari & de la femme, & l'affection pleine de dignité qu'ils témoignaient à leurs filles, que celles-ci paroissoient reconnoître par chaque mot & par chaque mouvement. Une tendresse respectueuse étoit peinte dans leurs yeux. Le cœur droit & vertueux du Ministre nageoit dans la joie en contemplant cette aimable famille, qui à son tour le combla de politesses, lui présentant tout ce qu'il y avoit dans la maison, de la meilleure grace du monde. Mais ce qui acheva de l'attendrir, fut de voir la Dame quitter la table, pour donner d'un cordial qu'elle composoit elle-même pour les pauvres à un de ses voisins, qui en venoit demander pour un malade. Le mari à son tour s'en alla au jardin cueillir quelque plante, dont un autre malade avoit besoin. Car ce couple charitable ne savoit rien refuser aux nécessités de leurs frères.

Au milieu de ce déjeuné, où régnoit une gaieté sans dissipation, & une abondance sans prodigalité, ils entendirent le bruit d'un coup de fusil, & un moment après un petit é-





pagneul, favori de l'ainée des Demoiselles, entra tout sanglant, & se coucha aux pieds de sa Maîtresse. La petite Demoiselle, qui n'avoit qu'onze ans, se mit à pleurer; & en même tems un voisin entra pour leur dire, que le fils de Mylord venoit de tirer le chien, & qu'il avoit dit qu'il poursuivroit *Wilson* en justice; puisqu'il étoit assez hardi pour garder chez lui un chien après la déclaration qu'il avoit faite de ne point souffrir de chiens dans la Paroisse. La pauvre bête expira en caressant sa Maîtresse, ce qui fit pleurer les trois sœurs & *Fanny*. Mr. *Wilson* & son épouse essayoient de les consoler, quand *ADAMS* se faisant de sa massue, voulut à toute force poursuivre l'assassin du petit chien. *JOSEPH* l'ayant arrêté, il se vengea à coups de langue, l'appellant faquin avec emphase, & lui souhaitant cent coups d'étrivières de sa propre main. Madame *Henriette* prit sa fille, qui tenoit encore son chien favori, & l'emporta dans ses bras hors de la salle.

Alors *Wilson* leur dit, que c'étoit la seconde fois qu'on avoit tiré sur ce pauvre chien; qu'on l'avoit blessé la première fois par pure méchanceté, l'animal n'étant pas plus gros que le poing; & que de plus, depuis six ans que la petite le gardoit, il ne s'étoit jamais éloigné de dix toises de la porte. Il ajouta qu'il n'avoit désobligé Mylord en aucune façon, mais qu'il falloit toujours souffrir quelque chose des plus riches que soi. „ Il est „ aussi absolu dans cette petite Paroisse, dit- „ il, que le Grand-Turo dans ses vastes E- „ tats. Il a tué tous les chiens, & fait en-

„ lever tous les fusils du voisinage ; & pour
 „ comble d'injustice il détruit le pays, en fou-
 „ lant les grains & les légumes, sans aucun
 „ égard pour le pauvre laboureur. Je vou-
 „ drois bien le trouver dans mon jardin, dit
 „ ADAMS. Je lui pardonnerois néanmoins
 „ plus aisément, s'il avoit passé au travers de
 „ ma chambre à cheval, que d'avoir fait
 „ une action comme celle-ci.”

La gaieté de l'aimable compagnie fut donc ainsi interrompue par cet accident, auquel des Etrangers ne pouvoient remédier. La mère étoit occupée à consoler sa chère fille, qui ne pouvoit oublier sitôt le petit animal mort en la caressant. JOSEPH & *Fanny* ne demandoient qu'à se mettre en chemin, pour être plutôt en état de commencer les préliminaires de leurs noces. ADAMS cédant, quoiqu'à regret, à leurs prières, prit congé de *Mr. Wilson* & de sa famille, en les remerciant de leur généreuse hospitalité. Il partit en déclarant que son hôte étoit un reste de ces sages & heureux mortels qui vivoient dans l'Age d'or.

CHAPITRE V.

*Dispute entre ADAMS & JOSEPH au sujet
 des Ecoles. Découverte agréable qu'ils
 font.*

NOS Voyageurs, bien reposés & bien rafraîchis chez le Gentilhomme *Wilson*, se

Le mirent gaiement en chemin, & voyagerent plusieurs milles sans aucune aventure digne de remarque. Mais l'intervalle fut rempli par une dispute très curieuse sur la nature des Ecoles; entre Mr. ADAMS & JOSEPH.

„ JOSEPH, dit ADAMS, avez-vous fait attention au récit que notre bon hôte a fait de ses aventures? J'ai écouté tout le commencement, répondit JOSEPH. Et ne trouvez-vous pas, reprit l'abbé, qu'il a été bien malheureux dans sa jeunesse? Oui vraiment, repliqua JOSEPH. Hélas mon enfant, continua le Ministre en composant son visage, oui je l'ai découverte la funeste source de tous ses malheurs. Une Ecole publique, JOSEPH, une Ecole publique! Voilà ce qui l'a plongé dans l'abîme du vice, dans la crapule, & dans l'infortune. Ces Ecoles publiques, ces Collèges, sont les Séminaires de Satan. Tous les scélérats que j'ai connus à l'Université, avoient puisé leur libertinage dans cette source impure. Ah! je m'en souviens encore, les maudits garnemens! On les nommoit les Ecoliers du Roi. Je n'en sais pas la raison à présent, mais c'étoient de grands misérables. Pour toi, JOSEPH, tu es bienheureux de n'avoir point été à ces Ecoles, car tu n'aurois jamais conservé ta vertu, comme tu as fait, si l'on t'y avoit élevé. Mon premier soin est de m'assurer du cœur d'un enfant, en lui inspirant les principes de la Morale Chrétienne; car je lui passerois plutôt d'être un Âne toute sa

21 vie, qu'un Athée ou un Calviniste. A
 22 quoi sert une science périssable, si on l'a-
 23 chette par la perte d'une ame immortelle?
 24 L'ame est l'essentiel. Mais c'est à quoi les
 25 Maîtres des Ecoles publiques ne pensent
 26 point. J'en ai vu sortir de leurs mains à
 27 dix-huit ans, sans savoir seulement leur
 28 Catéchisme. Je les fouette plutôt pour ce-
 29 la, que pour aucune autre leçon. Croyez-
 30 moi, mon enfant, Mr. *Wilson* doit tous
 31 ses malheurs à l'éducation qu'il a reçue
 32 dans une Ecole publique."

33 Il ne me convient pas de disputer con-
 34 tre vous, répondit JOSEPH, particuliè-
 35 rement sur une matière de cette nature;
 36 car vous avez la réputation de bien ensei-
 37 gner vos Ecoliers, & mieux qu'aucun
 38 Maître d'Ecole de la Province. Je le crois
 39 vraiment, reprit ADAMS, & si l'on devoit
 40 de celle-ci & des deux voisines, on ne se
 41 tromperoit guères. Mais *gloria non est mea*,
 42 Puisque vous me permettez de parler,
 43 continua JOSEPH, vous savez que mon dé-
 44 funt Maître, le Chevalier *Booby*, avoit
 45 été élevé dans une de ces grandes Ecoles.
 46 Cependant c'étoit l'homme le plus accom-
 47 pli de notre province, & je lui ai entendu
 48 dire, que s'il avoit cent garçons, il les
 49 feroit tous étudier dans la même Ecole.
 50 Il ajoutoit, pour appuyer ce sentiment,
 51 qu'un enfant tiré d'une Ecole publique,
 52 faisoit plus de progrès dans le Monde en
 53 un an, qu'un autre n'en faisoit dans cinq
 54 années. Un enfant, disoit-il, à qui on
 55 donne une éducation publique, est initié

25 dans le Monde (c'étoit son expression, je
 26 m'en souviens encore) avant même que
 27 d'y paroître ; car les grandes Ecoles sont
 28 des espèces de Sociétés, où un gargon qui
 29 a assez d'esprit pour faire des observations,
 30 voit en racourci ce qu'il doit s'attendre à
 31 rencontrer un jour dans le commerce du
 32 Monde. *Hinc illæ lachrymæ*, répliqua A-
 33 DAMS, c'est justement pour cette raison
 34 que je donne la préférence aux petites E-
 35 coles. Je suis du sentiment de Mr. Addison,
 36 qui fait dire à *Juba* dans sa belle Tragé-
 37 die de *Caton*, l'unique Pièce *Angloise* que
 38 j'aie jamais lue,

39 St, pour ne rien valoir, il faut l'expérience.
 40 Puisse *Juba* périr plongé dans l'ignorance.

41 Quel homme sensé y a-t-il dans l'Uni-
 42 vers poursuivit-il, qui ne préférât la con-
 43 servation de l'innocence de son fils, à l'é-
 44 rudition la plus étendue? Au reste il peut
 45 s'instruire de toutes les Sciences dans des
 46 Ecoles particulières. Soit dit sans vanité
 47 (car je déteste l'orgueil) sachez que je ne
 48 m'estime inférieur à qui que ce soit, *nulli*
 49 *secundum*, dans le grand Art d'enseigner la
 50 Jeunesse. Ainsi un enfant peut acquérir
 51 autant de science dans la retraite, que
 52 dans l'Ecole la plus fréquentée. Et avec
 53 tout le respect que je vous dois, repartit
 54 JOSEPH, autant de vice aussi ; témoins nos
 55 Mylords & Gentilshommes campagnards,
 56 qu'on a élevés de la façon du monde la
 57 plus retirée, & qui sont cependant aussi

„ vicieux que s'ils eussent été produits dans
 „ le grand monde dès leur enfance. Je me
 „ souviens du tems que j'étois postillon. Je
 „ remarquai alors que les jeunes chevaux se
 „ trouvoient vicieux par nature. J'avois
 „ beau les corriger. Je crois que c'est à peu
 „ près de - même parmi les hommes, & que
 „ si un enfant est pervers & scélérat par
 „ tempérament, il n'y a point d'Ecole qui
 „ puisse le changer. Au contraire, si par
 „ nature il est vertueux, *Londres* même ne
 „ pourra le corrompre. D'ailleurs le Che-
 „ valier mon Maître disoit, que la discipline
 „ est meilleure dans les grandes Ecoles que
 „ dans les petites.”

„ Vous parlez avec trop de suffisance, in-
 „ terrompit *ADAMS*, aussi-bien que votre
 „ ancien Maître. La discipline, dites-vous !
 „ Quoi ! parce qu'un homme a trepte ou
 „ quarante enfans par jour à corriger plus
 „ que son confrère, il garde une meilleure
 „ discipline ! voilà une belle conséquence. Je
 „ prétens moi qui vous parle, que si tous
 „ les Précepteurs, depuis *Cbiron* qui a élevé
 „ *Achille*, jusqu'aux Pédagogues de notre
 „ siècle, eussent laissé leur règle & leur mé-
 „ thode par écrit, moi à la tête de six Eco-
 „ liers je garderois une discipline aussi e-
 „ xacte, que le plus fameux d'eux tous. Je
 „ ne dis rien, Jeune-homme, je ne dis
 „ rien ; mais si le Chevalier *Booby* lui-mê-
 „ me eût été élevé plus près de chez lui,
 „ sous la conduite de quelqu'un, que je ne
 „ veux point nommer, il n'en auroit que
 „ mieux valu. Mais son père voulut l'ini-

„ tier dans le Monde , *Nemo sapit omnibus
„ bonis.* ”

JOSEPH le voyant un peu échauffé , lui demanda bien des excuses , en l'assurant qu'il n'avoit eu aucune intention de lui déplaire.
„ Je le crois , mon enfant , lui dit le Minis-
„ tre , je ne suis point fâché contre toi , mais
„ la discipline. Alors il se mit à nom-
mer tous les Pédagogues dont les anciens Li-
vres ont conservé la mémoire , se mettant
au-dessus d'eux , comme le premier homme
du Monde pour instruire la jeunesse. A di-
re le vrai , c'étoit-là son foible ; il croyoit
un Maître d'Ecole le plus grand Homme du
Monde , & il se regardoit lui-même comme
le plus habile dans cette profession.

Mr. ADAMS continuoit de parler sur ce
sujet , lorsqu'ils se trouverent dans un endroit
qui charmoit les yeux & tous les sens. C'é-
toit une espèce d'Amphithéâtre formé par
une gradation d'arbres , aux piés desquels
étoit un beau gazon , terminé par le con-
fluent de trois petites rivières. La Nature
y avoit répandu un agrément , que l'Art
n'auroit imité que foiblement : elle avoit for-
mé en cet endroit un paysage , capable d'in-
spirer , sans le secours de l'amour , des idées
romanesques à des personnes plus avancées
en âge que n'étoient JOSEPH & *Fanny*.

Le Soleil avoit fourni la moitié de sa car-
rière , quand nos Voyageurs arriverent dans
ce vallon enchanté. JOSEPH proposa à Mr.
ADAMS de s'y reposer , pour goûter des mets
que la libéralité de Madame *Wilson* leur avoit
fournis pour leur halte. Le Ministre y ayant

consenti, ils s'affirent sur l'herbe, & tirèrent de leur sac une poule froide & une bouteille de vin, avec quoi ils firent un repas excellent. Je ne dois pas encore omettre une pièce d'or qu'ils trouverent dans leur sac. Le bon Ministre voulut retourner sur ses pas pour la rendre à Mr. *Wilson*, s'imaginant qu'on l'avoit mise-là par mégarde. Mais JOSEPH eut le bonheur de lui persuader, que Mr *Wilson* l'avoit mise exprès pour les défrayer dans le reste de la route, ayant appris de lui-même l'embarras où il s'étoit trouvé dans le tems qu'il rencontra le généreux *Irlandais*. ADAMS dit là-dessus qu'il en étoit charmé pour l'amour de celui qui avoit fait une si bonne action, dont il recueilleroit la récompense dans le Ciel. D'ailleurs il se consolait par l'espérance de le rendre bientôt; parce que le Gentilhomme étant dans l'intention de faire un voyage dans la province de *Somerset*, il avoit promis au Ministre de lui rendre une visite à son Presbytère. Cette circonstance, qui nous a paru trop frivole pour en faire mention plutôt, se place naturellement ici, afin de flatter ceux qui aiment le caractère de *Wilson* autant que nous, de la douce espérance de le revoir encore une fois. JOSEPH fit alors un beau discours sur la Charité, que le Lecteur trouvera dans le Chapitre suivant, s'il est disposé à le lire.

CHAPITRE VI.

*Réflexions morales de JOSEPH sur la Charité.
Avant-propos de la Classe.*

JE me suis souvent étonné, dit JOSEPH, de voir si rarement la charité mise en pratique parmi les hommes ; car si la compassion qu'un homme doit naturellement prendre de la misère de son semblable, ne les y excite point, il me semble que leur vanité devoit les y porter. Rien ne peut engager un homme à bâtir une belle maison, à faire emplette de statues & de peintures, que le désir de s'attirer le respect & l'admiration de ceux parmi lesquels il est obligé de vivre. Pourquoi donc ne cherche-t-il pas aussi à se distinguer par la charité ? Car après tout, si quelqu'un relevoit une honnête Famille tombée en décadence, ou donnoit de quoi à un Négociant pour le rétablir dans ses affaires, ou tiroit un Débiteur insolvable des prisons, ou enfin s'il faisoit quelque autre acte de charité semblable, ne seroit-il pas plus estimé & plus révéré, que celui qui ne dépense que pour satisfaire son orgueil ou sa sensualité ? Non seulement celui qui profiteroit du bienfait, mais tous ceux encore qui en entendroient parler, respecteroient bien plus celui qui auroit fait une telle action de

„ générosité, que celui qui possède tant de
 „ choses magnifiques. Car si nous admirons
 „ ces choses, ce sont elles seules qui attirent
 „ nos regards, & nullement la personne qui
 „ a tant employé d'argent pour se les pro-
 „ curer. Au contraire c'est l'Architecte &
 „ le Peintre que nous louons seulement, en
 „ admirant leurs ouvrages. Pour moi, quand
 „ j'étois derrière la chaise de Lady *Booby*,
 „ lorsqu'elle étoit à table, j'admirois les pein-
 „ tures magnifiques dont la salle étoit ornée,
 „ sans penser ni à son mari ni à elle, qui
 „ les avoient achetées à un si haut prix.
 „ Ainsi pensoient tous les autres; car j'ai re-
 „ marqué souvent, que quand quelqu'un
 „ demandoit, *de qui sont ces tableaux?* on ne
 „ répondoit jamais par le nom de mon Maî-
 „ tre, mais par ceux de *Paul Véronèse*, de
 „ *Raphaël*, de *Titien*, de *Poussin*, qui étoient,
 „ à ce que je crois, les noms des Peintres.
 „ Mais si l'on demandoit, qui est-ce qui a
 „ tiré un tel de prison? qui est-ce qui a
 „ rétabli un tel dans son negoce, & habillé
 „ ses enfans? la réponse seroit toute simple.
 „ D'ailleurs ces personnages opulens se trom-
 „ pent, s'ils croient s'attirer de l'honneur
 „ par ce moyen. Car je ne me souviens
 „ pas d'avoir jamais été avec Lady dans au-
 „ cun endroit, où elle eût loué la maison &
 „ les meubles, qu'elle ne s'en moquât ensui-
 „ te dès qu'elle se voyoit libre chez elle, &
 „ qu'elle ne critiquât tout ce qu'elle avoit paru
 „ admirer. J'ai entendu dire à mes confrè-
 „ res, que leurs Maîtres & Maîtresses en fai-
 „ soient de même. Mais à l'égard d'une ac-

„ tion qui est bonne par elle-même, je dé-
 „ fie qui que ce soit de la tourner en ridi-
 „ cule; celui qui l'entreprendroit se feroit
 „ moquer de lui. Cependant il y a peu de
 „ personnes qui fassent du bien aux autres,
 „ quoique tous s'accordent à faire l'éloge de
 „ ceux qui en font. Il est en vérité bien sin-
 „ gulier, que tout le monde se mêle de louer
 „ la générosité & la charité, sans que person-
 „ ne s'empresse d'être généreux & charita-
 „ ble. La vertu a mille panéguristes, & n'a
 „ presque point de sectateurs. Tout le mon-
 „ de invektive contre le vice, & tout le
 „ monde est vicieux. J'ignore la raison de
 „ tout ce que je viens de dire, mais la chose
 „ est ainsi; & tous ceux qui ont fréquenté
 „ les Grands, comme j'ai fait depuis trois
 „ ans, vous diront la même chose.”

„ Est-ce que les Grands sont tous méchans,
 „ demanda *Fanny*? Il y en a parmi eux
 „ qui ne le sont point, répondit JOSEPH,
 „ car j'ai entendu quelques-uns des nôtres
 „ parler de la charité de leurs Maîtres. Mr.
 „ *Pope*, ce grand Poète, disoit un jour à
 „ table chez nous, qu'il y avoit un hom-
 „ me qui demeurait à *Ross*, & un autre à
 „ *Barb*, qui s'appelloit Mr. M... j'ai oublié
 „ son nom, mais il est tout du long dans
 „ son gros Livre de Vers. Ce Gentilhom-
 „ me a fait bâtir un beau château, que
 „ Mr. *Pope* admire. On voit, dit-il, sa cha-
 „ rité de plus loin que son château, quoiqu'il
 „ soit bâti sur le haut d'une montagne; &
 „ elle lui fait bien plus d'honneur. Ce fut
 „ la charité qui le fit mettre dans le Livre

„ de Mr. Pope, qui assura qu'il y placeroit
 „ tous ceux qui le mériteroient. Ainsi,
 „ comme il vit toujours avec les Grands,
 „ s'il y en a quelques-uns de bons, il les
 „ connoit, & il les y enrégistrera quelque
 „ jour, s'ils le méritent. Mais il n'y a rien
 „ ajouté depuis longtemps.”

Le Lecteur est peut-être surpris du silence de Mr. ADAMS durant ce discours, qui lui fournissoit tant de matière pour exercer son éloquence. Mais la vérité est qu'il dormoit depuis que JOSEPH avoit commencé à parler : ce qui ne doit point nous surprendre, puisqu'un homme qui auroit veillé autant que lui, seroit excusable de dormir à une Oraison funèbre.

JOSEPH, qui étoit demeuré dans la même attitude, la tête penchée d'un côté, & les yeux fixés à terre, les leva enfin sur Mr. ADAMS, & le voyant profondément endormi, se tourna du côté de *Fanny*. Il la prit par la main, & commença un badinage des plus innocens, qu'elle n'auroit cependant pas souffert en présence d'aucun témoin. Pendant qu'ils s'amusaient d'une façon si charmante & que le Ministre ronfloit, ils entendirent aboyer des chiens courans, & un moment après ils virent un lièvre traverser le ruisseau à la nage & venir s'asseoir presque à leurs pieds, pour éviter les chasseurs. *Fanny* fut enchantée du petit animal, qu'elle auroit volontiers pris dans ses bras, pour le garantir du malheur qui étoit prêt à l'accabler. L'espèce la plus raisonnable de la création a de la peine à distinguer ceux qui lui veulent du

bien , d'avec ses plus mortels ennemis. A plus forte raison un pauvre lièvre est-il excusable d'avoir fui celle qui l'auroit protégé. Dès qu'il la vit , il repassa le ruisseau. Il étoit cependant si épuisé , qu'il tomba trois ou quatre fois en courant. La tendre *Fanny* invectiva contre la barbarie des hommes , qui tourmentent de la sorte une pauvre bête sans défense , seulement pour s'amuser.

Elle n'eut pas le tems de poursuivre ses réflexions , car la meute sortit du bois , avec une suite nombreuse d'animaux carnaciers à deux jambes , montés sur d'autres , qui quoiqu'ils en eussent quatre , ne laissoient pas d'être en cette occasion les plus raisonnables. Les chiens avoient déjà passé le ruisseau. Cinq hommes à cheval tentèrent de les suivre. Trois y réussirent ; mais les deux autres tombèrent de cheval dans l'eau , où leurs compagnons , & même leurs propres chevaux les abandonnerent pour suivre la chasse , tandis que ces deux infortunés faisoient de vains efforts pour se tirer de l'eau & de la boue où ils étoient enfoncés. JOSEPH en eut pitié , & quittant sa chère *Fanny* il courut à eux ; il les aida à se relever , & à monter sur les bords du ruisseau ; mais ils n'eurent point le tems de le remercier. Ils se mirent aussi-tôt à courir après la chasse , en criant à leurs compagnons d'arrêter leurs chevaux. Ce fut inutilement , les autres avoient autre chose à faire.

Les chiens avoient presque atteint le lièvre , qui ne pouvant plus courir se traînoit parmi les broussailles , tout près de *Fanny*. Le pau-

vre animal tomba sous la dent cruelle de ses ennemis, qui le mirent en pièces aux yeux de cette tendre Fille. Elle n'avoit pu gagner sur JOSEPH, qui étoit chasseur d'inclination, de faire aucun effort pour sauver cette innocente victime, qui périssoit, lui disoit-il, suivant les loix de la chasse.

Le lièvre fut pris à peu de distance d'ADAMS, qui ronfloit encore, & les chiens en le déchirant, le traînerent si près de lui, qu'en le tirant ça & là, quelqu'un d'eux prit apparemment sa robe pour la peau du lièvre, & se mit à la secouer. D'autres en firent autant à sa perruque, qui étoit attachée avec un mouchoir; desorte qu'en la tirant, ils donnèrent des secousses assez violentes au pauvre Ministre, qui plus sensible au toucher qu'à l'ouïe se réveilla à tems. Alors dégageant sa tête aux dépens de sa perruque, qu'il laissa à la merci de ces animaux, il sauta tout droit sur ses jambes, les uniques membres qui paroissoient en état de le retirer du danger. Un bon tiers de sa robe resta au pouvoir de l'ennemi. Pour lui il se mit à courir de toutes ses forces. Mais cette fuite ne doit pas lui être reprochée, le nombre des assaillans, le genre du combat, & la surprise où il s'étoit éveillé, le justifient. Et si parmi mes Lecteurs il se trouve quelqu'un d'une si grande valeur qu'il ne puisse excuser une pareille fuite, je déclare (mais tout bas, & sans dessein d'offenser les braves de ma Nation) qu'il est un ignorant, qu'il n'a lu ni *Homère* ni *Virgile*, & qu'il n'a aucune connoissance ni d'*Hector* ni de *Turnus*. Il ignore même l'his-



toire de plusieurs Héros de notre siècle, qui quoique courageux comme des lions, & féroces comme des tigres, ont pris la fuite en certaines occasions. Si ces personnes, dis-je, sont blessées de Mr. ADAMS, elles seront au moins contentes de ce que nous allons dire de JOSEPH. Le Maître de la meute venoit d'arriver. Ce Seigneur aimoit le badinage le plus grossier & le plus indécent. Il se mit donc à crier de toute sa force, pour encourager ses chiens à poursuivre le Ministre, jurant par tous les diables que c'étoit la plus belle bête qu'il eût chassée de longtems. Il s'agitoit comme s'il avoit vu fuir devant lui tous les ennemis de la Nation. En quoi il fut imité par sa digne compagnie.

Muse, qui présidez aux écrits des Biographies de notre siècle, vous qui daignâtes inspirer le célèbre *Gulliver*, qui guidâtes avec tant de soin le jugement de votre cher *Mallet*, qui rendîtes son stile si net & si fort; vous, qui avez témoigné un si généreux mépris pour la grande *Histoire Romaine* en François, & pour la grande *Vie de Cicéron*; vous enfin, qui sans le secours de la moindre lueur d'érudition, avez forcé *Colly Cibber* de parler *Anglois* dans quelques pages de son Livre: venez, Muse, aidez moi dans cet instant critique.

JOSEPH voyant le danger où étoit Mr. ADAMS, arracha soudain au Mylord la massue dont son père l'avoit autrefois armé comme un second *Rodrigue*, pour venger sa querelle. Cette massue étoit le chef-d'œuvre du plus grand Artiste de l'*Angleterre* en ce genre.

C'est lui qui fait les massues de tous nos Pétits-Mâtres *Anglois*. On dit même qu'il en a fourni la superbe ville de *Paris*, mais pour des usages bien différents. A *Londres* elles ne servent que de parure; ce sont comme des joncs ou des cannes d'écaille tortue. A *Paris* elles sont consacrées au meurtre; & on assure que des brigands nocturnes en ont assommé les honnêtes-gens: mais la vigilance des Magistrats en a fait heureusement passer la mode: ce qui ne doit plus effrayer nos *Anglois*, que le séjour de cette vaste & charmante Capitale attire dans ses murs, pour s'y former à la Politesse, & y puiser le bon goût, & la connoissance de tous les Beaux-Arts qu'on y cultive.

Dès que *Joséph* eut empoigné cette arme formidable, il vola comme le vent au secours de son ami. Il l'atteignit justement au moment qu'*Hector* se saisissant de sa robe venoit d'en emporter un des pans. Lecteur, nous aurions bien voulu faire ici une comparaison, mais deux raisons nous en empêchent. Premièrement, parce que rien ne doit interrompre notre récit, qui devoit bien plutôt se précipiter dans cet endroit: cependant si nous voulions passer par dessus cette considération, nous alléguerions bien des exemples pour nous servir d'excuse. Secondement, nous n'en trouvons point d'assez justes, d'assez expressives, pour l'objet qu'il s'agit de peindre. Où prendrions-nous une comparaison naturelle, pour donner une idée parfaite du courage, de l'ardeur, de la force, de l'agilité de notre Héros? Que ceux qui ven-

lent peindre des lions, des léopards, ou des Guerriers plus redoutables encore que ces animaux, relèvent désormais leur peinture, par la comparaison qu'ils en feront avec JOSEPH, qui est lui-même au dessus de toute comparaison.

Maître tenoit la robe du Ministre, & arrêtoit sa course. Ce que voyant JOSEPH, il leva sa main, & lui déchargea un si terrible coup sur la tête, que le chien tomba tout étourdi à ses pieds. *Soliman* & *Spadille* se firent alors du fustou, & l'auraient mis en pièces, si JOSEPH n'avoit appliqué un coup sur le dos de *Soliman*, qui lui fit lâcher prise, & fuir en hurlant à pleine gorge. *Spadille*, le meilleur chiep qui ait jamais battu la plaine, *Spadille* qui n'a jamais donné à faux, *Spadille* les délices de son Maître & l'exemple de la mente, succombe sous le bras de l'invincible JOSEPH. *Miro*, *Bréffo* & *Tonnerre* ont le même sort. Alors l'indomtable *Diamant* s'élança sur JOSEPH, & le mord à la jambe: il étoit d'une race invincible dressée au combat, & avoit lui-même fait souvent reculer les plus fiers taureaux. Ici *Diamant* reconnoît un vainqueur pour la première fois, c'étoit fait de lui, & *Diamant* elle-même, transformée en Piqueur, n'est plus son favori.

A la fin le Ministre tourna la tête, & s'exprima heureusement avec son bâton de Pommier sauvage, dont plusieurs chiens sentirent le poids. Mais *César*, l'indomtable *César*, s'élança sur lui avec tant de force, qu'il le jeta par terre, mais JOSEPH qui survint à l'instant, attaqua l'ennemi avec tant de vigueur

& de courage, que le grand *César* prit la fuite.

Le combat s'échauffoit, le sang couloit, & la terre étoit jonchée de corps, sinon morts au moins estropiés, quand le Piqueur éleva sa voix pour rappeler ses chiens.

Jusqu'ici ma Muse a soutenu la dignité d'un récit, qu'aucun Poëte, Historien, ou Orateur jusqu'à moi n'a jamais entrepris, ce genre de combat leur étant inconnu. La Muse a fait son devoir, il est tems qu'elle reprenne haleine, & nous notre stile ordinaire, pour poursuivre notre Histoire.

Le Mylord & ses compagnons, qui d'abord s'étoient fort divertis de la fuite d'ADAMS, & de l'impétuosité de JOSEPH, & qui y avoient pris plus de plaisir qu'à aucune autre chose, ou qu'à aucun combat de Cocqs qu'ils eussent vus, commencèrent enfin à trembler pour les chiens. Il assembla donc ses amis autour de lui pour lui servir d'escorte, & piqua des deux jusqu'à ce qu'il eût joint les combattans. Alors, d'un ton de Maître, il demanda à JOSEPH, qui l'avoit rendu assez insolent pour maltraiter ses chiens à sa vue? JOSEPH lui répondit avec respect, mais d'une voix assurée, que ses chiens ayant attaqué son ami, il le défendrait au péril de sa vie contre la meute du plus grand Seigneur du Royaume, & qu'il périroit plutôt que de le voir maltraiter par quelque homme ou bête que ce pût être. A ces mots lui & JOSEPH manierent leurs armes, en signe de défi. Mais Mylord & sa suite jugerent à propos de délibérer entre

eux, avant que de se mettre en devoir de venger leurs quadrupèdes alliés.

Dans l'instant qu'ils commençoient leur Conseil de guerre, *Fanny*, qui méprisoit son propre péril à la vue du danger auquel elle croyoit JOSEPH exposé, les vint joindre. Mylord & sa suite furent si surpris à la vue de tant de charmes, qu'ils oublièrent tous leurs projets de vengeance, pour ne songer qu'à elle. Tous leurs sens, à l'exception de celui de la vue, demeurèrent suspendus. Ils étoient comme abîmés dans une extase d'admiration. Il n'y eut que le Piqueur d'insensible à ses attraits, étant tout occupé à rappeler ses chiens à la vie; en quoi il réussit si bien, que deux seulement d'un ordre inférieur restèrent sur le champ de bataille.

„ Nous voilà quitte à bon marché, s'écria-t-il: pour moi je ne blâme point ces Messieurs: & pourquoi, diable! Mylord s'avise-t-il de vouloir apprendre à ses chiens à chasser des Chrétiens? c'est le moyen de les gâter.”

Mylord étant consolé du mal de ses chiens, peut-être par l'idée qu'il avoit en tête de s'en venger d'une façon à laquelle on ne s'attendoit pas, s'approcha d'ADAMS, & lui dit qu'il étoit très fâché de tout ce qui s'étoit passé: il l'assura qu'il avoit fait tous ses efforts pour l'empêcher, dès qu'il eut appris le caractère dont il étoit revêtu. Ensuite il loua beaucoup le domestique, (prenant JOSEPH pour le valet du Ministre) de son affection & de sa bravoure; & il conclut en priant Mr. ADAMS de venir dîner chez lui avec la jeune De-

molette. ADAMS s'en défendit ; mais Mylord le pressa avec tant de politesse & de vivacité, qu'il fut enfin contraint d'accepter l'invitation. Il remit sa perruque & son chapeau, (les autres dépouilles ayant été ramassées par JOSEPH) & suivit la troupe, qui marcha à pas lents jusqu'au château de Mylord, qui n'étoit pas éloigné.

Durant le chemin ils se mirent à vanter les agremens de l'aimable *Fanny*. Le Lecteur m'excusera, si je ne lui rends point compte de tout ce qui se dit là-dessus, ni des badinages qu'ADAMS essuya en même tems. Quelques-uns dirent que jamais taureau ne s'étoit mieux présenté au combat, avec bien d'autres plaisanteries d'une pareille délicatesse, au grand contentement de Mylord, & de ses imbécilles compagnons.

CHAPITRE VII.

Mauvaises plaisanteries de Mylord & de sa Compagnie.

ILs arriverent au château dans le moment que le cuisinier commençoit à s'impatienter. Alors une petite dispute s'éleva au sujet de *Fanny*, que Mylord, qui étoit garçon, vouloit faire manger à sa table ; ce qu'elle refusa absolument. Le Ministre déclara aussi qu'il ne vouloit pas souffrir qu'elle fût séparée de JOSEPH ; desorte qu'elle s'en fut à la

enfin avec lui, où les domestiques eurent
 ordre de le bien enivrer, pendant que My-
 lord se proposoit de faire la même chose à
 l'égard du Ministre. moyennant quoi il es-
 roit trouver le moyen d'exécuter un dessein,
 que la vue de *Fanny* lui avoit inspiré.

Il est nécessaire de développer ici le carac-
 tère de Mylord & de ses courtisans, avant
 que de pousser plus loin notre narration. Il
 étoit très riche, & âgé d'environ quarante
 ans : il avoit été élevé chez lui, sous les yeux
 de sa mère, & d'un Précepteur, qui avoit
 reçu avec l'investiture de sa charge la desor-
 se très absolue de le jamais corriger, ni de le
 gêner aucunement sur ses études ; de sorte
 qu'il n'apant presque rien. Il se livra à la chas-
 se dès la quinzème année, sa mère ayant eu
 la complaisance de lui fournir tout ce qu'il
 faisoit pour son équipage. Son Précepteur,
 qui se faisoit un devoir de gagner l'amitié de
 son élève, dans l'espérance de trouver un
 établissement par ce moyen, se rendit son
 émule dans tous ses exercices, & son com-
 pagnon dans ses débauches de vin, qu'il com-
 mença de fort bonne heure. Sa mère le vo-
 yant parvenu à l'âge de vingt ans, commen-
 ça à craindre d'avoir manqué à son devoir
 dans l'éducation de son fils ; elle s'imagina y
 suppléer en engageant Mylord à prendre un
 parti, qui selon elle devoit réparer tout le
 tems qu'il avoit perdu. Ce fut ce qu'on
 appelle vulgairement, voyager. Elle obtint
 son consentement, à l'aide du Précepteur,
 qui fut nommé pour lui servir de Gouver-
 neur. Dans trois ans il fit le tour de l'Es-

rope, & revint à la fin avec un équipage à la *Françoise*, & une centaine de phrases de la Langue de chaque Pays qu'il avoit traversé, & une ample provision de vices étrangers, & de mépris pour son Pays natal, sur-tout pour le peu de façons qui nous restent des manières simples, & de la probité de nos Ancêtres. Sa mère s'applaudissoit de son ouvrage. Maître enfin de son bien & de ses actions, il s'appliqua à figurer dans le Parlement, où il passoit pour un homme accompli. Mais ce qui le distingua de tous ses pareils, fut un goût décidé pour tout ce qu'il y a de ridicule, d'odieux, & de detesté parmi les hommes; de sorte qu'il ne choisissoit jamais pour son ami, que celui qui étoit l'objet du mépris des sociétés. Quand il faisoit quelque-une de ces belles acquisitions, il prenoit plaisir à l'engager dans mille extravagances. Leur chef-d'œuvre étoit de tourner en ridicule les personnes les plus respectables. Ceux de cette espèce que Mylord avoit alors à sa suite, étoient un vieux Caporal qui se disoit Officier réformé, un vil Comédien, un Poète plus décrié pour son caractère que pour ses vers, un Empirique, un Musicien chassé de l'Opéra, & un vieux Maître à danser *Allemand*.

On eut bientôt servi. Tandis que Mr. ADAMS disoit le *Bénédicté*, le Capitaine profita de l'occasion pour lui retirer sa chaise, de sorte qu'il tomba par terre en voulant s'asseoir. Voilà le premier tour d'esprit. Le second fut une digne invention du Poète, qui tandis qu'ADAMS saluoit respectueusement Mylord,

lui versa une alette de soupe dans ses culottes. Il est vrai qu'il en fit de grandes excuses, prétendant l'avoir fait par mégarde; ce qui joint aux réponses douces & naïves du Ministre, donna un grand relief à l'auteur d'un jeu si spirituel. La troisième plaisanterie se fit par l'entremise d'un laquais, qui par ordre de Mylord mêla de l'esprit de genièvre dans la bière qu'il présenta à Mr ADAMS, qui ne se laissoit point d'exagérer la bonté de ce breuvage, au grand contentement de la compagnie. Ce bon Ministre, de qui nous avons appris ces circonstances, ne pouvoit se rappeler plusieurs autres tours qu'on lui joua, & dont il fut longtems la dupe. La bonté de son cœur ne lui permit de s'appercevoir de la malice de cette troupe extravagante, qu'à force de répétitions. Ainsi sans le secours d'un des domestiques qui servoit alors chez Mylord, nous serions contraints de laisser cette narration très imparfaite. Il se passa sans doute bien d'autres événemens dignes de remarque avant la fin du repas, mais ils ne sont point venus à ma connoissance.

Lorsque la nape fut levée, le Poëte se mit à réciter un impromptu de sa façon, & à la fin de son dernier vers il arracha la perruque du Comédien; ce qui fut applaudi de tout l'auditoire. Le Comédien, au lieu de lui rendre le change, se mit à étaler sa science, en répétant des morceaux de Comédie qu'il accommodoit au sujet, quand les traits ne paroissent point assez piquans contre le Clergé; car c'étoit sur cela qu'il vouloit bril-

ler, à cause du Ministre; & il y réussit tellement, qu'il se vit applaudi ce jour-là pour la première fois de sa vie. Le Maître à danser se mit sur les rangs à son tour, & dit au Ministre: *Fou l'être un homme bien fait par ta danse; je joins à votre marche que vous devez près d'un bien grand Maître. C'est fort icelle qualité pour un Ministre, de bien danser.* Il conclut son compliment en le priant de danser un menuet avec lui, ajoutant que sa robe tiendrait lieu de couillon. Et sans attendre sa réponse, il tira une paire de gants-jadis blancs de sa poche, pendant que le Musicien accordoit son violon, & que la compagnie offroit de parier qu'ADAMS dansoit mieux que le Maître. Mais la modestie lui fit refuser la gageure, sous prétexte qu'il se tenoit pour vaincu, n'ayant jamais vu un homme, disoit-il, qui avoit l'air plus à la danse. Il s'avança ensuite pour le prendre par la main. Mais ADAMS la retira brusquement: & fermant le poing, il lui conseilla bien sérieusement de ne pas porter la raillerie si loin. A cette vue le Maître à danser prit le parti de la retraite & recula au zoin, étudiant les mouvements du Ministre, qui tenoit les yeux fixes sur lui, pour éter le moment de le saisir au collet: ce que l'autre ayant aperçu, n'eut garde de l'approcher. Pendant cette scène muette, le Capitaine trouva l'occasion d'arracher à la robe du pauvre ADAMS une petite fuzée, & o'y mit le feu: ce qui le surprit étrangement, n'ayant jamais vu de ces sortes de tours. Il crut qu'il étoit lutté tout de bon, & fit un bond de

la chaise au milieu de la salle, où il sauta ça & là comme un chevreau: ce qui causa un épanouissement de rate à tous les conviés, qui jurèrent qu'il dansoit dans la perfection. Dès que la fusée eut fait son effet, ADAMS se rapprocha de la table, où il se tint dans la posture d'un homme qui se préparoit à haranguer. Ils s'écrièrent tous: Écoutons, écoutons. Ayant ainsi obtenu la permission de parler, il commença de la sorte, en adressant son discours au Maître de la maison.

„ Mylord, je suis fâché de voir qu'un hom-
 „ me à qui la Providence a donné tant de
 „ richesses, & qu'elle a comblé de tant de
 „ faveurs, en fasse un si mauvais usage; car
 „ quoique je ne puisse vous accuser de m'a-
 „ voir insulté vous-même, vous avez ce-
 „ pendant pris plaisir aux affronts qu'on m'a
 „ faits, ou pour mieux dire, qu'on a faits
 „ à vous-même. Vous m'avez convié, &
 „ par les Loix de l'Hospitalité votre protection
 „ m'est due. Un de ces Messieurs a jugé à
 „ propos d'exercer sa veine poétique à mes
 „ dépens. Tout ce que j'ai à dire là-des-
 „ sus, est que j'aime mieux être le sujet, que
 „ l'auteur de ces vers. Il me méprise com-
 „ me Ministre; je ne crois pas que mon Or-
 „ dre soit méprisable, ni moi non plus, puis-
 „ que je ne le déshonore point. Je suis pau-
 „ vre, il est vrai; mais la pauvreté n'est point
 „ une tache, la richesse l'est bien plus sou-
 „ vent. Un autre a récité quelques mor-
 „ ceaux comiques où l'Ordre Ecclesiastique
 „ en général est insulté. Des Pièces de Théâtre
 „ de cette nature sont l'opprobre du Gouver-

„ nement qui les souffre ; & la Nation qui
„ les voit représenter , sera maudite. Pour
„ les autres qu'ils fassent réflexion sur la fa-
„ çon dont ils ont traité un homme de mon
„ âge & de mon caractère ; & je crois qu'ils
„ s'en repentiront. Vous m'avez trouvé ,
„ Mylord , avec deux de mes Paroissiens. Je
„ ne prétens point parler de l'attaque de vos
„ chiens : soit que l'insolence de votre Piqueur
„ y ait donné lieu , soit que le hazard seul
„ y ait eu part , je l'ai oubliée. La pauvreté
„ apparente où vous me voyez , vous a
„ fait croire sans doute que votre invitation
„ étoit une charité que vous me faisiez. Ce-
„ pendant nous avons sans vanité de quoi nous
„ nourrir. (A ces mots il tira la demie-gui-
„ née qu'il avoit trouvée dans le panier , en-
„ suite il continua son discours.) Vous m'a-
„ vez fait asseoir à votre table , Mylord ;
„ honneur que je n'ai aucunement ambition-
„ né ; mais quand je m'y suis placé par vo-
„ tre ordre , j'ai eu pour vous tout le respect
„ qui vous est dû ; ou si j'y ai manqué , ma
„ volonté n'a eu aucune part à ma faute.
„ Ainsi il est impossible que j'aie pu mériter
„ tant d'insultes. Si on les a faites à mon
„ Ordre ou à ma pauvreté , (vous voyez
„ pourtant que je ne suis point dans la mi-
„ sère ,) la honte ne rejaillit point sur moi ;
„ & je prie le Seigneur de détourner de des-
„ sus votre tête la punition du grand péché
„ que vous avez commis.”

Un battement de mains suivit la conclusion
de son discours. Quand le bruit fut cessé ,
Mylord lui dit qu'il étoit très-faché de tout

et qui s'étoit passé, à quoi il n'avoit eu au-
 cune part. „ Les vers, dit-il, comme
 „ vous l'avez très bien remarqué, sont si
 „ mauvais, qu'il vous est facile d'y répon-
 „ dre. Et pour la fusée, c'est une imperti-
 „ nence du Maître à danser, qui mériteroit
 „ d'être affommé; & si vous jugez à propos
 „ de vous battre contre lui, loin de me fai-
 „ re aucune peine, je vous en saurai bon gré.
 „ ADAMS lui répondit, que ce n'étoit point
 „ à lui à le punir. Cependant, ajouta-t-il,
 „ celui que vous venez de nommer, My-
 „ lord, n'est point l'auteur de cette indigne
 „ polissonnerie; je répons de son innocence,
 „ car j'avois les yeux sur lui dans le tems
 „ qu'on l'a faite. Je pardonne au coupable,
 „ & je lui souhaite plus de bon-sens & d'hu-
 „ manité.

Le Capitaine en fronçant le sourcil, lui de-
 manda d'un ton brutal, „ Est-ce à moi que
 „ votre discours s'adresse? Dieu me damne,
 „ j'ai autant d'humanité qu'un autre, & si
 „ quelqu'un en doute, je lui couperai la gor-
 „ ge, pour en convaincre la compagnie.”
 (ADAMS répondit en souriant, qu'il avoit dit
 vrai par hasard) „ Si vous n'étiez pas
 „ Ministre, je vous ferois venir à une expli-
 „ cation, mais votre soutane vous protège.
 „ Morbleu! si un homme qui porte une é-
 „ pée m'en avoit dit autant, je lui aurois
 „ déjà arraché l'ame. Si vous vous aviez
 „ de me toucher, repartit ADAMS, ma sou-
 „ tane ne vous serviroit de rien.” Alors
 fermant son poing, il déclara hautement qu'il
 avoit mis à la raison bien d'autres gens que

lui. Mylord fit tous les efforts pour les mettre aux mains, mais il perdit ses peines. Le Capitaine se contenta de dire qu'il étoit bien heureux d'être Ministre ; & buvant ensuite une rasade à la prospérité de l'Eglise, il mit fin à la dispute.

Le Médecin, qui sembloit le plus modéré, étoit le plus méchant d'eux tous. Il commença en ce moment une harangue, où il se mit à louer le discours du Ministre, en blâmant très fort ceux qui l'avoient insulté ; il fit l'éloge de la pauvreté Apostolique, & conclut en recommandant à ADAMS de pardonner généreusement à tous les coupables. Mr. ADAMS répondit, que tout étoit déjà pardonné, & dans le même instant il se versa un grand verre de bière, sa liqueur favorite, & but à la santé de la compagnie. Lui, le Poëte & le Capitaine, se donnerent mutuellement la main. Ensuite il remercia respectueusement le Médecin des égards qu'il lui avoit témoignés durant toute la scène ; car il n'avoit pas sourcillé, se contentant de rire intérieurement. Le grave Docteur *Galenique* continua de discourir contre les airs évaporés & les propos inutiles, disant qu'il y-avoit des plaisirs proportionnés à tous les âges & à tous les caractères, depuis le hochet jusqu'à la sphère, depuis les châteaux de cartes jusqu'aux dissections anatomiques, depuis les Marionnettes jusqu'à la Tragédie. „ Les hommes, dit-il, ne se font jamais „ mieux connoître, que dans le choix de „ leurs amusemens. Quand nous voyons un „ enfant mépriser les toupies, les sabots, les

„ volans & autres fadaïses, dont la plupart
 „ s'occupent avec tant de plaisir, pour s'ap-
 „ pliquer à la lecture ou aux exercices des
 „ hommes faits, nous en concevons une
 „ haute idée. De-même si nous voyons
 „ un homme parvenu à un certain âge s'a-
 „ muser aux jeux de l'enfance, nous ne pou-
 „ vons que le mépriser. ”

ADAMS loua beaucoup les réflexions du
 Médecin, & ajouta que rien ne le surprenoit
 tant que de voir dans des Auteurs dignes
 de foi, que *Scipion*, *Lélius*, & plusieurs au-
 tres Grands-Hommes, perdoient des heu-
 res entières dans des amusemens puérils.
 „ J'ai chez moi, reprit le Docteur, un Ma-
 „ nuscrit Grec, qui parle des divertissemens
 „ de *Socrate*. ” Que je vous serois obligé,
 s'écria ADAMS, si vous aviez la bonté de me
 le prêter ! „ Je vous l'enverrai, reprit le
 „ Médecin; je crois même que je me rap-
 „ pelle un passe-tems qui étoit de l'inven-
 „ tion de ce sage Philosophe, & qu'il aimoit
 „ plus qu'aucun autre. Il faisoit élever un
 „ trône, où étoient un Roi & une Reine
 „ avec leurs Gardes & leur Cour autour
 „ d'eux. Alors on introduisoit un Ambassa-
 „ deur : c'étoit le rôle de *Socrate* lui-même.
 „ Quand on l'avoit conduit aux piés du Roi,
 „ il lui faisoit une harangue, remplie de
 „ beaux sentimens de vertu & de morale.
 „ Dèsqu'il avoit fini, on le plaçoit sur le
 „ trône entre le Roi & la Reine, qui lui fai-
 „ soient des présens dignes de la Majesté Roya-
 „ le. Voilà, je crois, le principal rôle. Peut-
 „ être ai-je oublié quelques bagatelles, car

„ il y a bien du tems que je l'ai lu. „ Ce
„ divertissement, dit ADAMS, étoit digne de
„ ce célèbre Philosophe. Je voudrois que les
„ Grands de nos jours eussent quelque cho-
„ se de semblable, pour leur tenir lieu de
„ cartes & de dés, & de cent autres puéri-
„ lités qui consomment leur tems La Morale
„ Chrétienne, ajouta-t-il, fournit pour ces
„ harangues une matière bien plus sublime,
„ qu'aucune de celles dont *Socrate* eût pu
„ faire choix. ”

Mylord se récria sur la justesse de cette remarque, & dit qu'il vouloit se donner ce plaisir la même soirée. Le Docteur lui représenta qu'il n'y avoit aucun d'entre eux, qui fût capable de faire une harangue sur le champ. „ Ainsi, dit-il, on ne peut faire
„ la cérémonie qu'après que quelqu'un en
„ aura composé & appris une par cœur; à
„ moins, continua-t-il, que Mr. le Mini-
„ stre n'ait quelque Sermon sur lui. En
„ avez-vous Monsieur? Oui, j'en ai un,
„ répondit le bon ADAMS; je ne voyage ja-
„ mais sans cela, crainte d'accident. ” Le
Docteur, qui jouoit son rôle d'un sérieux capable de tromper un homme bien plus habile, l'engagea aisément à faire l'Ambassadeur. ADAMS ne pouvoit rien refuser à son digne ami, car c'étoit ainsi qu'il nommoit le Docteur. Ainsi Mylord ordonna que le trône fût élevé; & à la fin de leur seconde bouteille, on vint lui annoncer que tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le Lecteur sera peut-être surpris de l'habileté des domestiques, jusqu'à ce qu'il sache



que le trône n'étoit autre chose qu'un grand tapis, étendu sur deux tabourets assez éloignés l'un de l'autre, pour qu'une grande cuve d'eau fût placée entre deux, sans qu'on pût s'en appercevoir. Le Roi & la Reine, c'est-à-dire Mylord & le Capitaine, se placèrent sur les tabourets, ensuite le Poète & le Docteur conduisirent l'Ambassadeur aux piés de Leurs Majestés. Dès que son Excellence eut lu son Sermon jusqu'au bout, on le mena à sa place, où il ne fut assis qu'un instant. Car le Roi & la Reine se leverent aussitôt, & le tapis n'étant soutenu que par leur poids, s'enfonça dès qu'ils furent levés, & plongea Mr. l'Ambassadeur dans l'eau jusqu'au cou. Le Capitaine s'échappa heureusement. Mais le Mylord ayant descendu trop lentement, ADAMS l'empoigna & le tira dans la cuve; ce qui réjouit beaucoup les spectateurs, sans qu'ils osassent le témoigner. Quand il eut tourné & retourné Mylord tant qu'il voulut dans l'eau, il sortit de son bain, dans l'intention d'en faire autant au Docteur. Mais il s'étoit prudemment esquivé.

ADAMS ne perdit point de tems; il prit son bâton, & alla retrouver ses compagnons de voyage. Ensuite il déclara qu'il ne demeureroit pas plus longtems dans une maison comme celle-là, & partit sans prendre congé de Mylord, dont il s'étoit vengé au-delà de ses souhaits; parce que ce Seigneur ayant négligé de se faire sécher, eut un gros rhume qui pensa lui conter la vie.

CHAPITRE VIII.

Entretien de Mr. ADAMS avec un Prêtre Romain, sur la vanité des Richesses.

ADAMS & JOSEPH, outrés de colère de ce qui étoit arrivé dans ce château, en sortirent la massue à la main, & emmenèrent *Fanny* avec eux, malgré les menaces & les prières des domestiques, qui mirent tout, hors la force, en usage pour le retenir. Nos Voyageurs marchèrent très vite, non dans l'appréhension d'être poursuivis, mais pour rechauffer M. ADAMS, & de peur qu'il ne s'enrhûmât. Mylord, qui avoit bien instruit ses laquais sur ce qu'il souhaitoit d'eux à l'égard de *Fanny*, n'avoit aucune crainte qu'elle pût lui échapper. Ayant donc appris que l'oiseau s'étoit envolé de la cage, il s'emporta jusqu'à la fureur, & fit prendre différens chemins à ses gens pour la suivre & la ramener, leur déclarant que s'ils ne le faisoient, il leur défendrait de reparoitre devant lui. Le Poète, le Comédien & le Capitaine promirent & entreprirent de la retrouver. Le Médecin & le Maître à danser restèrent auprès de Mylord.

La nuit étoit extrêmement noire, quand nos Voyageurs s'étoient mis en chemin. Cependant ils marchèrent si bien, qu'en peu d'heures ils arriverent à une hôtellerie, éloignée

de sept milles du château, où ils résolurent de passer la nuit. Cette maison qu'on auroit pu appeller un cabaret borgne, si l'enseigne ne l'avoit annoncée hôtellerie, ne fournilloit rien que du pain, du fromage & de la bière; dont il firent cependant un fort bon repas, car la faim est un Cuisinier *François*.

Ce repas frugal étant fini, Mr. ADAMS déclara que cette nourriture simple lui avoit fait plus de bien, que le superbe diner du château de Mylord. Ensuite il fit voir la folie du Genre humain, qui sacrifie jusqu'à l'espérance du bonheur éternel à la folle ambition de s'enrichir, tandis que si peu de chose est nécessaire à l'homme pour le sustenter & le vêtir. „ Vous avez raison, Monsieur, répondit un homme qui étoit auprès du feu, & qui étoit voyageur aussi - bien qu'ADAMS. „ Je suis étonné aussi - bien que vous, de voir le Genre - humain si attaché à l'argent; puisque chaque jour l'expérience nous fait voir, que les richesses ne peuvent nous procurer de satisfaction. Que peuvent-elles nous donner qui soit vraiment désirable? Peuvent-elles rendre la difformité aimable, donner de la force au foible, ou de la santé au malade? Si les richesses avoient ce pouvoir, on ne verroit pas tant de visages laids, ni tant d'hommes mal faits parmi les Grands. On ne verroit pas tant de cadavres traînés dans des équipages superbes. Tout l'or du monde ne peut transformer la laideur, jusqu'à lui donner les agrémens de cette aimable fille que j'aime tant les yeux. (En disant ces mots, il

regardoit *Fanny*.) Il n'est point de fard
 qui puisse opérer un tel miracle. Quelle
 drogue assez efficace pourroit-on acheter,
 pour rendre à la caducité la vigueur dont
 jouit ce jeune homme? Les richesses nous
 accablent de soins, au lieu de nous pro-
 curer du repos; elles nous attirent l'envie,
 & non la bienveillance. Peuvent-elles pro-
 longer la vie de celui qui les possède ou
 même lui assurer la continuation de leur
 séjour dans ses coffres? De quelle valeur
 sont-elles donc, puisqu'elles ne peuvent
 ni nous embellir ni nous fortifier le corps,
 ni adoucir les amertumes de notre vie?
 Pour l'esprit, elles lui sont plus nuisibles
 qu'utiles, puisqu'elles nous rendent vains
 & orgueilleux, & nous endurecissent le
 cœur."

Donnez-moi la main, Frère, s'écria
 ADAMS, vous êtes sans doute un Ecclési-
 stique. " Non, répondit l'autre, qui étoit
 un Prêtre de l'Eglise Romaine. Ceux qui
 savent nos Loix, ne s'étonneront point de
 ce désaveu. " Soyez ce qu'il vous plaira,
 poursuivit le Ministre, vous venez d'ex-
 primer les sentimens de mon cœur. Je suis
 assuré que j'ai prêché plus de vingt fois
 tout ce que vous venez de dire; car il
 m'a toujours paru plus aisé pour un cable
 de passer par un trou d'éguille, que pour
 un riche d'entrer dans le Ciel. Je dis un
 cable, parce que c'est le mot du texte,
 que nous avons mal rendu par celui de
 chameau. Votre proposition, répondit le
 Romain, vous sera accordée par tous les
 Thé-

„ Théologiens, comme une vérité incontestable, & en même tems bien déplorable.
 „ Mais comme un bien qu'on n'envisage que de loin, tout infini qu'il est, ne nous touche que foiblement, le plus grand service qu'on pourroit rendre au Genre-humain, (& je crois la chose très possible) seroit de le convaincre que les biens de ce Monde même ne peuvent s'acquérir par les richesses. Cette doctrine, selon moi, ne peut être contredite: car elle est non seulement métaphysiquement vraie, mais encore capable d'être démontrée mathématiquement. J'en suis en mon particulier si fortement convaincu, que je méprise souverainement les biens du Monde. ” ADAMS lui répondit par un très long discours tissu de citations de tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matière, & auxquels nous renvoyons le Lecteur curieux.

Quand l'*Anglican* eut fini, le *Romain* recommença, & poursuivit avec zèle un discours, qu'il termina en priant Mr. ADAMS de lui prêter dix-huit sols pour payer son écot, l'assurant que faute de le rembourser en espèces, il le feroit en prières. Le bon ADAMS lui dit que dix-huit sols étoient trop peu pour le voyage qu'il alloit faire, & qu'il partageroit une demie guinée avec lui. En même tems il se mit en devoir de lui tenir parole: mais il eut beau chercher dans toutes ses poches, il n'y trouva rien; car la bonne compagnie avec qui il avoit diné, pour couronner le badinage, lui avoit dérobé un trésor

Tome II.

G

qu'il leur avoit imprudemment montré avec une espèce d'ostentation.

„ Je suis ruiné, dit Adams, je l'ai perdu
 „ assurément. Monsieur, comme je suis Chré-
 „ tien, j'avois une demi guinée toute en-
 „ tière dans ma poche ce matin, & à pré-
 „ sent je n'ai pas un sol. Assurément le Dé-
 „ n ou me l'a dérobée. Il n'est pas nécessaire,
 „ Monsieur, répondit le Prêtre Romain, de
 „ chercher une défaite; si vous n'avez pas
 „ envie de me prêter, je suis content. „ Je
 „ vous assure, mon cher Monsieur, s'écria
 „ ADAMS, que si j'avois sur moi une somme
 „ immense, dix pièces même, je les donne-
 „ rois pour tirer un Chrétien de peine. Je
 „ suis plus mortifié de cet accident par rap-
 „ port à vous que par rapport à moi-même.
 „ Peut-on être plus malheureux? Parce que
 „ je n'ai point d'argent, on croit que je
 „ ne suis point Chrétien. „ C'est moi qui
 „ suis le plus malheureux, répondit l'au-
 „ tre, si vous êtes aussi généreux que vous
 „ le dites. Un écu m'auroit conduit comme
 „ dément jusqu'à mon gîte, qui n'est qu'à
 „ vingt milles d'ici, & où l'abondance m'at-
 „ tend. „ Je vous assure que je ne suis point
 „ accoutumé à voyager ainsi, mais je ne fais
 „ que d'arriver des pays d'outremer. Une
 „ tempête nous a forcés de jeter nos bagages
 „ dans la mer. Je me flatte que l'Autre me fera
 „ crédit. Cependant je n'aime point à faire
 „ voir ma misère à ces sortes de gens, parce
 „ qu'ils ne mettent guères de distinction entre
 „ un coquin & un pauvre. „
 „ Il crut qu'il se tireroit mieux d'affaire en

parlant tout de suite à l'hôte, étant résolu de partir sans délai malgré les ténèbres. Il le fit donc appeler, & lui exposa sa situation.

„ Hélas, Monsieur, dit l'hôte, en se gratant la tête, s'il est vrai que vous êtes sans sol ni maille, il faut bien que je vous fasse crédit. J'aimerois pourtant mieux de l'argent comptant, que la parole d'un Duc. „ Mais comme vous avez l'air d'un honnête-homme, je me fie à vous. „

Dès que le Prêtre eut le dos tourné, l'hôte déclara que s'il l'avoit soupçonné d'être sans argent, il ne lui auroit jamais tiré une goutte de bière. „ Je ne compte plus de le revoir, ajouta-t-il; je croyois, de la façon dont il parloit des richesses, qu'il avoit cent guinées dans sa poche. „ ADAMS le reprit de ses mauvais soupçons, qu'il lui dit être indignes d'un Chrétien. Ensuite, sans penser à la perte qu'il avoit faite, & sans considérer l'embarras où il se trouveroit lui-même le lendemain, il se coucha dans un mauvais lit, comme ses compagnons avoient fait quelques heures auparavant. Cependant la lassitude & la santé les firent mieux dormir, que bien d'autres sur le duvet & entre des rideaux de velours.



C H A P I T R E IX.

Qui contient des Aventures sanglantes.

LE point du jour approchoit, quand le souvenir de sa chère *Fanny* réveilla JOSEPH. Tandis qu'il y rêvoit avec plaisir, on vint frapper à la porte du cabaret. Il se leva & ouvrit sa fenêtre pour demander qui c'étoit. Les personnes qui étoient en bas, lui demandèrent à leur tour s'il n'y avoit point d'étrangers dans la maison. Un autre de la bande ajouta à cette question, en s'informant s'il n'avoit point vu une jeune fille accompagnée de deux hommes. JOSEPH ne reconnut point la voix de ceux qui lui parloient. Cependant il commença à soupçonner que c'étoit à *Fanny* qu'on en vouloit, parce qu'un des domestiques du château lui en avoit assez dit pour le faire tenir sur ses gardes. Ainsi il répondit que non. Un des valets qui connoissoit l'hôte, l'appella par son nom, & lui fit la même question, à laquelle celui-ci répondit, Oui. „ Hâ hà, dit le „ valet, nous les tenons donc: allons, Mr. „ l'Hôte, ouvrez nous la porte. ”

Fanny, qui s'étoit aussi réveillée, entendant ce qui se disoit, s'habilla à la hâte, & s'en fut joindre JOSEPH, comme il achevoit sa toilette. Il l'embrassa tendrement, en la priant de ne rien craindre, puisqu'il étoit résolu de mourir en la défendant. „ Est-ce-là

„ le moyen , dit-elle , de me rassurer , que
 „ de me dire que vous allez m'exposer à
 „ perdre ce que j'ai de plus cher au mon-
 „ de ? ” JOSEPH lui baïsa respectueusement
 la main , en lui disant que la circonstance lui
 étoit bien favorable , puisqu'elle lui avoit at-
 tiré de sa part une déclaration , dont jusques-
 là elle n'avoit pas daigné l'honorer. En mê-
 me tems il éveilla Mr. ADAMS , qui dormoit
 toujours malgré le bruit. Mais dès qu'il fut
 instruit du danger qui les menaçoit , sans fai-
 re attention que *Fanny* étoit dans la cham-
 bre , il sauta en bas du lit , & força cette
 modeste fille à tourner le dos.

Le Ministre étant vêtu entièrement , à
 l'exception de ses culottes qu'il oublia de
 mettre , & dont le défaut se trouvoit réparé
 par la longueur de ses vêtemens , il aida JO-
 SEPH à baricader la porte , où nous les laisse-
 rons en sentinelle pour voir ce qu'on faisoit
 en bas. La porte étant ouverte , le Capitai-
 ne , le Poète , & le Comédien , suivis de trois
 des laquais de Mylord , entrèrent dans la
 maison , où ils dirent à l'hôte que deux hom-
 mes avoient enlevé une fille du château , &
 lui demanderent où elle étoit couchée. L'hôte
 qui les crut sur leur parole , les mena jusqu'à
 la porte de la chambre où *Fanny* avoit passé
 la nuit , & les y laissa. Le Capitaine & le
 Poète disputerent à qui entreroit le premier :
 le plus alerte l'emporta : ce fut le Poète , qui
 chercha sous le lit , dans les armoires , &
 jusques dans la cheminée , mais inutilement.
 Ils s'informerent où les hommes étoient cou-
 chés , & s'approcherent de la porte. Alors

JOSEPH leur cria de se retirer, ou qu'il casseroit la tête à celui qui seroit assez hardi pour les insulter. Le Capitaine demanda tout bas à l'hôte, s'ils avoient des armes à feu. Celui-ci dit qu'il ne le croyoit pas, & que même il étoit presque assuré du contraire; parce qu'il les avoit entendus s'entredemander, quel parti il faudroit prendre si on les attaquoit: à quoi ils avoient répondu qu'ils se défendroient avec leur massue, & que Dieu favoriseroit la bonne cause. Cette réponse ayant satisfait le Capitaine, il s'avança vers la porte, en disant qu'il aimoit l'odeur de la poudre, & qu'il se soucioit très peu qu'ils eussent des armes ou non. Pour le Poëte, il descendit l'escalier, déclarant qu'il étoit fait pour chanter les Héros, & non pour marcher sur leurs traces.

Le Capitaine, à l'aide des laquais, eut bientôt enfoncé la porte, & trouvé l'ennemi rangé en bataille. Il dit très poliment à Mr. ADAMS, que si lui & sa compagnie vouloient s'en retourner de bon gré au château, il n'y avoit point de faveur qui ne leur fût accordée; mais que s'ils refusoient les offres de Mylord, il avoit ordre de ramener la jeune fille de vive force; parce qu'à son air, on avoit tout lieu de croire que c'étoit quelque jeune Demoiselle, qu'ils venoient d'enlever à ses parens; qu'on voyoit bien d'ailleurs à ses manières, qu'elle étoit d'un bien au dessus du leur. *Fanny* protesta avec un torrent de larmes, qu'elle n'étoit qu'une infortunée orpheline sans aucuns parens dans le Monde, & elle le supplia très humblement de ne point

attaquer ses amis, qui étoient résolus, lui dit-elle, de périr plutôt que de l'abandonner. Mr. ADAMS, dans des termes qui valaient des sermens, confirma tout ce qu'elle venoit de dire. Le Capitaine répliqua qu'il n'avoit point de tems à perdre; & que les malheurs qui pourroient leur arriver, ne viendroient que de leur entêtement.

Aussi-tôt, sans perdre de tems, il essaya de passer derrière le Ministre, pour se saisir de *Fanny*. Celui-ci, en voulant l'en empêcher, reçut un coup d'un des laquais, qu'il rendit au Capitaine, sans se mettre en peine d'où il étoit venu; & il l'adressa si bien dans l'estomac du guerrier, qu'il recula, en chancelant, jusqu'à la muraille. Celui-ci faisant réflexion qu'une récidive pourroit devenir plus sérieuse, tira son couteau de chasse, s'approcha d'ADAMS, & s'appréta à lui porter un coup. Mais JOSEPH dans l'instant lui déchargea un pot de guez sur la tête avec tout ce qui étoit dedans; le couteau de chasse lui tomba de la main, & il mesura la terre en se prosternant aux pieds de son vainqueur, tandis que son sang, mêlé de la liqueur dont le pot étoit rempli, distilloit tout le long de son visage & de ses habits. ADAMS avoit eu sa part du pot de chambre; & pour l'achever, un des laquais lui avoit frotté la barbe avec un linge qui trempoit dans une cuve d'eau où l'on avoit mêlé de la sue de cheminée, dans l'intention de l'aveugler, & de le mettre par ce moyen hors d'état de se défendre. Mais le brave Mini-

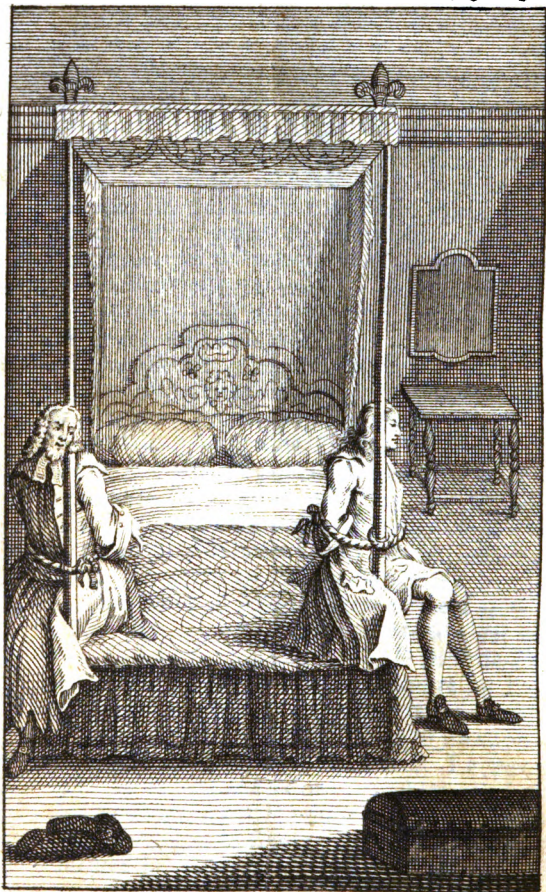
fitre lui riposta d'un coup de poing au travers du visage, & le coucha à ses piés.

Jusqu'alors la Fortune sembloit se déclarer pour nos Voyageurs. Mais tout d'un coup, selon ses caprices ordinaires, elle changea de parti. L'hôte vint, & s'élançant dans la mêlée, il donna de sa tête dans la poitrine de JOSEPH, & le fit chanceler. Celui-ci se remit à l'instant, & releva si rudement le menton du cabaretier, qu'il le mit à deux doigts d'une culbute. Il alloit redoubler, quand un grand coquin de laquais lui appliqua un coup de massue sur le derrière de la tête avec tant de violence, qu'il l'étendit par terre sans connoissance.

Fanny faisoit retentir la maison de ses cris, & ADAMS s'avançoit au secours: mais l'hôte & les trois laquais se jetterent sur lui. Alors la bravoure succomba sous la multitude. ADAMS fut accablé, mais non vaincu. Si *Don-Quichotte* l'eût vu dans l'état où il étoit, tout barbouillé de noir, se battre ainsi contre quatre ennemis comme un autre *Alcide*, il l'eût pris pour un *Mercure* enchanté.

Mais voici la scène tragique. Le Capitaine s'étoit relevé, voyant JOSEPH étendu par terre, & ADAMS prisonnier. Il se saisit de *Fanny*, qu'il traîna hors de la chambre, à l'aide du Poëte & du Comédien; car ces deux Messieurs ayant appris que leur parti triomphoit, avoient remonté à la chambre. La pauvre fille fit des lamentations capables d'adoucir les scélérats les plus endurcis, quand elle vit qu'on vouloit la séparer de JOSEPH. Mais ses larmes & ses prières furent inutiles. Elle fut

L
er
,
le
la
e
o
c
r



attachée sur le cheval du Comédien, que le Capitaine monté sur le sien mena par la bride, entraînant cette belle infortunée, malgré tout ce qu'elle put dire pour l'attendrir. A peine même l'écoutoit-il, tant il étoit préoccupé du degré de faveur dont il alloit jouir, après avoir rendu un service si important à son Patron.

Les domestiques eurent ordre de bien lier ADAMS & JOSEPH, afin que Mylord n'en fût point importuné pendant l'entretien qu'il devoit avoir avec *Fanny*; desorte que par les conseils du Comédien, ils attachèrent l'un & l'autre dos à dos à une colonne de lit, & prièrent l'hôte de ne les point délier jusqu'à nouvel ordre, ensuite ils prirent le chemin du château.

CHAPITRE X.

Dialogue entre le Poète & le Comédien.

AVANT de procéder au dénouement de la Tragédie, nous oublierons un peu ADAMS & JOSEPH, à l'imitation des Poètes Lyrico-dramatiques de notre Siècle, qui au milieu d'une pièce interrompent une action sérieuse, & quelquefois intéressante, par un excellent ouvrage d'esprit, que le Vulgaire appelle Ballet. On le représente en dansant, & non en chantant, parce que les personnes qui le font valoir, ont pour la plupart la faculté de leur entendement située dans leurs

talons, comme d'excellens Joueurs d'instrumens l'ont dans leurs doigts, & ainsi de plusieurs autres fameux Artistes, & même des personnes qui n'ont aucun talent. Car la Nature n'a donné des têtes à certaines gens, que pour la bonne grace du corps, & seulement pour pouvoir porter un chapeau.

Le Poëte & le Comédien avoient commencé leur entretien pendant que les autres se battoient. Le premier continua de la sorte, quand le combat fut fini. „ Comme je vous „ l'ai fait remarquer tout à l'heure, dit-il, „ la raison pour laquelle vous avez si peu de „ bonnes pièces, est évidente. Vous n'en- „ couragez point les Auteurs. Ces Messieurs „ ne veulent plus écrire. Non, Monsieur, „ ils n'éciront point, vous dis-je, sans es- „ pérance de profit & de réputation : l'un „ & l'autre sont les objets de leur ambition. „ Les ouvrages de Théâtre sont comme des „ arbres: ils ne peuvent ni croître ni s'em- „ bellir sans nourriture, mais ils s'élèvent & „ fleurissent dans une terre grasse. Les Mu- „ ses, ainsi que des vignes, ont besoin d'être „ cultivées. La Cour & la Ville ne savent „ ce qu'ils veulent; on y aime mieux *Ar- „ lequin* que *Rodamille*, & l'Opera Comique „ l'emporte sur les Théâtres sérieux. On a „ perdu absolument le discernement du No- „ ble & du Sublime. A dire le vrai, je crois „ que les Acteurs sont en partie cause de „ cette dépravation du goût, car ils sont „ aujourd'hui exécrables. Un homme a beau „ écrire comme un Ange, ces misérables „ n'entendent rien à leurs rôles, n'ont au-

„ cun talent, & défigurent toutes les pièces.
 „ La Nature ne leur a donné ni voix, ni fi-
 „ gure, ni esprit; & ils ont l'audace de vou-
 „ loir plaire."

„ Doucement, dit le Comédien à son tour.
 „ Je vous assure, Monsieur, que les Acteurs
 „ sont assez bons pour les Auteurs d'à pré-
 „ sent. Ils approchent même beaucoup plus
 „ de la perfection de leur Art. Je serois au-
 „ jourd'hui moins surpris de voir un *Betterton*
 „ ou un *Booth* sur le Théâtre, que de
 „ voir un *Shakespeare* ou un *Orway*. Je pour-
 „ rois donc vous rétorquer votre argument,
 „ & vous dire que la raison pour laquelle les
 „ Auteurs sont méprisés, est parce que leurs
 „ pièces ne valent rien."

„ Je ne dis pas le contraire, reprit le Poë-
 „ te, mais je suis surpris de vous voir pre-
 „ dre l'affirmative avec tant de chaleur. Vous
 „ ne pouvez pas vous croire intéressé dans
 „ notre dispute. Je crois que vous rendez
 „ trop de justice à mon discernement; pour
 „ vous imaginer que c'est à vous que j'en
 „ veux. Non, Monsieur, si nous avions six
 „ Acteurs qui eussent le bonheur de vous
 „ ressembler, ils égaleroient les *Bettertons* &
 „ les *Sand-Fords* du dernier Siècle. Car sans
 „ flatterie, s'ils revenoient encore sur le Théa-
 „ tre, ils ne pourroient jamais jouer mieux
 „ leurs rôles que vous avez fait les vôtres.
 „ C'est un fait qu'on ne peut nier, & je l'ai
 „ entendu dire à toutes les personnes capa-
 „ bles d'en juger sainement. Vous me par-
 „ donnez, si je vous en fais mon compli-
 „ ment. En effet, il est certain que pour-

„ les derniers rôles que je vous ai vu jouer,
 „ chacun l'emportoit sur le précédent, c'é-
 „ toit de nouvelles perfections chaque fois.
 „ Enfin vous avez surpassé mon attente, &
 „ porté votre génie au-delà de ce que je
 „ croyois possible.”

„ Vous êtes aussi fort peu intéressé, Mon-
 „ sieur, dans ce que j'ai dit de nos Auteurs
 „ Dramatiques, répondit le Comédien. Il y
 „ a dans votre pièce des vers pompeux, har-
 „ dis, inimitables, & dignes, je ne dis pas
 „ seulement du Cothurne, mais de la Trom-
 „ pette Epique. *Shakespeare* lui-même n'a
 „ rien fait de mieux. Une rare délicatesse
 „ de sentiment, une diction toujours pure,
 „ & des expressions d'une noblesse à laquelle
 „ nos Messieurs n'ont pas rendu justice. A
 „ dire le vrai, ils sont si mauvais Comédiens,
 „ si ignorans, si grossiers, si sots dans leurs
 „ jugemens, que je plains un Auteur qui se
 „ trouve présent au massacre de sa pièce par
 „ de tels bourreaux.”

„ Cela n'arrive que rarement, répliqua le
 „ Poëte; puisque le plus souvent les pièces
 „ de Théâtre ne sont que des avortons, qui
 „ ne peuvent vivre. Nos Comédies sont des
 „ rapsodies sans esprit, sans sel, sans liaison,
 „ sans conduite; des jeux de mots, de l'insu-
 „ pide métaphysique, de fades plaisanteries,
 „ ou bien un galimathias où le bon-sens est
 „ ridiculement sacrifié à de prétendus bons-
 „ mots. Que je plains un Acteur obligé
 „ d'étudier son rôle dans de pareilles Comé-
 „ dies. Par rapport aux Tragédies, ce sont
 „ des pensées guindées & obscures, une ac-

„ tion sans vraisemblance, sans conduite,
 „ sans mœurs. Avec une versification pom-
 „ peuse & quelques situations bizarres, on
 „ croit être un *Sophocle*.

„ Si les vers sont obscurs dans le manu-
 „ scrit, ils le sont bien plus dans la bouche
 „ de l'Acteur, reprit le Comédien. J'en
 „ connois à peine un seul qui sache parler
 „ distinctement. Comment voulez-vous qu'ils
 „ sachent ajuster les gestes & la voix au su-
 „ jet qu'ils sont chargés de faire valoir? Ce-
 „ lui-ci en parlant à une Reine, se tient
 „ dans l'attitude d'un homme qui fait des
 „ armes. Celui là n'a d'autre talent, que
 „ de savoir ouvrir de grands bras, avec un
 „ petit corps & une face de singe. Cet au-
 „ tre, avec une mine ignoble & une taille
 „ grosse & courte, croit se rédimier par ses
 „ poumons, & effacer son camarade à voix
 „ grasse & pâteuse. Le diable m'emporte, si
 „ le Public n'est encore mieux servi par les
 „ Auteurs que par les Acteurs! Cependant
 „ je veux ménager mes confrères.”

„ Vous êtes plus généreux que juste, ré-
 „ pondit l'Auteur: je n'aime point à parler
 „ mal des ouvrages de qui que ce soit: mais
 „ de bonne foi, dites-moi ce que *Betterton*
 „ ou *Booth* eussent fait d'un galimathias tel
 „ que celui de *la Mariane de Fenton*, du *Phi-*
 „ *lotas de Frowde*, ou de l'*Eurydice de Mal-*
 „ *let*; enfin de tous les hurlemens insipides,
 „ que votre Poëte, (comment l'appeliez-
 „ vous, *Lillo* ou *Dillo*) a donnés au public
 „ sous le titre de Tragédies?”

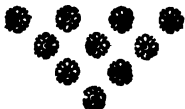
„ Fort bien, interrompit le Comédien.

„ Mais que pensez-vous de deux drôles,
 „ comme *Quin & Délane*, ou de ce maître
 „ fou, de ce grimacier *Cibber* le fils, de ce
 „ vilain animal de *Macklin*, ou de la bé-
 „ gueule *Mademoiselle Clive* ? Que devien-
 „ droient dans la bouche de ces maussades
 „ Acteurs les *Shakspears*, les *Orways*, & les
 „ *Lees* ? Quelle grâce ces gens-là peuvent-ils,
 „ je ne dis pas prêter, mais conserver à un
 „ ouvrage Dramatique ? Je voudrois bien
 „ leur entendre déclamer des vers harmo-
 „ nieux de *Lee*.”

„ Attendez, attendez, s'écria le Poëte :
 „ répétez de grâce les vers tendres qui sont
 „ dans le troisième acte de ma pièce, ces
 „ vers admirables qui vous ont fait tant
 „ d'honneur. Je le ferois volontiers, répon-
 „ dit le Comédien, si je ne les avois pas
 „ oubliés. A dire la vérité, reprit l'Auteur,
 „ vous n'avez pas été parfait dans cette pié-
 „ ce. Si vous aviez bien su votre rôle, on
 „ vous auroit applaudi plus qu'on n'a ja-
 „ mais fait aucun Acteur. J'étois bien mor-
 „ tifié de vous voir manquer un applaudis-
 „ sement unanime. Si je m'en souviens
 „ bien, répartit le comédien, ce fut l'en-
 „ droit le plus sifflé de votre pièce. Ce fut
 „ votre manière de jouer qui fut sifflée, dit
 „ le Poëte. Ma façon de jouer, interrom-
 „ pit l'autre ! J'ai tort, reprit l'Auteur, car
 „ vous n'avez point joué. Au-lieu de jouer
 „ vous récitiez votre leçon, ainsi vous ne
 „ fûtes sifflé que par rapport à votre mé-
 „ moire.”

„ Ou je me trompe , répondit le Comédien ,
 „ ou ce furent les coups de sifflet qui me fi-
 „ rent manquer. Tous les Spectateurs con-
 „ vinrent que je vous avois rendu comme je
 „ le devois. Ne dites point que ce fut par
 „ ma faute que votre pièce tomba. Je ne
 „ sai pas ce que vous voulez dire avec votre
 „ chute , repliqua le Poëte. Vous savez bien ,
 „ dit le Comédien , qu'on n'a joué votre piè-
 „ ce qu'une fois. Le Parterre , répondit
 „ l'Auteur , étoit prévenu contre moi : les
 „ misérables qui le composent , m'étrangle-
 „ roient volontiers ; ce ne sont que des Tail-
 „ leurs. Pourquoi les Tailleurs vous en vou-
 „ droient-ils , demanda le Comédien ? il me
 „ paroît que vous n'avez jamais eu beau-
 „ coup de commerce avec eux. ”

Le Poëte , dont la bile étoit échauffée , al-
 loit répondre vivement , quand la scène fut
 interrompue par un accident. Si le Lecteur
 est pressé d'en apprendre les circonstances , il
 n'a qu'à sauter le Chapitre suivant , qui n'est
 que le contraste de celui-ci. Cependant il
 contient les matières les plus graves & les
 plus importantes du Livre , étant composé
 d'un dialogue entre Mr. ADAMS & JOSEPH.



CH A P I E R E XL

*Mr. ADAMS exhorte JOSEPH à supporter
patiemment son affliction.*

Dès que JOSEPH fut revenu à lui, & qu'il fut assuré de l'enlèvement de sa chère *Fanny*, il se mit à pousser des gémissemens capables d'attendrir le cœur le plus farouche. JOSEPH, en prononçant ces mots, „ Ah, ma „ chère *Fanny*, je ne te reverrai jamais !” ne put s'empêcher de verser des larmes : enfin son désespoir étoit si grand, que nous essayions vainement de l'exprimer.

Après bien des gémissemens & des soupirs, ADAMS lui parla de la sorte. „ Je ne blâme „ pas, mon cher enfant, ces premiers mou- „ vemens de votre passion. Quand des mal- „ heurs inattendus nous surprennent, il faut „ avoir plus de science que vous n'en avez „ pour les supporter avec constance. Mais „ c'est le devoir d'un Chrétien d'appeler sa „ raison au secours le plutôt qu'il lui est pos- „ sible, afin qu'elle l'arme de patience & de „ résignation. Consolez-vous, mon cher „ fils, consolez-vous. Je conviens que vous „ avez perdu la plus belle, la plus vertueu- „ se, & la plus aimable des filles, qui vous „ aimoit tendrement, & avec qui vous vous „ étiez promis de couler d'heureux jours „ dans la vertu & dans l'innocence. Vous „ espériez voir naître d'elle de petits amours, „ qui

„ qui auroient été la joie de votre jeunesse,
 „ & votre support dans un âge avancé. Vous
 „ l'avez perdue; & ce qui est encore plus af-
 „ freux, vous savez qu'elle court risque de
 „ devenir la victime de l'impudicité & de la
 „ violence. Ces idées sont à-la-vérité le com-
 „ ble des horreurs.”

„ Je perds toute patience, s'écria doulou-
 „ reusement JOSEPH. Que n'ai-je la liberté
 „ de faire agir mes mains, pour m'arracher
 „ les yeux & me déchirer moi-même? Si
 „ vous souhaitez d'en faire un si mauvais
 „ usage, reprit Mr. ADAMS, je suis bien-ai-
 „ se que vous en soyiez privé. J'ai mis vo-
 „ tre malheur dans tout son jour. Mais il
 „ faut appeler la Religion à votre aide. Sou-
 „ venez-vous que tout ce qui se fait dans le
 „ Monde, arrive par la permission de la Pro-
 „ vidence. Un Chrétien doit s'y soumettre
 „ sans murmure. Nous ne nous sommes
 „ point fait nous-mêmes. L'Etre éternel
 „ qui nous a créés, veille sur nous, & nous
 „ conduit, sans que nous soyons en droit de
 „ nous plaindre des afflictions qu'il nous en-
 „ voie. Une autre raison qui doit nous em-
 „ pêcher de nous affliger, est notre ignoran-
 „ ce en ce qui regarde l'avenir. Que favons-
 „ nous si ce qui nous paroît un mal; ne
 „ nous conduit point à un bien? J'aurois
 „ dû vous faire remarquer que notre igno-
 „ rance va jusqu'à l'aveuglement. Ne sa-
 „ chant point à quoi un événement doit nous
 „ conduire, nous ne pouvons savoir de quel-
 „ le source il provient. Vous êtes homme,
 „ par conséquent pécheur; ceci est peut-être

Tome II.

H

le châtimement de vos péchés. En ce cas c'est un bonheur, & le plus grand de tous les biens, puisque par-là le Ciel est apaisé; car la colère céleste ne peut nous poursuivre vainement. D'ailleurs l'impuissance de nous relever de nos malheurs par nous-mêmes, doit nous convaincre de l'absurdité de nos emportemens. A qui résistons-nous? De qui est-ce que nous nous plaignons? C'est de celui dont nous ne pouvons éviter les coups? Il n'est point de cuirasse assez forte pour nous en garantir, ni d'autre assez profond pour nous cacher à sa justice. L'unique ressource de l'homme est dans sa soumission."

Ah! Monsieur, interrompit JOSEPH, tout ce que vous dites-là est vrai & bien beau; & je vous écouterai jusqu'au soir avec plaisir, si je n'avois pas mon cœur pénétré de douleur. C'est justement, reprit ADAMS, ce qui doit vous engager à m'écouter. Refuseriez-vous le secours d'un Médecin dans une maladie, sous prétexte de vouloir bien vous mettre entre ses mains quand la santé vous seroit revenue? Les consolations doivent être administrées aux affligés, & non à ceux qui sont dans la joie."

Mais vous ne m'avez rien dit de consolant encore, répliqua JOSEPH. Et qu'ai-je donc fait, interrompit le Ministre? N'est-ce pas pour vous consoler, que je viens de vous instruire de votre devoir? Qu'ai-je à faire de toutes ces belles leçons, interrompit JOSEPH? Si vous voulez me consoler, dites-moi que ma chère *Fanny* me

„ sera rendue.... Cela pourroit arriver,
 „ répondit froidement ADAMS, mais je ne
 „ puis vous en assurer. Il faut attendre la
 „ fin de tout ceci avec une soumission par-
 „ faite. Si elle vous est rendue, il faut la
 „ recevoir comme un présent du Ciel, & re-
 „ mercier celui qui vous la rend, & qui a
 „ protégé son innocence. Si elle est perdue,
 „ il faut vous en consoler, & vous soumet-
 „ tre aux decrets de la Providence, en lui
 „ rendant grâces, même de ses châtimens.
 „ Si vous êtes sage & prudent, mon cher JO-
 „ SEPH, vous attendrez, avec une parfaite
 „ conformité à la volonté du Seigneur, la
 „ fin de tout ce qui vient d'arriver. Soyez
 „ persuadé que les malheurs qui accablent
 „ les Justes, quelque grands qu'ils soient,
 „ ne sont que des chemins secrets, par les-
 „ quels l'Etre supreme les conduit à un bon-
 „ heur parfait. C'est notre devoir, c'est no-
 „ tre intérêt qui nous invite à la modération
 „ dans les grandes tribulations : & si nous
 „ refusons de nous soumettre, nous devenons
 „ indignes d'être comptés pour Chrétiens,
 „ même pour hommes raisonnables.

Il prononça ces derniers mots d'un ton si
 sévère & si véhément, que JOSEPH en fut ef-
 frayé. „ Ne vous fâchez point, Monsieur,
 „ dit-il ; vous vous trompez, si vous croyez
 „ que je veuille disputer contre vous : je sais
 „ que c'est mon devoir de faire tout ce que
 „ vous dites. Et à quoi vous sert-il d'être
 „ instruit de votre devoir, s'il ne le pratiquez pas ? Vos canoni-
 „ ques aggravent votre crime. Ah ! Joseph ;

„ je vous croyois plus docile.” JOSEPH, lui répondit, qu'il l'entendoit mal. „ Vous croyez, Monsieur, lui dit-il, que je m'efforce de nourrir mon chagrin; mais sur mon ame, je vous jure que non.” ADAMS le réprimanda pour avoir juré, & puis continua son Sermon sur le chagrin. „ Tous les sages, dit-il, tous les Philosophes, même parmi les Payens, ont écrit contre ces foiblesses, comme indignes de l'homme.” Il cita plusieurs Auteurs tant sacrés que profanes, particulièrement *Sénèque*: il cita aussi le Livre de la *Consolation*, qui, quoiqu'il ne soit pas de *Cicéron*, valoit selon lui presque autant que tous les ouvrages de ce grand Orateur. Il conclut en exhortant JOSEPH à modérer son chagrin, crainte d'offenser l'Etre suprême, seul capable de lui rendre sa *Fanny*.

Cette raison, ou plutôt l'imagination que le retour de *Fanny* étoit une chose possible, fit plus d'effet sur JOSEPH que toute la rhétorique du Ministre, & calma pour un instant sa douleur. Mais lorsqu'il faisoit réflexion sur les dangers auxquels elle étoit exposée, son accès recommençoit, sans qu'il fût au pouvoir d'ADAMS de le modérer, quoiqu'il fit des efforts dont *Socrate* lui-même se feroit applaudi. Les sanglots & les gémissemens recommencerent de nouveau, tant de la part du Ministre que de JOSEPH. A la fin ce dernier s'écria,

(*) Si l'homme à des malheurs est exposé sans cesse Il doit, en les sentant, les souffrir sans foiblesse.

(*) Ces deux vers rendent le sens de ceux de l'original.

„ Quel galimathias est-ce-là, demanda A-
 „ DAMS? Je l'ai retenu d'une Tragédie que
 „ j'ai vu jouer, répondit JOSEPH. Fi, s'é-
 „ cria le Ministre, ces Pièces de Théâtre
 „ n'apprennent que du Paganisme; je n'ai
 „ jamais cru qu'un Chrétien pût lire d'au-
 „ tres Pièces de Théâtre que *Caton*, & l'*An-*
 „ *drienne* qu'on a renouvelée de *Térence*. Il
 „ faut avouer qu'il y a dans cette dernière,
 „ des maximes aussi saines que dans des Ser-
 „ mons.” Il faut les laisser ici, pour courir
 après l'objet des douleurs de JOSEPH.

CHAPITRE XII.

Autres Aventures qui surprendront le Lecteur.

LE Capitaine, qui avoit enlevé *Fanny* de si grand matin, se hâtoit de la conduire au château. Non content de mépriser ses prières & ses larmes durant le chemin, il l'insultoit encore par des propos insolens, qu'elle entendoit à peine, parce que c'étoit pour la première fois que ses oreilles étoient souillées de pareils discours. Cependant il changea de ton, & se mit à la flater, en lui étalant la gloire & l'abondance dont elle alloit jouir chez un Seigneur qui avoit la volonté & le pouvoir de la rendre heureuse. „ Dans peu,

„ lui dit-il, vous me regarderez comme le

„ meilleurs de vos amis, puisque je suis l'in-
„ strument dont la fortune se sert pour vous
„ élever au comble de la félicité. Allons,
„ ajouta-t-il, soyez sage, & méprisez ce mi-
„ sérable à qui vous alliez vous sacrifier, si
„ je n'étois venu vous arracher de ses mains ;
„ c'est votre ignorance qui vous a fait faire
„ un choix si indigne de vous.”

„ Je n'ai jamais aimé, répondit-elle, un
„ homme digne de mépris, ni un misérable.
„ Vous vous fâchez, Mademoiselle, reprit
„ le Capitaine, de ce que je le traite de mi-
„ sérable ; mais que peut-on dire autre chose
„ d'un laquais ? Je ne vous entens pas, re-
„ pliqua-t-elle ; celui dont vous me parlez a
„ été domestique, il est vrai, dans la maison
„ où j'é servois moi-même ; ainsi il n'est point
„ indigne de moi. Croyez-moi, répartit le
„ Capitaine, cédez de bonne grace, vous ne
„ pouvez vous échapper : la résistance est in-
„ utile, & Mylord vous aimera bien plus, si
„ vous vous donnez à lui, que s'il est obligé
„ de vous y contraindre.”

A ces mots, *Fanny* se mit à crier au se-
cours, car il faisoit déjà jour ; mais ne voyant
personne, elle leva les yeux au Ciel, pour
implorer l'assistance du souverain Protecteur
de l'innocence. Le Capitaine la menaça de
lui fermer la bouche, si elle ne cessoit de
crier. Elle fut donc forcée de se taire, &
prononça seulement trois ou quatre fois le
nom de JOSEPH, en versant un torrent de
larmes ; mais tout à coup la vue d'un Cava-
lier qui venoit vers eux, lui rendit l'usage

de la parole. Elle l'appella malgré les menaces du Capitaine, & implora son secours pour la tirer des mains de son ravisseur. L'homme s'arrêta. Mais le Capitaine lui dit que c'étoit sa femme, qu'il venoit d'enlever d'entre les bras de son amant pour la ramener chez lui. Le Cavalier le crut sur sa parole, & lui souhaitant un bon voyage, s'éloigna au trot. Quand il fut loin, le Capitaine maltraita beaucoup la pauvre *Fanny*, en lui jurant qu'il lui mettroit un baillon dans la bouche pour la punir de sa désobéissance. Ce qu'il auroit exécuté, s'il n'avoit dans le moment fait la rencontre de deux hommes armés de bons pistolets, à qui elle demanda encore du secours. Le Capitaine leur répéta la même histoire, dont il avoit amusé le premier. „ Morbleu qu'elle est jolie ! s'écria un „ de ces hommes, le drôle avoit le goût fin ; „ que n'étois-je à sa place ! Son camarade, „ au-lieu de lui répondre, s'écria à son tour. „ Parbleu je la connois ! n'êtes-vous pas „ *Françoise Goodwille* ? Oui, oui, c'est moi, „ répondit-elle. Ah ! *Jean*, c'est donc vous „ que le Ciel m'envoie, pour me tirer des „ mains de cet infame, qui m'emmène mal- „ gré moi pour me deshonor. Au nom de „ Dieu tirez-moi de ses mains. ” Le Capitaine crut l'emporter à force de poumons ; mais ces hommes étant bien armés, & le carrosse qu'ils escortoient arrivant à propos, il vit à son grand regret, que la force & la ruse lui devenoient inutiles, desorte qu'il ne pensa plus qu'à se tirer d'affaire. La personne qui étoit dans le carrosse, le fit arrêter, &

examina le cas d'un air d'autorité. La déposition de *Fanny*, fortifiée du témoignage du laquais dont elle étoit connue, fut écoutée. On se saisit du Capitaine, qu'on mena en triomphe, garotté sur son cheval, à la suite du carrosse où l'on fit monter *Fanny*. Ce Seigneur d'importance, qui étoit ainsi voituré, n'étoit autre que Mr. *Pierre Ponce*, Intendant de Lady *Booby*, qui devoit sa Maîtresse de quelques milles, & qui dans le fond de l'ame, après son argent & celui d'autrui, n'aimoit rien tant qu'une jolie Fille.

Le carrosse arriva à l'hôtellerie, qui étoit située sur leur chemin, dans le tems que le Poète & le Comédien s'entretenoient, & que Mr. ADAMS & JOSEPH disputoient ensemble, liés comme nous les avons laissés. *Fanny* descendit à la porte, & vola plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'à la chambre où étoit son cher JOSEPH. Lecteurs, figurez-vous la joie que ressentirent alors ces deux amans; il faut avoir aimé pour la comprendre.

Mr. *Ponce*, qui avoit appris par *Fanny* que Mr. ADAMS étoit-là, s'arrêta pour recevoir ses hommages; car celui-ci étant un cagot, ADAMS le révéroit, parce qu'il prenoit le masque pour le visage, & il rendoit à cet hypocrite le respect qu'il croyoit dû au vrai mérite; ce que l'autre attribuoit méchamment à la vénération dont il croyoit le Ministre pénétré, non pour sa personne, mais pour sa bourse: ce qui le rendoit si fort son ami, qu'une fois qu'ADAMS fut actionné pour une petite dette, il lui prêta cent francs,

pour l'empêcher d'aller en prison, sans en exiger d'autre sûreté qu'un contrat dans les formes, par lequel le Ministre lui donnoit hypothèque sur tous ses meubles.

Il seroit difficile de dépeindre la figure du pauvre ADAMS. Il s'étoit habillé si à la hâte, qu'on le trouva sans bas ni culotte; sa perruque retournée, la coiffe en dehors étoit attachée sur sa tête avec un mouchoir de soie rouge. Sa robe déchirée pendoit sous son sur-tout, & on appercevoit quelques lambeaux d'une chemise assez sale. Son visage conservoit les douleurs que le torchon y avoit empreintes. Cette figure, que *Fanny* venoit de tirer des cordes qui la tenoient captive, en s'offrant aux yeux de Mr. *Pierre Ponce*, déranger toute sa gravité; cependant il lui dit de s'aller nettoyer, ne voulant pas lui permettre de lui rendre ses hommages dans un état si indécent.

Le Poëte & le Comédien voyant le Capitaine lié, crurent que la prudence exigeoit d'eux de pouvoir à leur propre conservation; & une retraite précipitée leur parut le plus sûr moyen de se retirer du péril. Ils monterent tous deux sur le cheval du Poëte qui leur étoit resté, & partirent avec toute la diligence possible.

L'hôte, qui connoissoit Mr. *Ponce* & les livrées de Lady *Booby*, fut fort surpris de ce changement. La femme qui venoit de se lever, ayant appris toute l'histoire, le consola, en l'appellant bête, animal &c. „ Qué „ ne m'as-tu demandé conseil, insensé que „ tu es, lui dit-elle. Tu ne cesseras jamais.

„ de faite des sottises, que moi & mes en-
 „ sans ne soyions ruinés. ”

Quand *Ponce* eut fini de déjeuner de quelques provisions qu'il avoit dans son carosse, & qu'*ADAMS* se fut ajusté le mieux qu'il lui fut possible, cet homme d'importance commanda que le captif fût conduit à son tribunal; mais les laquais, nation peu vindicative, satisfaits de la vengeance que *JOSEPH* avoit pris de lui (car il lui avoit donné un coup de bâton) & le croyant suffisamment puni, l'avoient relâché: & il étoit parti en menaçant *JOSEPH* d'un châtiment dont il ne se mit jamais en peine.

Cependant l'hôtesse se présenta devant Mr. *Ponce*, & après une centaine de réverences, elle s'expliqua en ces termes. „ J'espère,
 „ Monsieur, que pour l'amour de moi &
 „ de mes enfans, votre Grandeur pardonnera à mon mari, qui n'a point d'esprit. S'il
 „ devoit payer sa sottise tout seul, je ne le
 „ plaindrois pas. Mais je suis une pauvre femme avec trois enfans, qui ne sont point
 „ capables de gagner leur vie. Si le père va
 „ en prison, il faut que la Paroisse nourrisse
 „ les enfans. Ainsi j'espère que votre Grandeur pardonnera à mon sot mari, en ma
 „ considération. Je répons qu'il l'a fait sans
 „ malice. C'est dans le fond un bon homme. J'ai eu trois enfans de lui en moins
 „ de trois ans, & il y en a un quatrième en
 „ chemin. ” Elle auroit continué encore une heure, si *Ponce* n'avoit arrêté le torrent, en lui disant qu'il n'avoit que faire de ses excuses, ni de son mari. *ADAMS* & les autres

l'ayant assurée que tout étoit pardonné, elle fit une profonde révérence & se retira.

Mr. *Ponce* vouloit que *Fanny* reprît sa place dans son carrosse, mais elle aima mieux monter en croupe derrière JOSEPH, sur un cheval qu'un laquais de Ladi lui avoit prêté. Mais quand ce fiercourrier fut sorti de l'écurie, on vit avec étonnement que c'étoit celui-la même qu'ADAMS avoit laissé à l'hébergement, que les laquais reconnurent, & qu'ils avoient ramené par amitié. JOSEPH ne voulut point le monter, tandis que Mr. ADAMS iroit à pié. Mr. ADAMS vouloit aller à pié, & faire monter JOSEPH & *Fanny* à cheval. Mais Mr. *Ponce*, qui désespéroit de pouvoir avoir *Fanny* dans son carrosse, termina le différend, en offrant une place au Ministre. Cet honneur fut reçu avec des actions de grâces & de grandes révérences de la part d'ADAMS, & en même tems accepté: il déclara néanmoins dans la suite, qu'il n'étoit monté dans le carrosse que par complaisance, préférant la lenteur *pédestre* à la promptitude du *véhicule roulant*.

CHAPITRE XIII.

*Dialogue entre Mr. ABRAHAM ADAMS.
& Mr. PIERRE PONCE.*

LA voiture n'avoit pas roulé bien loin, que Mr. ADAMS fit remarquer à Mr.

l'Intendant le beau tems qu'il faisoit. „ Oui ,
„ répliqua *Ponce* , le tems est beau , & le
„ pays aussi. Je le trouverois tel , répondit
„ le Ministre , si je n'avois pas traversé les
„ dunes depuis peu ; il me semble que c'est
„ la plus belle vue qu'il puisse y avoir au
„ Monde. Quel paysage charmant ! Je ne me
„ soucie guères d'un paysage , repartit l'In-
„ tendant ; je n'ai jamais regardé avec plai-
„ sir que les terres qui sont à moi. Vous
„ pouvez donc , repartit ADAMS , vous ré-
„ galer de la vue de plusieurs beaux pays
„ dont vous êtes le propriétaire & le maître.
„ J'ai peu de chose , reprit *Ponce* , mais je
„ m'en contente ; je fais beaucoup avec peu.
„ Ah ! mon cher Mr. ADAMS , j'ai bien de
„ la peine à vivre. Les richesses , répondit
„ le Ministre , ne sont des bénédictions qu'au-
„ tant qu'elles sont accompagnées de la cha-
„ rité , & que celui qui les possède , les ré-
„ pand sur les Pauvres. Votre idée de la
„ Charité & la mienne sont un peu différen-
„ tes , repartit l'Intendant. Ce terme , com-
„ me on l'entend ordinairement , exprime
„ une qualité qui peut convenir à un Ec-
„ clésiastique. Mais pour nous autres gens
„ du monde , elle ne nous convient point.
„ Je ne prétens pas non plus insinuer que
„ tous les Ecclésiastiques la possèdent. Ma
„ définition de la Charité , répondit ADAMS ,
„ me la fait regarder comme une disposition
„ généreuse qui nous porte à soulager les
„ Misérables. Il y a bien quelque chose
„ dans cette définition qui me plaît , repartit
„ *Ponce*. Une disposition , dites-vous ? Oui ,

„ vous avez raison; la Charité consiste en
 „ effet dans la disposition plutôt que dans
 „ l'action. Mais Mr. ADAMS, qui sont ces
 „ Misérables que nous devons soulager? Les
 „ misères des hommes ne consistent que dans
 „ leur imagination déréglée. Croyez-moi,
 „ ce seroit plutôt une extravagance, qu'une
 „ action louable, si l'on se mettoit dans la
 „ tête de vouloir les soulager. Comment,
 „ Monsieur, s'écria le Ministre, vous vou-
 „ driez faire passer la faim, la soif, le froid
 „ & la nudité, pour des maux imaginaires,
 „ ainsi que cent autres malheurs auxquels
 „ les Pauvres sont exposés? „ Un homme
 „ à votre avis, répliqua *Ponce*, peut-il se
 „ plaindre de la disette, dans un pays où il
 „ trouve de bonnes herbes dans chaque prai-
 „ rie? peut-il se plaindre de la soif, tandis
 „ qu'il est environné de fontaines & de ri-
 „ vières? Le froid & la nudité sont encore
 „ des maux imaginaires, que le luxe & la
 „ coutume ont sottement réalisés. Pourquoi
 „ un homme a-t-il besoin d'un habit, plu-
 „ tôt qu'un cheval, ou un autre animal?
 „ Il y a même des Nations entières qui en
 „ ignorent l'usage. Mais vous qui n'avez
 „ aucune expérience du Monde, vous ne
 „ savez pas toutes ces choses là. Pardon-
 „ nez-moi, Monsieur, répondit ADAMS, j'ai
 „ lu que les *Gymnosophistes*. . . . Laissons-
 „ là vos pédanteries, interrompit brusque-
 „ ment *Ponce*. Je vous soutiens que le plus
 „ grand abus qu'il y ait dans nos loix & dans
 „ nos mœurs, est la provision qu'on fait tous
 „ les ans pour les Pauvres, si nous excep-

„ tions celle qui donne sottement de quoi vi-
„ vre à une autre classe aussi pernicieuse.
„ En vérité, je ne possède pas un pouce de
„ terre qui ne soit mis à contribution pour
„ tous ces coquins. Je crois qu'à la fin je
„ serai obligé d'aller demander l'aumône
„ moi-même.

Ponce continua de la sorte. „ Pour vous,
„ Mr. ADAMS, vous êtes peut-être de ceux
„ qui croient que je suis tout argent; car il
„ y a des gens qui s'imaginent que je re-
„ gorge de richesses, & que mon habit est
„ doublé d'*Millions* sur la *Compagnie des Indes*.
„ On se trompe bien, je vous en réponds.
„ Je ne suis point riche, Mr. ADAMS, il s'en
„ faut bien; j'ai bien de la peine à me sou-
„ tenir dans le monde. J'ai fait trop d'acqui-
„ sitions. Plût au Ciel que j'eusse gardé mon
„ argent! mais je suis trop porté à le dépén-
„ ser; & je crains bien que mon héritier ne
„ trouve mes affaires tout-à-fait dérangées
„ après ma mort. Il aura lieu de se plaindre
„ que j'ai trop aimé les terres, & que j'ai
„ eu trop de mépris pour l'argent. Après
„ tout, mon cher Mr. ADAMS, où aurois-
„ je puise ces trésors, à moins que je ne les
„ eusse volés? A dire le vrai, répondit A-
„ DAMS, j'ai toujours pensé comme vous,
„ & j'ai souvent été surpris de la hardiesse
„ de ceux qui parlent tant de vos richesses;
„ parce que la chose est réellement impossible.
„ Car enfin vous n'avez jamais exercé d'au-
„ tre profession que celle d'Intendant de Mai-
„ sons de Seigneurs, & vous m'avez dit vous
„ même que vos biens étoient des acquisi-

tions que vous aviez faites. Est-il donc croyable que vous ayiez amassé des trésors immenses ?

„ A combien montent les richesses que le Public me donne, demanda *Ponce* ? J'ai entendu des gens, répondit ADAMS, assurer que vous aviez plus de quarante mille pistoles." A ces mots *Ponce* fronça les sourcils : ce qu'ADAMS ayant remarqué il lui dit : „ Monsieur, souvenez-vous que ce n'est que de l'opinion d'autrui que je vous parle ; pour moi, j'ai toujours soutenu le contraire, car je ne crois pas que vous en ayiez la moitié. Mr. ADAMS, répondit l'Intendant, je ne voudrois pas encore leur vendre mon bien pour le double de la somme que vous avez dite ; & pour ce qui est de votre opinion & de la leur, je m'en moque. Je ne suis point pauvre, quoique vous vouliez me faire passer pour tel, afin de me rendre méprisable ; car la pauvreté est la chose du monde la plus ridicule & la plus méprisée. Je connois mes envieux ; mais, Dieu merci, je suis trop au dessus d'eux pour les craindre. Il est vrai que mon bien est en acquets, & que je ne l'ai pas reçu de mes pères comme le Lord *Booby* ; mais j'ai vu des héritiers de ces grands noms courir le pays avec des robes sales & déchirées, & quêter un malheureux Bénéfice pour subsister : oui, oui, Mr. ADAMS, de vrais gueux, & des figures viles, aussi basses que la vôtre, qu'un homme comme moi se garderoit bien de placer à côté de lui dans son carrosse, quoique vous y soyiez

„ actuellement, à moins qu'il ne fût doué
„ d'une bonté d'ame pareille à la mienne. Je
„ ne fais non plus de cas de votre carosse que
„ d'un fétu, répartit ADAMS, & si j'avois cru
„ que vous eussiez été capable de m'insulter
„ ainsi, j'aurois marché à pié jusqu'au bout
„ du Monde, plutôt que d'y prendre place.
„ Mais, Monsieur, je vai vous débarasser de
„ ma vile figure. ” Comme il parloit encore,
il ouvrit la portière & s'élança dehors, sans
faire arrêter le carosse. Mr. *Ponce* lui jetta
son chapeau, qu'il avoit oublié dans sa colère.
JOSEPH & *Fanny* s'arrêtèrent pour l'attendre.
Il les eut bientôt rejoints, & dans moins d'u-
ne heure ils arriverent tous ensemble au vil-
lage de *Booby*.





AVANTURES.

DE

JOSEPH ANDREWS.

ET DE SON MINISTRE

ABRAHAM ADAMS.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de Lady BOOBY au Château de Booby, & celle des autres Voyageurs au Village de même nom.

✱ ((✱ Equipage où étoit Lady *Booby* ar-
 (L) riva à l'entrée du village en même
 () tems que nos Voyageurs. La vue
 ✱) ✱ de JOSEPH la fit rougir , mais cette
 rougeur se changea presque dans
 l'instant même en une pâleur extrême. Elle
 fut reçue de ses vassaux avec de grandes dé-
 monstrations de joie ; ces pauvres gens étoient
 tous charmés de revoir leur Dame, qui a-

Tome II:

tenoit à la suite la paix & l'abondance. Car si la Cour est nécessaire à *Londres* pour faire fleurir le Commerce, à plus forte raison le Seigneur d'un Village est-il nécessaire aux habitans, qui souvent meurent de faim pendant qu'il dépense ses revenus à la Ville: ils renaissent dès qu'il revient chez lui, parce qu'il occupe les forts & Inourrit les foibles.

L'intérêt pouvoit bien avoir part aux démonstrations de joie que Lady inspira par son heureux retour. Mais celle que les Paroissiens firent paroître à la vue d'ADAMS, ne fut point équivoque. Ils s'assemblerent autour de lui, comme des enfans respectueux accourent vers un père tendre & bienfaisant, en lui faisant mille protestations de leur sincère attachement. Le Ministre n'y fut point insensible. Il les caressa tous, les appella ses chers enfans, & les embrassa tendrement, sans oublier les absens dont il s'informa, tandis qu'on voyoit briller dans ses yeux la satisfaction d'une âme qui fait consister sa félicité dans celle de ses inférieurs. JOSEPH & *Fanny* eurent leur tour, chacun s'empressoit pour les embrasser. Enfin, jamais on ne revit trois personnes avec plus d'allégresse; & pour leur rendre justice, il faut convenir qu'on ne voit que très rarement des personnes aussi dignes d'être universellement aimées.

ADAMS amena ses compagnons de voyage chez lui, où il les obligea d'accepter un petit repas, & où il trouva sa femme & les enfans en joie & en santé. Nous les laisserons assis à table prenant ce repas simple, &

nous nous transporterons au château de *Lady Booby*. La passion que JOSEPH lui avoit inspirée, ne s'étoit point éteinte par le congé qu'elle lui avoit donné. Le trait qui l'avoit percée étoit trop enfoncé dans son cœur pour pouvoir l'arracher facilement. Son image, qu'elle ne pouvoit effacer, troublait son repos, & se présentait à elle jusques dans son sommeil. Des songes fâcheux la troublerent la nuit de son départ. Elle se reveilla en sursaut, & ses yeux se fixerent d'abord sur l'endroit où elle l'avoit vu le jour précédent; ce qui le représenta encore plus vivement à son esprit. Ses froideurs, dont elle se souvenoit, n'eurent point la force de le rendre odieux: elle l'excusa, en les attribuant à sa timidité, à sa jeunesse, à son respect; & à sa religion.

La réflexion, loin de la soulager, ne fit qu'augmenter ses peines; puisqu'elle lui fit envisager JOSEPH comme perdu pour toujours, par sa propre faute. Elle l'avoit chassé de chez elle avec une espèce d'opprobre, tandis que tout son crime n'étoit peut-être que sa crainte & sa modestie. Cependant l'orgueil, qui est la passion dominante chez la plupart des Femmes, lui fit envisager la bassesse de ses sentimens. Les charmes de l'objet s'évanouirent tout d'un coup: le mépris succéda à l'estime, & la haine sembla prendre la place de l'amour. Une fois l'idée lui vint qu'il avoit du dégoût pour elle; mais ne pouvant la supporter, elle s'efforça de la détruire. Enfin le sel de la vengeance assaisonna sa passion: elle se le représenta dans la plus af-

freuse misère ; & la seule imagination du plaisir qu'elle se promettoit en le voyant dans cet état, lui arracha un sourire amer, composé de joie, de mépris, & de colère.

Se croyant maîtresse absolue de toutes ses facultés, elle sonna ; la fidèle *Slipslop* ne se fit point attendre. Lady se leva, & s'étant mise aussitôt à sa toilette. „ *Slipslop* dit-elle, „ suis-je obéie ? a-t-on chassé ce garçon ? „ J'ai déjà dit à Madame, répondit *Slipslop*, „ qu'il étoit parti hier au soir. „ Et comment a-t-il pris cela, demanda Lady ? D'une manière qui a affecté de compassion & de tristesse toute la maison, répliqua *Slipslop*. On ne lui devoit que peu de chose, „ parce que le pauvre garçon donnoit la moitié de ses gages à son père ; desorte qu'ayant „ déposé sa livrée selon vos ordres, il ne lui restoit que sa chemise. Et à dire le vrai, „ Madame, c'étoit une figure bien touchante dans cet état. Le pauvre garçon étoit „ nud, & n'avoit pas de quoi ménager la décence. Il auroit fallu le voir mourir de „ froid, si un de ses camarades n'avoit eu pitié de lui, en lui prêtant un antique habit. „ Quand on lui a dit que vous aviez refusé le certificat de son service, il a soupiré du „ fond de son cœur, & nous a dit qu'il ne „ savoit pas quel crime il avoit commis ; que „ vous étiez cependant une très bonne Maîtresse : il a ajouté qu'il prieroit Dieu pour „ vous toute sa vie, quoiqu'on l'eût mis mal „ dans votre esprit. Pour moi, continua- „ t-elle, je suis bien fâchée qu'il soit sorti ; „ car je crois bien sincèrement qu'il n'y a-

„ voit pas dans l'hôtel un meilleur suppôt,
 „ ni un garçon plus fidèle. Pourquoi m'a-
 „ vez-vous donc tant pressée de le renvoyer,
 „ demanda la Dame? „ Qui? moi, Ma
 „ dame? s'écria *Slipshod*. Vous êtes trop juste
 „ pour m'en accuser. N'ai-je pas fait mon
 „ possible pour vous en empêcher? Mais j'ai
 „ vu que vous étiez en colère; & ce n'est
 „ pas à nous autres domestiques supérieurs,
 „ à nous mêler des affaires de cette conséquen-
 „ ce. Et qui est-ce donc qui m'a si fort ir-
 „ ritée repartit Lady, si ce n'est vous-mê-
 „ me avec vos contes, que je ne doute point
 „ que vous n'ayiez inventés? JOSEPH peut
 „ vous remercier de son malheur, & moi
 „ d'avoir perdu un bon domestique fort mal
 „ à propos, un garçon qui peut-être valoit
 „ mieux que tous tant que vous êtes. Quel-
 „ le bonté d'ame! Donner la moitié de ses
 „ gages pour soulager la misère de son père!
 „ Que ne me l'avez-vous dit plutôt, sans
 „ me laisser renvoyer un si bon enfant, dé-
 „ pouvu de certificat! Mais j'entrevois vo-
 „ tre politique, en me portant des plaintes
 „ contre lui. Vous étiez jalouse de mes fil-
 „ les. Moi, jalouse? interrompit *Slipshod*. Je
 „ m'estime trop pour vouloir d'un misérable
 „ laquais pour amant. Sans vanité les Ma-
 „ tres ne sont pas trop bons.

La Dame se mit en colère à ces mots, &
 chassa *Slipshod* de sa présence. Elle se retira
 en haussant les épaules, & répliquant entre
 ses dents. „ Jalouse! vraiment c'est bien
 „ moi qui suis jalouse. En tout cas je ne
 „ suis pas la seule qui l'est. Lady l'avoit

bien entendue, cependant elle n'en fit pas semblant. Mais cela donna occasion à un combat intérieur, si ressemblant à celui que nous venons de dépeindre, que nous le passerons sous silence, crainte de tomber dans des redites inutiles. La pauvre Lady eut tout lieu de douter de sa victoire; & ce doute accablant lui fit prendre une résolution plus ordinaire que prudente, qui fut de se retirer à la campagne. Elle y envoya *Slip-slop* dès le lendemain, ne pouvant se résoudre à la chasser. Le Lecteur a été déjà instruit de l'arrivée de la Suivante, de celle de *Ponce*, & des autres; c'est de l'arrivée de Lady dont il s'agit à présent.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, Lady, au grand étonnement de toute la Paroisse, alla à l'Eglise, où elle fut à peine entrée qu'elle apperçut JOSEPH. Quand l'Office fut fini, Mr. ADAMS publia les bans de JOSEPH ANDREWS, & de FRANÇOISE GOODVILLE dite Fanny ou Fanchon, *tous deux de la Paroisse &c.* Si Lady changea de couleur en entendant cette première publication, c'est ce que nous n'avons pu apprendre, parce que sa place à l'Eglise étoit construite de façon qu'on ne pouvoit le remarquer; mais il est certain qu'elle se leva un quart d'heure après, & se tournant du côté des Femmes, elle les examina l'une après l'autre avec des yeux pleins de colère; ce qui leur fit craindre qu'elle ne fût irritée contre quelqu'une d'elles.

De retour au château, elle dit à *Slip-slop* qu'elle ne pouvoit s'imaginer pour quelle raison JOSEPH se trouvoit domicilié dans la Pa-

roïse. Pour la satisfaire là-dessus, *Slipshod* lui conta, autant qu'elle jugea convenable, tout ce qui s'étoit passé pendant le voyage, depuis la rencontre qu'elle avoit faite de lui & d'ADAMS, jusqu'à leur séparation. Elle l'instruisit autant qu'il fallut sur le sujet de *Fanny*. Lady ordonna qu'on avertit Mr. ADAMS de venir lui parler, & elle lui fit savoir ses volontés de la manière que nous allons voir.

CHAPITRE II.

Entretien de Lady BOOBY & de Monsieur ADAMS.

DÈS que Mr. ADAMS parut devant Lady. „ Je suis bien surprise, Monsieur, „ lui dit-elle, que sans vous souvenir de ce „ que vous devez à ma famille, vous preniez „ plaisir à m'offenser, en protégeant un gar- „ çon que j'ai chassé de chez moi pour sa „ mauvaise conduite : d'ailleurs convient-il „ à un homme de votre caractère de courir „ le pays avec un sainéant & une petite Pay- „ sané ? Pour ce qui est de la Fille, je n'en „ ai pas entendu dire de mal ; au contraire, „ *Slipshod* m'a dit qu'elle seroit ici autrefois, „ & qu'on en étoit assez content ; elle pour- „ roit même être bonne à quelque chose dans „ la suite. Mais pour ce qui est de les mar- „ rier ensemble, c'est une extravagance,

„ dont je vous avoue que je ne vous crois
„ pas capable. C'est le vrai moyen de les
„ perdre tous deux. Je vous proteste, Ma-
„ dame, répondit le Vicaire, que je n'ai ja-
„ mais entendu dire le moindre mal de Mr.
„ JOSEPH. Si j'avois ouï parler de lui désa-
„ vantageusement, je l'aurois corrigé; car je
„ ne souffre point que ceux qui sont sous
„ ma direction, fassent du mal sans les en a-
„ vertir. Pour la Fille, j'ai aussi bonne opi-
„ nion d'elle que votre Grandeur. Elle est
„ d'une humeur si douce, d'une vertu si
„ pure, & d'un caractère si parfait, que
„ nous sommes tous enchantés d'elle; & à
„ l'égard de sa beauté, quoique je ne fasse
„ pas grand cas d'un si foible avantage, je
„ puis vous assurer que c'est la plus belle
„ créature qu'on ait jamais vue dans cette
„ Paroisse. Vous êtes bien impertinent,
„ Mr. le Vicaire, interrompit Lady, de me
„ tenir des propos aussi fades. Il convient
„ bien à un Ministre de prendre garde à la
„ beauté des Filles. Vous êtes un juge ex-
„ cellent sans doute. Un homme qui n'est
„ jamais sorti de cette Paroisse, se connoître
„ en beauté, quel ridicule! De la beauté,
„ vraiment! une Paysane être une beauté!
„ Cette Vénus sans doute peuplera la Paroisse
„ d'une race de beautés. Enfin fichez, Mr.
„ ADAMS, que nous n'avons déjà que trop de
„ pauvres, & je ne veux point du tout per-
„ mettre qu'on en augmente le nombre. Vo-
„ tre Grandeur se fâche contre moi un peu
„ sans raison, répartit le Ministre. Il y a
„ longtems que ces deux jeunes gens desiront

„ la consommation, mais je les en ai empê-
 „ chés. Je puis dire avec vérité, que je suis
 „ l'unique qui aurois pu leur persuader d'at-
 „ tendre la cérémonie. Mais je suis à pré-
 „ sent obligé de prêter mon Ministère à Mr.
 „ JOSEPH, qui du consentement de *Fanny*,
 „ donné en ma présence, a requis la publi-
 „ cation des bans. Oh je n'en doute point,
 „ répondit Lady, qu'elle n'ait consenti. On
 „ m'a dit qu'elle est folle des hommes. C'est
 „ là apparemment une de ses bonnes quali-
 „ tés, mais ils auront à requérir l'un & l'au-
 „ tre. Je vous défens de publier le second
 „ ban sans mon ordre.” Madame, repartit
 „ ADAMS, je les surseoirai, si quelqu'un y
 „ met juridiquement opposition, & me la
 „ signifie; car cela est nécessaire pour que je
 „ puisse les refuser.” Je vous en ai donné
 „ une raison suffisante, répliqua Lady. Ce
 „ JOSEPH est un misérable, & je ne veux
 „ point qu'il me couvrent un nid de gueux dans
 „ la Paroisse.” Avec la soumission & tout
 „ le respect que je vous dois, répondit Mr.
 „ ADAMS, votre Grandeur me permettra de
 „ lui dire, que le Procureur, Mr. *La Mou-*
 „ „ che, m'a dit que celui qui sert un an dans
 „ la Paroisse, a droit de s'y établir. *La Mou-*
 „ „ che, dit Lady, est un visionnaire & un fa-
 „ „ quin, de se mêler de ce qui me regarde.
 „ Je vous dis encore une fois, que je ne
 „ veux plus de ces embarras-là; ainsi je
 „ vous prie de ne point passer outre. Mad-
 „ „ me, répliqua ADAMS, je vous obéirai en
 „ tout ce qui est licite; mais la pauvreté des
 „ „ contractans n'a jamais été regardée comme

un empêchement qui dût les priver du mariage. Les Loix sont trop justes pour les maltraiter jusqu'à ce point. Les Pauvres sont privés de la plupart des douceurs de la vie par leur pauvreté. Ce seroit être bien barbare, que de vouloir encore leur interdire les innocens plaisirs d'un amour légitime, & de leur enlever les privilèges dont la Nature a gratifié les animaux mêmes. Puisque vous vous méconnoissez, s'écria la Dame, jusqu'à me perdre le respect en me tenant des discours si libres, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Je vous défens de publier les bans, & si vous osez désobéir, je prierai le Docteur votre Maître de vous mettre dehors. Oui, Monsieur, voilà le parti que je prendrai, sans m'embarasser ni de votre femme, ni de vos enfans. Alors vous pourrez aller demander votre pain, avec la Vénus dont vous faites tant decas. Je ne sai, répartit Mr. ADAMS, ce que votre Grandeur veut dire par les termes de *Maître*, & de *mettre dehors*. Je sers un Maître souverain qui ne m'abandonnera jamais pour avoir fait mon devoir; & si le Docteur, c'est-à-dire Mr. notre Recteur, juge à propos de changer de Vicaire, j'espère que Dieu me pourvoira d'une autre place. Au pis aller nous avons des mains, nous travaillerons, & je ne doute point de la bénédiction du Ciel. Tandis que j'ai la conscience nette, je ne crains personne. Je ne sai à quoi j'ai pensé, dit Lady, quand je me suis abaissée jusqu'à vous parler. Je vois que vous êtes leur complice, ainsi vous

n'avez qu'à vous en aller. Je vais ordon-
 ner qu'on ne vous laisse plus entrer au châ-
 teau, je ne veux point que ma porte soit
 ouverte à des Ministres qui courent le pays
 avec des Beautés. Madame, répartit A-
 DAMS, vous pouvez vous épargner cette
 peine, je n'entre chez personne sans leur
 aveu. Cependant je suis persuadé, que
 quand vous aurez considéré cette affaire
 avec plus de sang froid, vous louerez plu-
 tôt que vous ne blâmerez la conduite de
 votre très humble serviteur. Ensuite,
 après bien des révérences, il lui dit adieu.

CHAPITRE III.

Entretien de Lady BOOBY avec le Procureur
 LA MOUCHE.

APRÈS le diner, Lady envoya chercher
 Mr. *La Mouche*, qu'elle gronda violem-
 ment, de ce qu'il se donnoit les airs de se
 mêler de ses domestiques. Il le nia forte-
 ment, & il avoit raison; tout son crime étant
 d'avoir dit à Mr. ADAMS, que les domesti-
 ques avoient droit de s'établir dans les Pa-
 roisses où ils avoient servi un an; ce qui est
 réellement selon les Loix. „ Je ne prétens
 point, dit Lady, qu'aucun de ceux que
 je renvoie de mon service, vienne s'établir
 ici. Si c'est-là tout ce que vous savez du
 Droit, je ferai venir un autre Procureur.

„ Quand vous en feriez venir cent, répon-
„ dit *La Mouche*, ils ne pourroient, Madam-
„ me, non plus que moi, changer la nature
„ des Loix. Tout ce que nous pouvons en
„ pareil cas, est de les éluder; & je saurai
„ faire cela aussi-bien qu'un autre, dès qu'il
„ sera question de vous obéir. D'ailleurs vo-
„ tre Grandeur a pu se tromper, en prenant
„ la chose du mauvais côté. Il est vrai que
„ j'ai dit qu'un homme qui avoit servi un
„ an, s'étoit acquis un établissement. Or il
„ y a une distinction à faire entre un éta-
„ blissement de Droit, & un établissement de
„ Fait. L'établissement de Droit est préfé-
„ rable à l'autre, c'est celui que j'ai souté-
„ nu. Admettons, s'il vous plaît, cet éta-
„ blissement de Droit; il lui est inutile, s'il
„ n'a l'autre aussi pour lui. Or il n'est point
„ établi de Fait, par conséquent il n'est pas
„ habitant: s'il n'est pas habitant, il ne doit
„ point être marié ici. Mr. ADAMS m'a dit
„ votre volonté là-dessus, & vos raisons qui
„ sont très valables, c'est afin que nous n'a-
„ yons point une augmentation de Pauvres:
„ nous n'en avons déjà que trop, on devoit
„ envoyer tout cela aux Iles. Si nous prou-
„ vons qu'il n'est pas établi de fait, la chose
„ change de face. Ce que j'ai dit à Mr. A-
„ DAMS n'étoit donc qu'en supposant qu'il
„ l'étoit; & s'il étoit ainsi, je craindrois....
„ Je n'ai que faire de vos droits & de vos
„ faits, ni de toutes vos subtilités, interrom-
„ pit la Dame, je n'entens rien à ce galima-
„ thias: vous êtes un impertinent de vous
„ donner les airs de décider dans cette Pa-

55 roissé, on vous apprendra à vous taire je
 56 vous le promets, & vous tiendrai parole
 57 plutôt que vous ne le voudriez. Mais pour
 58 la Fille, je suis résolue de la chasser d'ici.
 59 Qu'elle soit aussi belle qu'elle voudra, je
 60 ne prétens point que mes terres leur paient
 61 contribution. Belle! Oh vraiment votre
 62 Grandeur veut se divertir, répliqua *La*
 63 *Mouchs*. Mr. ADAMS m'a fait son por-
 64 trait; reprit la Dame, comme si elle étoit
 65 une Déesse; mais vous qui avez vu le
 66 monde, dites-moi un peu quelle espèce
 67 c'est. La plus sotte guenon que j'aie vue,
 68 répartit le Procureur: votre Grandeur ne
 69 l'a donc jamais regardée? Ah la vilaine!
 70 la laide. N'importe, reprit Lady; vous
 71 savez, notre ami, que ces laides font des
 72 enfans aussi-bien que les belles; ainsi il
 73 faut absolument empêcher ce mariage.
 74 Vous avez raison, Madame: car l'opéra-
 75 tion de la cérémonie juridique des éponsail-
 76 les, avec la lettre de la Loi, transfor-
 77 roit le droit en fait. Quand un homme
 78 est marié, il est établi de fait, & par con-
 79 séquent il cesse dès ce moment-là d'être re-
 80 gardé comme un Ambulant, on, selon
 81 l'idiome vulgaire, comme un Vagabond.
 82 Je verrai Mr. ADAMS, & je me fais fort
 83 de le gagner. La perte de son casuel lui
 84 tient peut-être au cœur. Je lèverai moi-
 85 même cet obstacle, alors il n'aura plus
 86 d'objection à nous faire. Non, il est im-
 87 possible que cela soit autrement: il faut
 88 que ce soit le casuel qui lui fasse peine, &
 89 votre Grandeur doit le lui pardonner: tout

„ homme qui a une profession, est jaloux
„ de ses honoraires. Pour cette affaire-ci,
„ en cas que votre Grandeur veuille m'y em-
„ ployer, je suis assuré d'y réussir. Les Loix
„ de ce Royaume ont trop de sagesse, pour
„ se prêter en faveur d'un laquais, contre
„ une Dame qui a autant de richesses & de
„ noblesse que vous. Nous avons une carte
„ sure à jouer, c'est de le mener devant le
„ Commissaire *Tête-de-ser*, qui l'enverra en pri-
„ son sur le champ, en votre considération.
„ Pour ce qui est de sa lairdon, nous en se-
„ rons délivrés dès que le garçon sera coffré.
„ Faites comme vous voudrez, Monsieur,
„ répondit Lady : cependant je voudrois être
„ débarrassée d'elle, car *Slipshod* m'a conté de
„ ses tours. Je déteste les coquines : &
„ quoique vous m'assuriez qu'elle est laide,
„ vous savez que ces créatures effrontées
„ trouvent souvent des hommes qui en veu-
„ lent. Ainsi, pour empêcher que nous n'a-
„ yions une race de gueux à nourrir, faites-
„ la dénicher d'ici. Rien n'est plus raison-
„ nable, reprit le Procureur. Cependant je
„ crains que les Loix ne vous manquent au
„ besoin. Mais le Commissaire y suppléera
„ de son mieux pour vous obliger. C'est
„ une bénédiction pour ce pays, que cet
„ homme-là. Il nous a soulagé de bien des
„ mendiants, que les Loix ne pouvoient at-
„ taquer. J'a connois des Commissaires im-
„ bécilles, qui font tout autant de façon
„ pour mettre les gens en prison, & pour
„ les y faire sonetter, que nos Juges en font
„ pour les faire pendre. Mais lui, il y en

« envoie quelquefois une douzaine à la fois: il
 « semble qu'il nage alors dans la joie. Dès
 « qu'ils y sont entrés, ils n'en sortent que
 « bien rarement; la disette & les mauvais
 « traitemens les ont bientôt consumés. » Une
 visite interrompit cette conversation. Lady
 s'en alla pour faire les honneurs de chez el-
 le, & *La Mouche* fit sa révérence, en pro-
 mettant un bon succès.

Ce *La Mouche* étoit de ces gens qui s'étirent
 en Procureurs, de ces Avocats sans étude, &
 sans connoissances du Droit, qui, au mépris de
Tbémis, se mêlent de tout, font maître des pro-
 cès, brouillent les familles, & prêtent leur inique
 ministère à l'oppression & à la chicane. Ce sont
 des pestes publiques, qui avilissent la robe
 qu'ils portent, & la font détester, en la fai-
 sant servir à de si indignes usages. La passion
 dont Lady étoit prévenue contre Joseph, la
 fit donc condescendre, ou plutôt se rabaisser jus-
 qu'à comploter avec un misérable Procu-
 reur, à qui elle n'auroit pas daigné parler sans
 cela. Sa jalouse lui fit lâcher aussi plusieurs
 mots, qui confirmèrent les soupçons que *Sép-
 stor*, à qui ce Procureur faisoit l'amour, lui
 avoit donnés des raisons qui portèrent Lady
 à persécuter avec tant d'opiniâtreté la pauvre
 petite *Fanny*. Ce qui fit que cette fourbe in-
 signe débâta tant de faussetés d'elle, que le
 Lecteur s'en scandaliseroit avec raison, s'il
 n'étoit instruit de cette particularité.

C H A P I T R E IV.

*Arrivée de Mr. BOOBY & de PAMÉLA
 son Epouse.*

LADY passa la nuit dans des inquiétudes mortelles; son cœur étoit alternativement déchiré par l'amour, la haine, la jalousie, & la vengeance, sans qu'aucune de ces différentes passions pût vaincre l'autre.

Le mardi étant un jour de Fête, elle fut à l'Eglise, où elle eut la mortification inattendue d'ouïr Mr. le Vicaire publier à haute voix le second ban. Par bonheur il ne prêcha point ce jour-là; desorte qu'elle eut la facilité de s'en retourner tout de suite au château, exhaler un venin qu'elle avoit retenu près de cinq minutes; par un effort presque surnaturel. Elle passa brusquement au travers de l'auditoire, qui n'étoit alors composé que de Mr. ADAMS, son Clerc, sa Femme, & JOSEPH qui portoit son livre. En entrant dans son appartement, *Slipstop* l'aborda, en criant, Ah Madame! „ *La Mouche* a fait „ arrêter JOSEPH & *Fanny*, pour les mener „ devant le Commissaire. Toute la Paroisse „ est en allarmes; ils disent qu'on va les faire „ pendre; ce n'est que pleurs partout. Appa- „ remment qu'ils l'ont mérité, répondit froidement Lady. Pourquoi me rompez-vous „ la tête au sujet de ces misérables? Mais „ Madame, reprit *Slipstop*, n'est-ce pas dom- „ mage

„ sage qu'un si beau jeune homme soit ex-
 „ posé à mourir d'une mort virulente ? J'es-
 „ père que les Juges auront de la commisér-
 „ ration pour sa jeunesse. Pour *Fanny*, il
 „ n'importe ce qu'elle devienne ; car si JO-
 „ SEPH a fait du mal, c'est elle qui l'a inter-
 „ verti : les hommes ne font de grandes mé-
 „ chancetés, que quand ils sont métempsy-
 „ cosés par ces créatures, qui sont la dégra-
 „ dation de notre sexe. ” Après un moment
 de réflexion, Lady fut aussi frappée de cette
 nouvelle que *Slipslop* : car quoiqu'elle eût tout
 fait pour se délivrer de *Fanny*, elle pensoit
 tout autrement à l'égard de JOSEPH.

Elle étoit absorbée dans les réflexions les
 plus tristes, quand elle fut tirée de cet état,
 par le bruit d'un équipage qui entra dans l'a-
 vant-cour du château. Alors un laquais vint
 lui annoncer son neveu, Mr. *Booby*, avec
 PAMÉLA son épouse. Elle ordonna aussitôt
 qu'on les fît entrer dans son appartement, &
 en les attendant elle composa son visage le
 mieux qu'elle put, étant un peu moins em-
 barrassée que de coutume, parce qu'elle vo-
 yoit les nœces de JOSEPH reculées, & qu'elle
 se flatoit qu'en gagnant du tems, *La Mouche*
 viendroit à bout de les rompre tout-à-fait.

Cependant Lady crut que son laquais s'é-
 toit trompé, en lui annonçant Monsieur &
 Madame *Booby*, car elle ignoroit encore le
 mariage. Mais quelle fut sa surprise ! quand
 son neveu lui présenta sa femme, en lui di-
 sant : Ma tante, voici mon épouse ; l'aima-
 ble PAMÉLA, dont vous avez sans doute en-
 tendu parler. Lady, toute fière qu'elle étoit,

la reçut avec beaucoup de politesse, & lui témoigna même de l'amitié. Peut-être que PAMÉLA fut redevable de cette bonne réception aux sentimens de Lady pour JOSEPH. C'étoit une conduite conséquente. Au milieu de leur entretien, un laquais vint dire quelque chose à l'oreille de Mr. Booby, qui demanda alors à sa tante la permission de s'absenter quelques momens, & à l'instant il sortit.

CHAPIERE V.

Cause & effets de la sortie de Mr. BOOBY.

MONSIEUR BOOBY & sa charmante femme s'étoient à peine assis, qu'un de leurs laquais demanda à ceux de la maison des nouvelles de Mr JOSEPH, de qui, disoit-il, Madame est fort en peine; car elle n'a point entendu parler de lui depuis son départ de chez Lady. On ne tarda guères à lui conter l'aventure qui venoit de lui arriver. Celui-ci alla aussitôt en avertit son Maître, qui partit sur le champ, bien résolu de rendre un frère à PAMÉLA, avant même qu'elle eût appris sa disgrâce.

Le Commissaire, qui ne demouroit qu'à un mille du château, étoit connu de Mr. Booby, dont les terres étoient contiguës à celles de cette espèce de Magistrat. Il alla droit chez lui, où il arriva dans le moment que le Commissaire mettoit la dernière main à l'œu-



vre. Mr. *Booby* s'étant fait annoncer, o lui répondit que le Commissaire étoit occupé à signer la condamnation d'un homme & d'une femme qu'il alloit faire écrouer dans les prisons, & que dès qu'il auroit fini il se rendroit auprès de lui. Cette réponse fit comprendre à Mr. *Booby* qu'il étoit tems d'agir: il entra donc sans façon dans la sale où se tenoit ce ridicule Tribunal, & après les premiers complimens, il demanda de quel crime ces deux jeunes personnes étoient coupables; car c'étoit réellement *Joseph* & *Fanny* qu'il alloit envoyer en prison. Ce n'est qu'une bagatelle, répondit le Commissaire; aussi je ne les ai condamnés qu'à un mois de prison avec la correction ordinaire tous les jours. Mais encore, qu'ont-ils fait pour mériter ce châtiment, demanda Mr. *Booby*? Une petite friponnerie, répondit le Commissaire, comme qui diroit un larcin; le fouet les corrigera. *Fanny*, qui s'étoit consolée de tout, dans l'idée de jouir, dans la prison même, de la compagnie de son cher Amant, pensa s'évanouir aux paroles que le Commissaire venoit de prononcer. Hélas! où auroit-il trouvé un bourreau assez cruel pour exécuter la sentence. „ J'ignore encore, reprit „ Mr. *Booby*, dequoi il est question: le fait, „ s'il vous plaît, c'est cela que je voudrois „ savoir. Lisez Monsieur, lisez, il est écrit „ sur ce papier, „ dit le Commissaire, en lui présentant un papier grisonné de la propre main, car son Clerc étoit absent. Mr. *Booby* lut ce qui suit.

Déposition de THOMAS MANCEAU, Laboureur, faite devant moi, un des Commissaires du Roi pour la Province de Somerset.

„ **L**É Déposant dit. Et en premier lieu
 „ ledit *Thomas Manceau* fait serment
 „ pour lui-même, disant que le 20 Octobre
 „ il a vu & apperçut *JOSEPH ANDREWS* &
 „ *Françoise Goodville*, qui se promenoient
 „ dans un certain verger de Pommiers du
 „ domaine & appartenance de *Robert La*
 „ *Mouche*; que ladite *Françoise Goodville* s'est
 „ avancée du côté d'un Noisetier, en fou-
 „ lant l'herbe sous ses piés, au grand dom-
 „ mage dudit *Robert La Mouche*; ce que
 „ voyant ledit *JOSEPH ANDREWS*, il a quitté
 „ le sentier battu pour la suivre, & a tiré
 „ de plus un couteau de sa poche, avec le-
 „ quel il a coupé une baguette du Noisetier,
 „ qu'il a donnée sur le champ à *Françoise*
 „ *Goodville*, ce qui a été agréé d'elle: ainsi
 „ elle est la receleuse, & complice dudit lar-
 „ cin. De plus, ledit *Robert La Mouche* dit
 „ avoir saisi dans les mains de ladite *François-*
 „ *se Goodville* une baguette, qu'il croit être
 „ sienne, & à lui appartenante, &c.
 „ „ Ah Ciel! s'écria *Mr. Booby*, quoi, Mon-
 „ sieur, vous écrouerez deux jeunes gens dans
 „ une prison pour y être fouettés, parce
 „ qu'en se promenant ils ont coupé une ba-
 „ guette de Noisetier. Je prétens leur faire
 „ grace encore, répondit le Commissaire;
 „ car si j'avois écrit à la place d'une baguet-
 „ te, que c'étoit un jeune arbre, ils seroient
 „ pendus tous deux. Ecoutez, s'il vous

„ plaît, ajouta-t-il, en tirant Mr. *Booby* à
 „ l'écart ; je ne suis pas accoutumé à cette
 „ sévérité ; mais Madame votre tante, Lady
 „ *Booby*, veut les chasser de sa Paroisse ; ain-
 „ si j'ai fait avertir le Chasse-gueux par *La*
 „ *Mouche*, que c'est ma volonté qu'il les
 „ laisse s'évader, en les conduisant en prison
 „ à la ville. Ils étoient prêts à s'épouser.
 „ Lady n'a pas eu d'autre moyen pour les
 „ en empêcher. J'aurai soin de satisfaire
 „ ma tante, repliqua *Booby*. JOSEPH n'est
 „ pas fait pour être à charge à sa Paroisse,
 „ ni à personne. Si vous voulez m'obliger
 „ vous les remettrez entre mes mains, au
 „ lieu de les envoyer en prison. Oui-dà,
 „ répondit le Commissaire, de tout mon
 „ cœur : je suis prêt à faire tout ce que vous
 „ voudrez.” Nos deux criminels furent
 donc remis entre les mains de leur protec-
 teur, l'ordre du Commissaire fut déchiré, le
 Chasse-gueux renvoyé, le Procureur condam-
 né à se taire, & les prisonniers rendirent
 grâces à leur Libérateur, avec une joie plus
 aisée à comprendre qu'à décrire. JOSEPH con-
 noissoit Mr. *Booby*, mais non pour son beau-
 frère, ignorant le mariage de sa sœur. Il fut
 donc bien surpris de voir entrer chez le Com-
 missaire un laquais chargé d'un porte-man-
 teau, & d'entendre ce Gentilhomme deman-
 der une chambre où il pût se retirer avec
 JOSEPH. Le Commissaire ayant fait ouvrir
 une salle, Mr. *Booby* y entra, en disant à
 JOSEPH de le suivre. On tira du porte-man-
 teau un habit & du linge, & on dit à JO-
 SEPH de s'habiller, & que ces vêtemens é-

toient pour lui. Aussi-tôt il retourne auprès du Commissaire, laissant JOSEPH dans un étonnement inconcevable. Le Commissaire s'entretenoit avec *Fanny*, qui étoit entrée chez lui. Son chapeau de paille baissé sur ses yeux, pour cacher son visage & ses pleurs, l'avoit empêché de voir des charmes qui eussent rendu l'arrivée de Mr. *Booby* inutile, du moins pour elle, si ce Commissaire eût pu l'envisager. Il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il fit mille imprécations contre lui-même, d'avoir jamais conçu la pensée de la mettre en prison pour y être souettée. Il y eût volontiers envoyé sa propre femme à la place, si à ce prix la charmante *Fanny* eût consenti d'occuper la sienne. Ses yeux étant charmés, son cœur conçut des desirs, & sa tête des projets. Il profita donc de quelques instans que Mr. *Booby* le laissa libre avec elle, pour dire à cette fille, combien il étoit mortifié de l'avoir traitée si durement avant de la connoître; ajoutant que puisque Lady *Booby* ne la vouloit pas souffrir dans sa Paroisse, il lui offroit une place chez lui, où elle pourroit vivre en repos sous sa protection... *Fanny* le remercia très respectueusement, & lui dit que si JOSEPH y consentoit, elle accepteroit son offre; elle ajouta que Lady leur en vouloit sans sujet, & qu'elle croyoit que Mademoiselle *Snipstop* étoit la cause de cette persécution.

Le retour de Mr. *Booby* interrompit cet entretien, & le Commissaire plutôt par jalousie que par respect, envoya *Fanny* à la cuisine; ce que Mr. *Booby* permit, afin d'éviter une

explication qu'il n'eût pu éviter, s'il se fût opposé à sa retraite. Après quelques momens d'entretien sur diverses choses assez indifférentes, JOSEPH se présenta à eux avec une épée, un habit b'eu bordé d'or & une veste d'écarlate galonnée. Le Commissaire fut fort surpris de cette métamorphose, & encore plus lorsqu'il vit Mr. *Booby* faire monter JOSEPH & *Fanny* dans son carrosse. On prit congé de lui, & on se rendit au château.

Ils n'avoient fait que très peu de chemin, quand Mr. *Booby*, voyant un homme empressé à courir dans les champs, demanda à JOSEPH s'il le connoissoit. „ Je n'ai jamais vu, dit-il, faire de pareilles enjambées. „ Monsieur, s'écria JOSEPH, c'est notre bon „ Vicaire ADAMS. Hélas oui, ajouta *Fanny*! „ Le bon homme croit que nous sommes „ encore dans la peine. Dieu le bénisse, reprit JOSEPH, il n'a pas son semblable dans „ l'Univers. Est-il donc si honnête homme, „ demanda Mr. *Booby*? appelez-le, JOSEPH „ nous le ramènerons avec nous. „ Le cocher arrêta ses chevaux, & JOSEPH appella Mr. ADAMS, qui reconnoissant sa voix, s'avança du côté du carrosse. Mr. *Booby*, qui se contraignit pour ne point rire, tant sa figure étoit comique, le pria de prendre place dans la voiture. Il s'en défendit longtems, peut-être par le souvenir du carrosse de Mr. *Pierre Ponce*; cependant il fallut céder aux pressantes sollicitations de Mr. *Booby*. Ce fut alors que ce Gentilhomme instruisit JOSEPH de son mariage avec PAMÉLA; ce qu'il avoit déjà appris du laquais qui l'avoit aidé à s'habil-

ler. Mr. *Booby* peignit son bonheur dans la possession d'une si charmante épouse, & ajouta que tous ceux qui lui appartenoient, lui étoient chers. JOSEPH lui témoigna sa reconnaissance, le plus vivement qu'il lui fut possible. Mais Mr. ADAMS l'interrompit par un cri de joie. Il venoit de s'apercevoir de l'habit magnifique de JOSEPH : ce qui lui fit verser des larmes, & claquer de ses doigts, comme un extravagant.

Quand ils furent arrivés au château, Mr. *Booby* leur dit le reste dans le vestibule, jusqu'à ce qu'il eût le tems de prévenir Lady, qu'il trouva s'entretenant avec PAMÉLA. Il lui dit, qu'il avoit à l'entretenir en particulier : ils passèrent donc l'un & l'autre dans un cabinet, où il lui parla en ces termes.

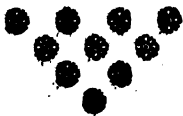
„ Madame, lui dit-il, j'ai résolu d'avouer
 „ & de considérer tous les parens de la ver-
 „ tueuse & charmante personne que j'ai eu
 „ le bonheur d'épouser, comme mes parens
 „ propres. J'aurai à ceux-ci des obligations
 „ infinies, s'ils veulent bien en faire autant.
 „ Son frère JOSEPH, il est vrai, a été votre
 „ domestique, mais il est aujourd'hui mon
 „ beaufrère ; & j'ai la consolation de voir
 „ que ni son caractère, ni sa figure, n'ont
 „ rien qui doive me faire rougir, en lui don-
 „ nant ce nom. Il est là-bas vêtu en Cava-
 „ lier, & sur le pié que je prétens qu'il pa-
 „ roisse dans le Monde. Vous me complerez
 „ de joie, si vous voulez bien l'admettre à
 „ votre table, où mon épouse le verra avec
 „ plaisir, quoiqu'elle n'ose le témoigner.”

Ce coup de fortune passoit l'espérance de

Lady: elle fut si transportée de joie, qu'elle répondit avec un peu d'imprudence: „ Mon „ cher neveu, il est facile de me persuader „ de faire tout ce qui peut flatter JOSEPH AN- „ DREWS. Qu'est-ce que je dis? ajouta-t- „ elle, en s'interrompant, je suis folle. Je „ veux dire, que je suis prête à faire tout „ ce qui peut vous faire plaisir. Puisqu'il a „ l'honneur d'être votre beaufrère, je ne „ refuse point de le reconnoître & de le re- „ cevoir sur ce pié-là. ” Mr. *Booby* la remercia de sa complaisance & de sa politesse. „ Mais, Madame, reprit-il, j'ai encore une „ grace à vous demander. Il y a une jeune „ personne avec lui. Mon neveu, „ s'écria Lady sans vouloir l'entendre, il ne „ faut point abuser de ma facilité. Quoi! par- „ ce que je veux bien recevoir votre beau- „ frère à ma table, vous voudriez encore „ que je mangeasse avec toutes les petites „ gredines du pays. Vous ne la connoissez „ point ma chère tante, repartit Mr. *Booby*: „ c'est la plus aimable fille que vous ayiez „ jamais vue. Sa figure a été formée par les „ Graces. Sa vertu, sa douceur, son air no- „ ble. Je ne m'embarrasse point de sa „ figure, ni de son air, interrompit Lady. „ Cela est inutile, je ne la souffrirai point à „ ma table. La prière que vous me faites, „ mon neveu, est une injure. ”

Mr. *Booby*, qui savoit qu'elle étoit ferme dans ses résolutions, lui fit des excuses, & promit de ne lui en plus parler. Lady & lui se séparèrent, elle pour aller rejoindre PA-

MÉLA, & lui pour dire à JOSEPH le succès de sa négociation. „ Je vai vous mener auprès de votre sœur, lui dit-il; mais pour *Fanny*, je ne puis rien obtenir.” JOSEPH le pria de permettre qu’il ne vît sa sœur qu’en particulier, afin de revenir auprès de sa chère Maîtresse. Mais Mr. *Booby*, qui savoit le plaisir que PAMELA ressentiroit à la vue de son frère, ne voulut point y consentir. „ Vous êtes assuré, lui dit-il, que votre *Fanny* est en sûreté & en bonne main; vous ne vous en éloignez que pour peu de tems, ou plutôt vous ne vous en éloignez point, puisque vous la rejoindrez quand il vous plaira. Cependant je me flatte que vous resterez sans ennui auprès d’une sœur qu’il y a si longtems que vous n’avez vue, & qui vous aime si tendrement.” JOSEPH qui aimoit véritablement sa sœur, céda aux remontrances de Mr. *Booby*, & après avoir mis *Fanny*, (qui étoit charmée de n’être point forcée de paroître devant Lady) entre les mains de Mr. ADAMS, il suivit Mr. *Booby* à l’appartement où étoient les Dames, tandis que *Fanny* avec le Ministre prit le chemin de son Presbytère.



CHAPITRE VI.

JOSEPH ANDREWS *couche au Château. Dialogue entre Lady BOOBY, & SLIPSLOP sa Suivante.*

L'ENTREVUE de PAMÉLA & de JOSEPH se passa en témoignages réciproques de tendresse & de joie, accompagnées de larmes, que Mr. *Booby* vit avec plaisir couler de leurs yeux, & sa tante avec dépit. Ces innocentes caresses augmentèrent sa passion, déjà réveillée par l'air galant que JOSEPH avoit sous son nouvel ajustement. Sa force, sa grace, & tous ses charmes lui parurent dans un nouveau degré. Afin de juger de son esprit, dont elle ignoroit la vivacité, faute de s'être assez abaissée pour l'entretenir familièrement, elle se joignit à Mr. *Booby* son neveu, & à PAMÉLA, pour le prier de leur conter ses aventures; ce qu'il fit de très bonne grace. Elle en fut peu contente par rapport aux traits qui pouvoient concerner *Fanny*, dont Mr. *Booby* lui vantoit la beauté & les agréments; ce qui l'aigrissoit encore contre cette charmante Fille. „ Je m'étonne, Madame, „ dit-elle, en s'adressant à PAMÉLA, que „ mon neveu qui prétend vous avoir épousée par inclination, s'avise de vous entretenir de la beauté d'une autre. Pour moi, „ j'avoue que j'aurois de la peine à le soutenir, si la chose me regardoit; j'en serois

„ jalouse. Vous avez raison, Madame, répondit PAMÉLA, mais il faut avoir de l'indulgence pour Mr. *Bopby*: ses yeux sont sujets à se méprendre à l'égard de notre sexe, il y trouve quelquefois plus de charmes qu'il n'y en a." A ces mots, les Dames fixèrent leur vue sur une grande glace qui étoit devant elles, & Lady continua, en disant que les hommes étoient fort sujets à se tromper sur la beauté. Puis sans regarder que leurs propres visages, elle s'exhalèrent en complimens réciproques.

Quand l'heure de se coucher fut venue, Lady dit à JOSEPH, qu'elle lui avoit fait préparer un lit. (Le Lecteur aura la bonté de se souvenir que désormais nous ajouterons le titre de *Monsieur* en parlant de JOSEPH, puisqu'il peut à présent y prétendre avec autant de raison que bien d'autres, en vertu d'un droit incontestable, consistant dans son habillement.) Mr. JOSEPH s'excusa de son mieux, sans oser cependant refuser de coucher au château, quoiqu'il eût bien mieux aimé aller rejoindre *Fanny* chez Mr. ADAMS. Mais Lady persista à le vouloir retenir, sous prétexte qu'il ne trouveroit point dans le village une maison qui fût propre à loger un homme du rang auquel il étoit destiné. PAMÉLA & son mari se mirent de la partie, & il fallut abandonner l'espérance de revoir *Fanny* jusqu'au lendemain. Cependant cette tendre Amante l'attendit jusqu'à minuit, avec Mr. ADAMS & sa famille, qui eurent la complaisance de veiller avec elle. A la fin elle se coucha, non pour dormir, mais pour rêver

à celui qui caufoit toutes fes peines & tous fes plaisirs.

Mr. JOSEPH se leva de bonne heure pour l'aller trouver. Elle entendit fa voix, & s'étant habillée à la hâte, elle descendit dans la salle où il étoit. Ils passerent deux heures ensemble avec un plaisir inexprimable; & avec la permission de Mr. ADAMS, ils fixèrent leurs nœces au lundi suivant. Après avoir pris cette résolution, Mr. JOSEPH retourna au château, selon sa parole, pour y déjeuner avec sa sœur.

Il est tems de retourner à Lady, pour instruire le Lecteur de ce qui se passa chez elle le soir, lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre. Que pensez-vous, *Slipshod*, demandat-elle en entrant dans sa chambre, de cette merveille que mon neveu a épousée? *Slipshod*, qui ne savoit sur quel ton elle devoit répondre, ne répliqua que par un *plais-il, Madame?* Je vous demande, répéta Lady, ce que vous pensez de cette petite poupée, qu'on veut que je nomme ma nièce? *Slipshod*, instruite autant qu'il falloit par l'épithète & par le ton, se mit à déchirer PAMÉLA. Elle la défigura si bien, que son mari même ne l'auroit pas reconnue. Lady l'aida dans ce pieux ouvrage, & conclut son panégyrique par ces mots. Vous lui rendez justice, *Slipshod*: cependant toute laide qu'elle est, c'est un Ange en comparaison de *Fanny*. *Slipshod* quitta alors PAMÉLA pour mettre en pièces *Fanny*, ce qu'elle fit d'une façon barbare; & elle conclut en priant Madame de lui dire, si elle avoit jamais vu aucun de ces gens de

la lie du peuple, qui ne se ressentit de sa basse origine. „ J'ai vu une seule exception, „ repartit Lady. Vous devinez qui je veux „ dire. Non en vérité, répondit la Suivan- „ te. C'est un Jeune-homme, reprit la Maî- „ tresse..... Vous avez aujourd'hui l'es- „ prit étrangement bouché. Oh! que vous „ avez bien raison, répondit *Slipslop*, & que „ je suis stupide! Oui, Madame, il y a une „ modification à cet *apophème*, & une ex- „ ception à cet axiome, actuellement dans le „ château. N'est-il pas vrai, reprit Lady? „ Il a un air si noble, qu'un Prince pour- „ roit l'avouer pour son fils. Ses manières „ feroient honte en vérité à nos gens de „ Cour. Il n'emprunte de sa naissance qu'u- „ ne complaisance parfaite, qui le fait céder „ en tout à ses Supérieurs, sans cependant „ aucune trace de servile soumission. Tou- „ tes ses actions n'expriment que le respect „ & la reconnoissance, & n'inspirent que „ l'amour .. Enfin sa vertu, sa piété à l'é- „ gard de ses parens, la sincérité qui règne „ dans ses paroles, sa fidèle amitié, son cou- „ rage, la bonté de son cœur..... Ah, „ *Slipslop*, que n'est-il Gentilhomme, pour „ faire le bonheur de quelque Dame douée „ d'un égal mérite! C'est bien dommage en „ vérité, répondit *Slipslop*. Il est certain, „ continua Lady, qu'une femme qui pen- „ seroit à lui, deviendroit méprisable, mal- „ gré toutes les qualités du corps & de l'es- „ prit que nous venons de remarquer. Pour „ moi je me détesterois si j'étois capable „ d'une telle sottise. Sans doute, Madame,

„ dit la Suivante. Et pourquoi *sans doute*,
 „ s'il vous plaît ? Je vois que vous êtes l'é-
 „ cho de chaque personne qui vous parle.
 „ Ne mérite-t-il pas mieux la tendresse &
 „ l'attachement d'une femme sensée qu'un
 „ noble campagnard, qu'un libertin de la
 „ Cour, ou qu'un ridicule petit-maitre ?
 „ Cependant c'est toujours à quelqu'une de
 „ ces trois espèces que nous sommes for-
 „ cées de nous sacrifier, pour éviter la criti-
 „ que du monde & la colère de nos parens.
 „ Il faut nous donner à l'objet de notre mé-
 „ pris, & mépriser ceux qui méritent notre
 „ estime. Coutume, bienséance, honneur,
 „ tyrans impitoyables ! vous voulez qu'on
 „ s'immole, & qu'on préfère la naissance,
 „ le bien, le rang, au mérite, & aux dons
 „ les plus précieux de la Nature. En véri-
 „ té, s'écria *Stopslop*, qui voyoit de quel côté
 „ venoit le vent, si j'avois été grande Dame,
 „ je me serois moquée de la coutume.
 „ Voyez-vous, Madame, pour votre bien,
 „ & pour votre rang, qui n'est pas peu
 „ de chose. je ne voudrois pas me gêner
 „ comme vous faites. Je ne parle point de
 „ moi, répondit Lady : je supposois le cas
 „ qu'une Fille de condition eût du goût pour
 „ ce Jeune-homme-là, faute d'avoir vu le
 „ monde. Quoi ? moi ? Tu ne me soupçon-
 „ nes pas assurément..... Non, Madame,
 „ certainement, dit la Suivante. Quoi, *non*,
 „ reprit Lady, & à propos de quoi répondez-
 „ vous avant qu'on ait achevé de parler ?
 „ Il faut avouer qu'il est charmant. Mais
 „ non, *Stopslop*, mon temps est passé ; les

„ hommes ne me touchent plus ; j'ai perdu.
„ un Mari qui..... Tu le fais, à quoi bon
„ le rappeler, puisque mon unique ressource
„ est dans l'oubli ? Allons *Slip/slop*, conte-
„ moi quelque'une de tes fornettes pour me
„ distraire, conte-moi quelque chose de Mr.
„ ANDREWS. Hé bien, dit la Suivante, Mr.
„ JOSEPH ANDREWS est le plus bel homme
„ que j'aie vu de ma vie ; & si j'étois Du-
„ chesse, il ne resteroit pas longtems comme
„ il est. Vous direz tout ce qu'il vous plaira
„ de la coutume & de la bienséance ; mais
„ je sai bien moi, que de tous les jeunes
„ Seigneurs qui venoient chez vous à *Lon-*
„ *dres*, il n'y en a pas un seul que je vou-
„ lusse mettre en comparaison avec Mr. Jo-
„ SEPH. Ce ne sont que des freluquets ; j'ai-
„ merois mieux, Dieu me pardonne, être la
„ femme de notre Mr. ADAMS, que d'au-
„ cun de ces colifichets. Je m'embarrasserois
„ bien de ce que le monde diroit de moi, si
„ j'étois dans les bras d'un homme que j'ai-
„ merois. Il y a des gens qui critiquent les
„ autres, parce qu'ils possèdent un bien que
„ ces mêmes gens *appètent*. Desorte donc, dit
„ Lady, que si tu étois Femme de condition,
„ tu n'hésiterois pas d'épouser Mr. JOSEPH
„ ANDREWS ? Pas un instant, répondit *Slip-*
„ *slop*, s'il vouloit de moi. Bête, animal,
„ s'écria la Dame, s'il vouloit d'une Femme
„ de condition ! Est-ce que la chose est dou-
„ teuse ? Je ne le croirois pas, répondit la
„ Suivante, si *Fanny* étoit plus éloignée de
„ lui. Pour moi, si j'étois à votre place,
„ ayant tant soit peu de goût pour Mr. Jo-

„ SEPH

„ SEPH ANDREWS, je la ferois chasser de la
 „ Paroisse. *La Mouche* feroit bien-tôt cette
 „ affaire-là, si vous vouliez lui en parler.

Ce que *Slipflop* venoit de dire, déconcerta
 la Maîtresse. Elle craignoit que *La Mouche* ne
 l'eût trahie, ou qu'elle ne se fût trahie elle-
 même. Après quelques momens de silence,
 s'étant un peu remise, elle parla en ces ter-
 mes. „ Je suis étonné, *Slipflop*, de la liber-
 „ té que vous vous donnez, en parlant com-
 „ me vous venez de faire. Prétendez-vous
 „ insinuer que c'est moi qui ai suscité *La*
 „ *Mouche* contre cette Fille, par rapport à Jo-
 „ SEPH? Ah! Madame, s'écria la Suivante
 „ toute effrayée, me soupçonnez-vous d'in-
 „ venter des impertinences comme celles-là?
 „ Je ne vous crois pas assez hardie pour oser
 „ le faire, répliqua Lady. Ma conduite a
 „ été trop régulière, pour que la malice
 „ même y trouve à mordre. Je ne me
 „ suis jamais comportée de façon à donner
 „ prise à la médisance, & je n'ai pas sui-
 „ vi l'exemple de plusieurs femmes que
 „ vous connoissez, en prenant des libertés
 „ indécentes, même avec mon époux. Mais
 „ le cher homme qui n'est plus dans ce Mon-
 „ de (ici elle sanglotta) s'il étoit encore vi-
 „ vant, (ce mot entraîna quelques larmes)
 „ ne pourroit me reprocher une seule ac-
 „ tion tendre, ou même passionnée à son
 „ égard, pendant tout le tems que nous a-
 „ vons vécu ensemble. Il ne m'a jamais em-
 „ brassée, que je ne lui aie bien témoigné
 „ qu'il me faisoit de la peine. Je suis sûre
 „ que pour cet effet il n'a jamais cru que je

Tome II.

L

„ Patmois. Depuis la mort, sur le vais toi-
 „ même, quoiqu'il y ait six semaines (un
 „ jour seulement de moins) je n'ai reçu au-
 „ cune visite jusqu'au moment que mon sou-
 „ de-neveu s'est avisé de me venir voir avec
 „ sa poupée. Jusques-là je m'étois bornée à
 „ certain nombre d'amis choisis. Cependant
 „ tant de circonspection ne me garantit peut-
 „ être pas d'un soupçon offensant. On peut
 „ me croire livrée à une passion que je mé-
 „ prise & pour qui? pour un jeune hom-
 „ me de la lie du peuple, pour un garçon
 „ qui a porté ma livrée. Je pensais rien
 „ dans tout ceci. Madame, je vous assure,
 „ interrompit *Osyp*. Je vous crois, ré-
 „ pondit la Dame; cette façon délicate de pen-
 „ ser n'existe que dans un cœur petit d'une
 „ matière plus noble que le tien. Tu es une
 „ créature d'une espèce inférieure. La race
 „ d'ANDREWS & la tienne sont de niveau: tu
 „ es un insecte organisé sous la forme d'une
 „ femme. Je vous assure, Madame, répli-
 „ qua la Suivante, piquée de ce discours, que
 „ je ne suis non plus infecte, qu'organisée, ou
 „ du moins que je ne le suis pas plus qu'a-
 „ ne autre. Vous parlez vraiment comme
 „ si les domestiques étoient faits de toute au-
 „ tre chose que les gens de qualité. Mais,
 „ Madame, les domestiques sont chrétiens
 „ aussi bien que leurs Maîtres, ils sont com-
 „ me eux fait de chair & de sang, & Mr.
 „ ANDREWS en est une bonne preuve.
 „ N'est-il pas aussi beau qu'un Mylord?
 „ Par conséquent son sang est aussi bon. Pour
 „ moi je crois que mes corpuscules ne sont

„ pas plus grossiers que ceux des autres: &
 „ si Mr. ANDREWS étoit mon Amant, je ne
 „ rougirois point de dire publiquement qu'il
 „ est Gentilhomme; car tous ceux qui l'ont
 „ vu dans son bel habit, disent qu'il a l'air
 „ d'un Duc. Lui grossier! Non, je ne puis
 „ souffrir d'entendre parler si mal de lui,
 „ puisqu'il ne parle jamais mal des autres. Sa
 „ grossièreté ne git assurément pas dans son
 „ humeur, car il est doux & très poli; ni
 „ dans sa peau, car elle est unie comme une
 „ glace, & blanche comme celle d'un pou-
 „ let. Si j'étois Mademoiselle ANDREWS,
 „ avec mille écus de rente, je ne voudrois
 „ pas changer avec une Reine. Une femme
 „ qui ne se contenteroit pas d'un Amant tel
 „ que lui, mériteroit de n'en avoir aucun
 „ de toute sa vie, puisqu'il a tout ce qu'il
 „ faut pour rendre une femme heureuse. Ah,
 „ que ne suis-je une grande Dame, pour
 „ l'élever si haut que personne n'osât lui re-
 „ procher sa naissance! ” En achevant ces
 „ mots, elle prit les bougies, & demanda à
 „ Lady, si elle avoit affaire d'elle. Non, ré-
 „ pondit la Dame, qui étoit au lit dès le com-
 „ mencement de cet entretien. Va te coucher,
 „ tu es la plus plaisante Fille du monde avec tes
 „ folles imaginations.

CHAPITRE VII.

Reflexions judiciales, qu'on desie de trouver dans les Romans François. Conseils salutaires que Mr. BOOBY donne à son Beaufrère. Aventure de FANNY avec un Petit-Maitre.

UNE habitude contractée depuis longtemps a tant de pouvoir sur l'homme, qu'il n'y a presque rien d'extraordinaire qu'on ne puisse croire, quand c'est un effet de cette habitude. Un Avaro, qui s'est accoutumé à voler le Public, qui parvient enfin jusqu'au point de se filouter lui-même, & de voler ce qu'il met dans un endroit pour le cacher dans un autre, & prend plaisir à cette extravagante occupation, est une chose possible, & même probable. De même ceux qui sont faits à tromper le Public par un extérieur d'honnête-homme, à force d'en imposer aux autres, se persuadent à la fin qu'ils possèdent toutes les qualités dont ils faisoient les yeux des autres. Pour appliquer cette observation, il est bon de savoir, que la passion qu'on nomme Amour, donne de l'exercice à tous les talens & à toutes les facultés du beau-sexe; & que les Dames, quand elles aiment, sont tant soit peu inclinées à la fourberie. Et pouvons-nous nous en plaindre, si nous réfléchissons que cette charmante partie de la Création est dès sa naissance instruite dans le grand Art de feindre? Dès

que la petite fille commence à bégayer, on lui défend la familiarité avec les enfans de l'autre sexe. Ensuite on commence à lui dire, que le garçon est un animal dangereux, dont il faut se garder; que bien loin de jouer avec lui, ou de le caresser, il faut qu'elle le chasse d'auprès d'elle, s'il s'avise de l'approcher de trop près. Quand elle est devenue grande, on lui insinue adroitement, que si elle a aucune liaison d'amitié avec lui, les autres filles la regarderont comme une infame, & la chasseront de leur société. Ces premières impressions, fortifiées par leur Gouvernante & par leurs compagnes, leur inspirent tant d'horreur pour ce monstre, qu'à quinze ans elles l'évitent comme un fléau, en se targuant d'une antipathie vertueuse, qu'elles jurent de conserver toute leur vie. Elles le croient alors, & se flattent de la chimérique espérance de passer leurs jours sans tomber entre les pattes du monstre, à l'exemple de quelque vieille Vestale leur tante ou leur cousine. Mais quand elles ont passé le troisième lustre, & qu'elles commencent à considérer l'avenir, elles pensent avec chagrin que vu le grand nombre de ces monstres qui les environnent, qui fourmillent dans le Monde, & qui se présentent sans cesse à elles sous différentes figures & sous des noms divers, il leur sera comme impossible de s'en garantir. Lorsque ledit monstre se met à leur poursuite (ce qui n'arrive guères qu'après qu'elles ont passé la seconde année climatérique) elles voient alors la témérité de leurs projets, & songent à d'autres voies pour se

garantir du danger. Elles prennent alors le parti de se rendre aimables à ses yeux, & de lui plaire, afin de lui ôter, par ce moyen l'envie de leur nuire. Elles y réussissent, mais en s'appriivoisant avec lui, elles perdent l'idée de sa férocité; & se hazardent à lui parler, le trouvant tout autre qu'on le leur avoit dépeint; elles se plaisent à faire des épreuves de sa douceur, de sa tendresse, & de sa complaisance, jusqu'à ce qu'elles passent, par une foiblesse attachée à la Nature humaine, d'un excès à un autre, avec la même promptitude qu'un oiseau vole de branche en branche. Enfin l'amour prend la place que la crainte occupoit auparavant. Mais comme l'enfant qu'on élève dans la frayeur de ces riens, qu'on nomme spectres, retient jusqu'à la mort une espèce de crainte de ces êtres imaginaires, malgré la conviction de leur impossibilité; de même les Filles, quoique convaincues par leur propre expérience que l'animal est fort traitable, ne laissent pas de le traiter toujours comme un animal à fuir, & de l'éviter, pour se garantir de la critique de leurs compagnes, qu'elles entendent déclamer contre lui; de sorte que plus elles l'aiment, plus elles crient haut, afin d'éblouir le Public, & de lui persuader qu'elles ont une entière aversion pour lui. En voulant ainsi tromper les autres, elles parviennent à la fin à se tromper elles-mêmes, & croient souvent qu'elles haïssent à la mort celui qu'elles aiment avec la plus vive passion. *Lady Beoby* étoit dans ce cas. Au commencement elle avoit aimé *JOSEPH*.

sans le savoir ; & dans la suite, s'étant apperçue de son amour, elle crut l'aimer bien moins qu'elle ne l'aimoit en effet. Depuis l'arrivée de PAMÉLA chez elle (ce qui l'avoit fait paroître à ses yeux sous une figure honnête), elle avoit conçu, sans le savoir, un dessein, que l'amour lui eût encore déguisé longtems, si un songe ne lui eût dévoilé le mystère.

Dès qu'elle fut en état d'être vue, elle fit appeler son neveu, & lui ayant fait de grands complimens sur son choix, „ Vous voyez, „ continua-t-elle, par la complaisance que „ j'ai eue pour vous, en admettant JOSEPH „ à ma table, que je regarde les ANDREWS „ non seulement comme vos parens, mais „ presque comme les miens, puisque vous „ vous êtes allié avec eux. Vous avez raison de vouloir les élever le plus que vous „ pourrez. Ainsi vous devriez dissuader „ JOSEPH de son mariage; parce que cela ne „ peut qu'étendre la bassesse & la pauvreté „ de sa famille. Au lieu qu'en lui achetant „ quelque emploi honorable, vous le mettez en état de profiter des dons que la „ Nature lui a prodigués, pour se procurer „ quelque parti plus avantageux.”

Mr. Booby goûta ces avis, & à son retour dans l'appartement de PAMÉLA, où il trouva JOSEPH, il lui parla en ces termes. „ La tendresse, mon cher JOSEPH, que je ressens „ pour PAMÉLA mon épouse, s'étend à son „ frère, & à toute sa famille, que je considère autant que s'ils étoient mes égaux. Je „ crois que vous en êtes convaincu. Pardon :

„ nez donc à mon amitié, qui m'oblige à
„ vous parler sur un sujet qui peut vous faire
„ quelque peine: mais votre propre intérêt le demande; & si mon amitié vous est
„ chère, je vous conjure, ou plutôt j'exige
„ que vous rompiez vos engagements avec une
„ fille qui ne vous convient point, étant mon
„ beaufrère. Je prévois la répugnance que
„ vous aurez à m'accorder cette preuve d'amitié,
„ mais par la suite vous me remercirez de ma sévérité. J'avoue que votre Maîtresse est charmante, mais la beauté toute
„ nue ne suffit pas pour faire un mariage heureux. Je vous assure, Monsieur, répondit
„ JOSEPH, que c'est la moindre des perfections de cette aimable Fille; car je ne connois
„ aucune vertu dont elle ne soit douée.
„ Pour ses vertus, reprit Mr. *Booby*, vous ne
„ pouvez en être le juge; mais vous trouverez parmi les femmes d'un plus haut rang
„ de quoi vous en consoler. Je me propose de
„ vous mettre en état de les connoître, à
„ moins que votre obstination ne vous porte
„ à vous engager malgré moi dans un mariage qui me déplairait beaucoup, & qui chagrinerait extrêmement vos parens, en leur
„ ôtant la douce espérance de vous voir faire
„ une figure avantageuse dans le Monde. Je
„ ne puis croire, répliqua JOSEPH, que mes
„ parens soient en droit de sacrifier mon bonheur à leur ambition. D'ailleurs que dirait-on de moi, si l'élevation de ma sœur
„ me remplissoit d'un orgueil assez sauvage
„ pour me faire mépriser mes égaux? Non,
„ Monsieur, ajouta-t-il, je ne romprais pas

„ avec ma chère *Fanny*, quand même je se-
 „ rois en état de l'élever aussi haut que vous
 „ avez fait ma sœur. ” Votre sœur & moi,
 „ répondit Mr. *Booby*, nous vous sommes
 „ obligés de la comparaison. Cependant vo-
 „ tre *Fanny* ne doit pas assurément être com-
 „ parée à PAMELA, ne possédant ni ses char-
 „ mes, ni son esprit. Mais puisque vous me
 „ rappelez ce que j'ai fait en faveur de PA-
 „ MÉLA, sachez que mon rang & ma fortu-
 „ ne m'ont laissé la liberté de faire un choix.
 „ C'auroit été une foiblesse de me refuser cet-
 „ te satisfaction ; mais c'est une extravagance
 „ dans un homme de votre sorte, de vou-
 „ loir pareillement vous satisfaire. „ Ma for-
 „ tune me laisse la même liberté, répliqua
 „ JOSEPH. J'adore *Fanny*, elle m'aime ; j'ai
 „ des bras & des forces pour cultiver la terre,
 „ afin de la soutenir selon l'état où elle est
 „ née, & dont elle est contente. „ Ah ! mon
 „ cher frère, s'écria PAMÉLA, vous avez
 „ tort, & Monsieur a raison. Papa & Maman
 „ seront bien fâchés de voir que vous voulez
 „ abaisser notre famille, après ce que mon
 „ cher Maître a fait pour l'élever. Vous sér-
 „ riez bien mieux d'implorer la grace divine
 „ contre votre passion, que de la nourrir au
 „ préjudice de votre gloire ; &..... Vous
 „ badinez ma sœur, dit JOSEPH en l'inter-
 „ rompant. Que prétendez-vous dire avec
 „ votre grace divine, & ma gloire ? *Fanny* est
 „ notre égale apparemment. ” Elle étoit au-
 „ trefois la mienne, répondit gravement sa
 „ sœur ; mais je ne suis plus PAMELA AN-

, DREWS: je suis la femme d'un Gentilhomme, me, & comme telle, d'un rang bien au-dessus du sien. J'espère, avec l'assistance de la grâce, me préserver de l'orgueil, & ne jamais me méconnoître." On vint alors les avertir que le déjeuner étoit prêt. Admirent la conversation, sans qu'aucun d'eux en fût satisfait.

Pendant ce temps-là Fanny étoit à se promener dans une avenue du château, où elle attendoit Joseph; qui lui avoit promis de l'y joindre, dès qu'il pourroit se dérober de la compagnie. Elle avoit vécu aux dépens d'Adams depuis son retour au village, étant sans argent; ce qui l'embarassoit extrêmement, & la jetta dans une triste rêverie, dont elle fut tirée par un jeune homme à cheval, qui lui demanda si c'étoit là le château de *Dooby*. Il le savoit bien, mais il fit semblant d'en douter, pour avoir occasion de lui parler, afin de voir si son visage répondoit à la délicatesse de sa taille. Il en fut si frappé, dès qu'elle eut levé des yeux sur lui, qu'il se jeta à bas de son cheval, en protestant qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau, & qu'il vouloit l'embrasser. Elle le pria de ne la pas insulter, & lui accorda cependant avec politesse la légère faveur qu'il avoit demandée; mais voyant qu'il vouloit quelque chose de plus, elle le repoussa si rudement, qu'il lâcha prise qu'il quitta dans ses bras. Ce jeune homme, qui n'étoit rien moins qu'un *Hercule*, tout hors d'haleine d'avoir lutté contre elle, remonta à cheval, & ayant laissé ordonner son valet de chambre de rester avec elle, pour

lui offrir de l'entretenir à *Londres*, & de lui donner un équipage si elle vouloit se donner à lui, il lui souhaita le bon-jour, & s'avança vers le château.

Son Agent, habile Négociateur de *Cythere*, employa tout son art sans pouvoir réussir. A la fin le Ministre abandonna les intérêts de son Maître pour les siens, & lui proposa de l'épouser. „ Quoique je sois valet de „ chambre, lui dit-il, j'ai du bien, je vous „ l'offre, il ne tient qu'à vous d'en être la „ maîtresse sans blesser votre vertu. Car je „ suis prêt à vous épouser, si vous voulez „ m'accepter pour époux. „ Elle répondit que non seulement lui, mais son Maître, ou le plus riche Seigneur du Royaume, l'en prieroient en vain. Voyant que la flatterie étoit inutile, ce malheureux échauffé par la vue de tant de charmes, l'attaqua autrement, mais avec bien plus d'insolence & de vigueur que son Maître. Dans le fond la beauté de cette Fille auroit tenté le plus austère des anciens Philosophes, ou le Dévot le moins suspect de notre siècle. *Fanny* se défendant courageusement étoit presque épuisée, quand le bon Génie des vertueux Amans envoya son Héros, son cher JOSEPH, à son secours. A la vue d'un combat où il étoit si intéressé, plus prompt que l'éclair, il s'élance sur le Ravisseur, dans le tems qu'il lui arrachoit son fichu, & il lui assène un coup de poing à l'endroit du cou où un nœud coulant auroit été fort bien placé; ce qui le fit chanceler. Cependant ce misérable quitta *Fanny* pour se venger; mais avant que de porter son coup, il en reçut un second, qui auroit été peut-être

le dernier qu'il auroit reçu de sa vie, s'il s'étoit adressé, selon l'intention de JOSEPH, au milieu de la poitrine ; mais le valet de chambre en voulant le parer, leva la main de son ennemi ; de sorte que le coup étant seulement appliqué sur le visage, ne lui fit sauter que trois dents. Résolu de ne point ménager son antagoniste, & irrité par la douleur, l'impétueux valet de chambre adressa un coup formidable à JOSEPH, qui le para, & qui en même tems rispoita avec tant de bonheur, qu'il coucha son ennemi sans mouvement sur le champ de bataille. Ce coup décida la victoire, cependant JOSEPH saignoit beaucoup du nez.

Fanny voyant son sang couler, appella le Ciel & la Terre à son secours ; mais JOSEPH arrêta ses cris, en l'assurant qu'il n'étoit point blessé. Elle se jeta tout de suite à genoux, pour remercier le Ciel, non seulement de ce qu'il avoit fait JOSEPH l'instrument de sa délivrance, mais aussi de ce que la victoire qu'il venoit de remporter ne lui coutoit pas plus cher. Elle alloit lui essuyer le visage, quand elle vit le Ravisseur qui se levoit de terre. JOSEPH se tournant vers lui : „ As-tu ton compte ? lui dit-il. Oui, répondit l'autre, car „ je crois que je me suis battu contre le diable ; si j'avois su que cette fille eût un si „ bon champion, je me serois bien gardé de „ l'attaquer.”

Quand le combat fut fini par la retraite du vaincu, *Fanny* pria instamment JOSEPH de retourner avec elle chez Mr. ADAMS, pour ne la plus quitter. Cette proposition lui étoit trop agréable pour qu'il la refusât, supposé

qu'il eût été dans ce moment-là maître de sa langue. Le Lecteur doit se souvenir que le Ravisseur avoit arraché le fichu de *Fanny*, desorte que sa gorge étant à découvert, charma tous les sens de son Amant & le rendit immobile. Il a protesté depuis devant plusieurs personnes, que cet original surpassoit toutes les statues qu'il avoit jamais vues, étant en effet plus propre à charmer un Sculpteur, qu'à lui inspirer le dessein de l'imiter. Cette Fille modeste, que le plus ardent été n'avoit jamais forcée de découvrir sa gorge, (ce qui occasionnoit peut-être la blancheur éblouissante de cette partie de sa peau) étoit restée fort longtems la gorge nue en présence de son Amant. La crainte dont elle avoit été saisie à la vue d'un sang si précieux qu'elle voyoit couler, l'avoit empêchée de faire réflexion sur elle-même; jusqu'à ce que le voyant immobile devant elle, & les yeux fixés sur son sein, elle se souvint que son fichu n'y étoit plus. Un rouge vif, effet de sa pudeur, se répandit à l'instant sur son front, & gagna même sa gorge qu'elle couvrit aussi-tôt. JOSEPH voyant qu'elle souffroit, se priva d'un si cher objet, en détournant les yeux, de peur d'augmenter son trouble. Jugez, Lecteur, si sa passion étoit digne d'être appelée un véritable amour.

Fanny guérie de sa honte, & JOSEPH du chagrin de l'avoir causée, ils se mirent l'un & l'autre en marche vers le Presbytère, & pendant le chemin elle renouvella la prière qu'elle lui avoit déjà faite; ce qui lui fut ac-

cordé avec une joie parfaite, par celui qu'il y gaignoit plus qu'elle.

CHAPITRE VII.

*Dialogue entre Monsieur & Madame ADAMS,
JOSEPH & FANNY.*

DANS l'instant qu'ils frapperent à la porte du Presbytère, le Ministre & sa femme venoient de finir un assez long entretien, dont nos deux Amans étoient le sujet. Madame ADAMS avoit l'intérêt de ses enfans si fort à cœur, qu'elle croyoit licites & même louables toutes les manières de leur faire du bien. Elle espéroit depuis plusieurs années, que sa fille aînée auroit un jour l'honneur de succéder à la charge que Mademoiselle *Slipslop* occupoit, & de faire, par la protection de Lady *Booby*, son second fils Commis à la visite des caves. Des espérances si flatteuses lui tenoient au cœur, & elle enrageoit de voir la droiture inflexible de son scrupuleux mari sur le point de les détruire, en irritant Lady par l'appui qu'il donnoit à *Fanny*. „ Tout „ honnête homme, lui disoit-elle, doit avoir „ soin de sa famille, préférablement à toute „ autre considération. Vous avez six enfans „ à pourvoir; voilà de l'ouvrage autant qu'il „ vous en faut, sans vous embrouiller la tête des affaires d'autrui. Vous ne cessez de „ nous rebattre les oreilles, quand vous êtes

„ dans votre chaire, de la même manière qu'il faut
 „ avoir pour les Supérieurs : ne devriez-vous
 „ pas rougir de nous donner un exemple du
 „ bonnetaire ? Si Lady a tort, sans pis pour
 „ elle, son péché ne nous nuira ni dans ce
 „ monde, ni dans l'autre. Fanny a été éle-
 „ vée chez elle ; qui d'elle ou de vous doit
 „ elle se la connaître ? Si elle s'étoit bien
 „ conduite tandis qu'elle étoit au château,
 „ Lady ne la haïroit pas tant. Vous êtes
 „ porté pour elle, parce qu'elle est jolie.
 „ Mais les jolies filles souvent ne valent rien ;
 „ celui qui les a faites, a fait aussi les laï-
 „ des : & quand une femme a de la vertu,
 „ peu importe de quelle figure elle est. Ainsi
 „ pour peu que vous soyez sage, vous ferez
 „ ce que Lady vous demande, en refusant
 „ de publier le troisième ban ”.

Tous ces arguments furent perdus. Le Mi-
 nistre qui persistoit dans la résolution de faire
 son devoir sans s'embarrasser des conséquen-
 ces, alloit lui répondre, si elle l'eût permis.
 Mais cette Femme, qui croyoit son mari as-
 sez privilégié, de ce qu'il pouvoit parler pen-
 dant deux heures consécutives tous les Di-
 manches sans qu'elle osât le contredire, ne
 vouloit qu'il parlât chez lui que quand elle
 seroit aise de passer. Selon les apparences,
 elle auroit poursuivi son sermon, si Joseph
 & Fanny ne furent alors entrés dans la salle,
 où la table étoit mise, avec un plat de choux
 au lard pour le déjeuner. Madame ADAMS les
 salua froidement. Des gens plus raffinés y au-
 roient fait attention : mais son air chagrin ne
 fut remarqué de personne ; car la cordialité

de son mari attiroit les respects, la reconnaissance, & toute l'attention de nos deux Amans. Mr. ADAMS les pria de se mettre à table, puis il descendit à sa cave, pour tirer un broc d'une liqueur très rafraîchissante, qu'il appelloit de la bière, quoique ce ne fût qu'une eau colorée. On lui en avoit la même obligation que si c'eût été d'excellente bière, puisque c'étoit la meilleure boisson qu'il eût. JOSEPH lui rendit compte de la conversation qu'il venoit d'avoir avec Mr. Booby, & sa sœur PAMELA, touchant *Fanny*; ensuite il lui conta l'aventure du valet de chambre, en ajoutant qu'il ne pouvoit qu'appréhender quelque suite fâcheuse pour elle, s'il ne lui étoit pas uni au plutôt. „ Permettez - moi, Monsieur, „ ajouta-t-il, d'aller chercher une dispense „ du troisième ban, j'emprunterai l'argent „ nécessaire pour l'obtenir. Vous savez com- „ me je pense à ce sujet, répondit Mr. A- „ DAMS: dans quelques jours une dispense „ vous sera inutile. Mais, mon cher Jo- „ SEPH, je crains que votre impatience „ n'ait plus de part à votre dessein, que „ vos prétendues appréhensions. Comme „ ce dessein tire son origine de l'un ou de „ l'autre, il faut que je vous fasse l'analyse „ de tous les deux, chacun selon son rang. „ Pour le premier motif, nommément l'im- „ patience, sachez, mon cher fils, que si „ vous ne prenez cette Vierge pour épouse, „ que dans la vue de satisfaire votre appétit „ charnel, vous péchez grièvement. Le ma- „ riage fut institué pour un usage plus no- „ ble, comme vous l'apprendrez par un Ser- „ mon

„ mon que j'ai composé pour le jour que
 „ vous devez être uni avec elle Je vous ai-
 „ me tant, que si vous êtes sage, je vous fe-
 „ rai présent du Sermon, où je démontré
 „ que l'on ne doit avoir aucun égard au sang
 „ ou à la chair dans ces occasions Je prens
 „ mon texte dans l'Evangile de *Saint Mat-*
 „ *thieu* V. 28. où l'on trouve ces mots, *Si*
 „ *un homme regarde une femme pour la convoi-*
 „ *ter, &c.* En vérité tous ces appétits & tou-
 „ tes ces convoitises doivent être déracinés,
 „ ou au moins réprimés, avant que le vase
 „ mérite d'être consacré. Se marier avec des
 „ vues si criminelles, est une prostitution
 „ d'une cérémonie toute sainte & toute
 „ Chrétienne; prostitution qui attire tou-
 „ jours la colère céleste sur ceux qui s'en
 „ rendent coupables. Si l'empressement que
 „ vous témoignez vient de l'impatience, vous
 „ devez donc la réprimer. Pour votre crain-
 „ te, dont je fais mon second point, elle est
 „ criminelle aussi, parce qu'elle est une preu-
 „ ve que vous n'avez point la confiance qu'un
 „ Chrétien doit avoir en celui qui veille sans
 „ cesse sur nous, & qui conduit tout ce qui
 „ nous regarde à une bonne fin, tant que
 „ nous sommes soumis à ses volontés. Il
 „ nous protégera contre nos ennemis, &
 „ fera avorter tous leurs desseins, si nous
 „ mettons notre confiance en lui: peut-être
 „ même qu'il changera leur cœur. Au-lieu de
 „ prendre des précautions, ou de recourir à
 „ des moyens illicites pour nous garantir d'un
 „ malheur, nous devons plutôt nous mettre
Tome II. M

en prières, bien sûrs d'obtenir ce qui nous est le plus utile. Mais un accident nous arrive, il ne faut point se désespérer, mais nous soumettre aux decrets de la Providence; & ne jamais nous attacher à rien dans ce Monde assez fortement, pour ne le pouvoir quitter sans regret. Vous êtes jeune & sans expérience, je suis plus âgé & j'ai beaucoup vu. Toutes les passions poussées à l'excès sont des crimes; l'amour même, s'il n'est subordonné au devoir, nous le fait oublier. Si *Abraham* avoit aimé *Isaac* jusqu'à refuser de le sacrifier, ne le blâmons-nous pas? Je sai, mon cher *JOSEPH*, que vous êtes doué d'excellentes qualités, c'est pourquoi je vous aime; mais votre ame est commise à mes soins, il faut que j'en réponde. Ainsi je ne puis en conscience vous voir faire une faute, sans vous en avertir. Vous vous abandonnez trop à votre passion; desorte que si Dieu vous ôtoit *Fanny*, je crains fort que vous ne pussiez la lui céder de bonne volonté. Cependant, croyez-moi, un Chrétien ne doit jamais s'attacher tellement à quoique ce soit, ni à aucun objet quel qu'il puisse être, que si la Providence l'en prive, il ne puisse se la voir enlever sans murmure, sans plainte, sans chagrin; parce qu'il doit se conformer en tout à la volonté du Seigneur, sans ressentir la moindre altération dans son ame."

Mr. ADAMS fut interrompu au milieu de son discours, par un Voisin qui vint lui dire, que son second fils étoit noyé. A cette

nouvelle Mr. ADAMS garda un morne silence pendant quelques instans, puis il se mit à faire des hurlemens épouvantables. JOSEPH touché de cet accident, se mit à lui dire la plupart des choses qu'il avoit retenues du Sermon qu'il venoit de lui faire. Le Vicaire étoit ennemi des passions, & ne prêchoit jamais sans exagérer la facilité qu'on trouve à les vaincre, par les secours de la Grace & de la Raison. Mais il n'entendoit plus alors la voix de l'Evangile, & il trahissoit sa propre Morale. „ Mon fils, mon fils, s'écria-t-il, „ en interrompant JOSEPH, n'entreprenez „ point ce qui est impossible. Si c'étoit quel- „ qu'autre de mes enfans, je le supporterois „ patiemment; mais celui-ci, l'unique consolation de ma vieillesse, mon bijou, l'espoir de mes cheveux gris! Pauvre „ enfant, on t'arrache à la vie avant que tu „ en aies jouï! Ah! le cher Ange, le meilleur naturel, le caractère le plus doux, aimable enfant, qui ne m'a jamais offensé! „ Ce matin, je lui ai donné la première leçon „ de *Qua genus &c.* Voilà son Livre: Hélas! „ mon fils, tu n'en as plus besoin. Il eût „ été un homme savant, une lumière de l'Eglise. Tant d'esprit & tant de bonté ne se „ sont jamais rencontrés dans un enfant si „ jeune. . . . Ah qu'il étoit beau! s'écria „ la mère, qui revenoit d'un évanouissement „ entre les bras de *Fanny*. Mon pauvre cher „ *Fannot*, je ne te reverrai plus! Ah jamais, „ je ne dois le revoir mon aimable *Fannot*, „ ajouta le père! Pardonnez-moi, interrom- „ pit JOSEPH, vous le reverrez; mais dans une

„ meilleure place , où vous ne vous séparerez plus. ”

Le Ministre n'entendit point ce que JOSEPH disoit , ou du moins il n'y fit pas attention , puisqu'il continua ses gémissemens plus fort qu'auparavant. A la fin il demanda où étoit le corps de ce cher enfant. Je veux le voir , dit-il , en s'avancant vers la porte ; mais à peine l'eut-il ouverte , qu'il vit son fils courir vers lui en bonne santé , quoique fort mouillé. Celui qui avoit donné une allarme si fâcheuse , étoit apparemment de ces gens qui se plaisent à porter de mauvaises nouvelles. Ayant vu l'enfant tomber dans la rivière , il eut plus d'empressement pour en informer son père , que pour le secourir. Il fut tiré de l'eau par ce même *Porte-balle Irlandois* qui avoit payé pour Mr. ADAMS chez l'hôte peu charitable. La joie du pauvre Ministre devint aussi extravagante , que son chagrin l'avoit été quelques instans auparavant. Il embrassa mille fois ce cher enfant , dansant & sautant comme un insensé , & le tenant entre ses bras. Mais dès qu'il reconnut l'*Irlandois* , il lâcha son fils pour l'aller accabler de caresses , sur-tout quand il eut appris le nouveau service qu'il venoit de lui rendre. Que ces embrassemens étoient sincères & délicieux ! Ils ne ressembloient pas à ces démonstrations d'amitié & de bienveillance que se donnent réciproquement des gens de Cour , qui voudroient s'étouffer en s'embrassant , s'il étoit possible : ce n'étoient pas non plus de ces caresses politiques & intéressées , que l'on fait à quelqu'un dont on attend des bienfaits

ou des services. Tels ne sont pas assurément les complimens qu'un cadet fait à son aîné sur la naissance d'un fils. ADAMS & le pauvre *Irlandois* s'embrassèrent avec une joie vive & pure, inconnue aux cœurs corrompus du siècle.

Quand tout fut calme, ADAMS tira JOSEPH à l'écart, pour finir son exhortation. „ Non
 „ JOSEPH, lui dit-il, il faut te rendre maître
 „ de tes passions, si tu veux être heureux.
 „ Il est plus facile, à ce que je vois, inter-
 „ rompit le judicieux JOSEPH, de conseiller
 „ que de pratiquer. Vous n'avez point pa-
 „ ru être le maître de vous-même, soit à
 „ la nouvelle de la mort de votre fils, soit
 „ quand vous avez été ensuite détrompé.
 „ Mon garçon, reprit ADAMS en haussant le
 „ ton, il ne t'appartient point d'enseigner
 „ mes cheveux gris. Tu ignores ce que c'est
 „ que la tendresse paternelle, attens que tu
 „ sois père pour en juger. Nul homme n'est
 „ obligé de faire l'impossible; & la mort
 „ d'un enfant est un de ces grands malheurs,
 „ où il est permis de s'affliger sans modéra-
 „ tion. Et si j'aime ma Maîtresse, reprit
 „ JOSEPH, autant que vous aimez votre fils,
 „ sa perte doit m'affliger également. Cet a-
 „ mour-là est frivole, répartit ADAMS, il
 „ tient de la chair. Il est permis d'aimer sa
 „ femme, répondit JOSEPH, & de l'aimer de
 „ toute son âme. Un homme doit aimer sa
 „ femme sans doute, repliqua le Ministre,
 „ mais il doit l'aimer avec prudence & mo-
 „ dération. Je pécherai donc indubitable-
 „ ment, répartit JOSEPH; car je l'aimerai su-

„ rement avec une passion qui ne s'accorde-
„ ra jamais avec la modération. Vous par-
„ lez comme un enfant, & même comme
„ un imbécille, dit ADAMS..... Non, c'est
„ vous-même qui parlez comme un sot, in-
„ terrompit Madame ADAMS, qui écoutoit
„ à la porte. Assurément, mon ami, vous
„ ne voudriez pas nous faire accroire qu'un
„ homme puisse trop aimer sa femme. Si
„ je croyois que vous eussiez fait un Ser-
„ mon là-dessus, je le chercherois par toute
„ la maison pour le jeter au feu. Pour moi,
„ si je n'avois été persuadée que vous m'ai-
„ miez autant que vous pouviez, je vous
„ aurois haï & méprisé. Voilà une belle
„ doctrine vraiment que vous prêchez là ?
„ Est-ce qu'une femme n'est pas en droit
„ d'exiger de son mari tout autant d'amour
„ qu'il est capable d'en avoir ? Ce n'est qu'un
„ malheureux pécheur, s'il refuse de le lui
„ prouver. Ne promet-il pas de l'aimer, de
„ la chérir, & de la consoler, avec je ne
„ sai quoi encore de plus ? Je m'en souviens
„ encore, comme si j'avois été mariée hier
„ au soir, & je ne veux jamais l'oublier. Ce
„ qu'il y a de plus extraordinaire encore, a-
„ jouta-t-elle, est que vous prêchez contre
„ votre propre pratique ? car vous m'avez
„ toujours chérie & aimée tant que vous
„ avez pu. Pourquoi mettre de la méchan-
„ ceté dans la tête de ce Jeune-homme ? Ne
„ le croyez pas, Mr. JOSEPH, aimez votre
„ femme de toute votre ame & de tout vo-
„ corps." Un coup violent dont la porte re-

tentit en ce moment, suspendit ce flux de paroles, & annonça la scène qui suit.

CHAPITRE IX.

Visite rendue par Lady BOOBY & sa Compagnie à Mr. ADAMS.

MY LORD *Fanfreluche*, en arrivant au château, avoit conté devant Lady *Booby*, qu'il avoit rencontré une charmante fille dans l'avenue, & avoit vanté tellement sa beauté, que Lady, qui reconnut *Fanny* au portrait que Mylord en fit, le soupçonna d'en être devenu amoureux; ce qui lui fit imaginer le dessein de lui procurer l'occasion de la revoir, dans l'espérance que les beaux habits & les présens de Mylord pourroient lui faire abandonner JOSEPH. Pour réussir elle proposa une partie de promenade avant que de se mettre à table, & elle conduisit insensiblement la compagnie du côté de la maison d'ADAMS. Voulez-vous, leur dit-elle, que je vous fasse voir un ménage des plus bizarres, un vieux fou de Ministre, qui avec quatre ou cinq cents francs de revenu, fait vivre une femme & six enfans? Je vous assure aussi, ajouta-t-elle en riant, que dans toute la Paroisse il n'y a pas une famille aussi déguenillée. On accepta la proposition, & Mylord avec sa canne frappa à la porte, comme nous venons de dire, dans le mo-

ment que Madame ADAMS chapitroit son mari. Toute la famille d'ADAMS fut effrayée de ce coup ; mais le Ministre , sans s'étonner , courut ouvrir la porte , & Lady avec sa suite entra dans la maison , où elle fut reçue de Madame ADAMS avec une centaine de révérences , & de son mari avec autant de courbettes. Il dit à Lady , qu'il étoit confus de l'honneur qu'elle lui faisoit. „ Vous m'a-
 „ vez surpris bien en désordre , ajouta la
 „ femme ; mais votre Grandeur voudra bien
 „ me pardonner , puisque je ne m'attendois
 „ pas à l'honneur que je reçois. ” Le Mi-
 nistre , quoiqu'en bonnet de nuit , s'amusa moins à faire des excuses , que les honneurs de chez lui. Il présenta son fauteuil de bois à Lady , & des tabourets de même étoffe aux autres , en leur disant qu'il étoit charmé de les voir dans sa pauvre chaumière : *Non mea renidet in domo lacunar* , s'écria-t-il , en s'adressant au Mylord , qui lui demanda si c'étoit du Gallois qu'il parloit ; il ajouta que pour lui il n'y entendoit rien. Le bon-homme le regarda , & ne répliqua point.

Mylord *Fanfreluche* étoit un jeune-homme , haut de quatre piés & demi , portant ses cheveux , ou plutôt un faux tour , que nous n'oserions nommer perruque , de peur de l'offenser. Il avoit le visage pâle , le corps fluët , les épaules rondes & étroites , la jambe mince & tant soit peu de travers , & sa démarche ressembloit un peu à celle d'un Pie. Pour les agrémens de son esprit , ils étoient proportionnés à ceux de son corps. Il n'étoit pas sans science ; il prononçoit quelques mots *François* , & chantoit exécrablement



quelques chansons *Italiennes*. Il avoit trop vécu dans le Monde pour être timide, & trop fréquenté la Cour pour être fier. Loin d'être avare, il étoit prodigue, mais nullement libéral: il dépensoit beaucoup, & ne donnoit jamais rien. Il aimoit les femmes à l'excès, & sa passion se trouvoit satisfaite, dès qu'elles perdoient leur réputation; ses amis disoient cependant qu'il ne les mettoit que rarement dans le cas de mériter qu'on soupçonnât leur chasteté. Il étoit ennemi des querelles, puisque sa colère s'apaisoit, dès que celui qui l'avoit causée parloit plus haut que lui.

Voilà la négative de son caractère, en voici l'affirmative. En possession d'un bien immense, l'aopas d'une charge de peu d'importance l'avoit rendu l'esclave d'un certain homme qui exigeoit de lui des soumissions basses, une obéissance aveugle, & un respect qui alloit jusqu'à souffrir les caprices & ses mépris, sans oser fourciller. Pour ce Patron, il sacrifioit son honneur, sa probité, & sa Patrie. Du reste la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le rendoit l'impitoyable censeur de tout le Genre-humain. Tel étoit le petit animal bipède, qui suivit en sautant Lady *Booby* dans la maison du pauvre Ministre.

ADAMS & sa compagnie s'éloignèrent du feu, pour y placer les étrangers: mais Lady, au-lieu d'être sensible à ces politesses, se tourna vers Mr. *Booby*, en disant, *quale bestia qual' animale!* Puis voyant *Fanny* à côté de JOSEPH, elle demanda à Mylord, s'il ne la trouvoit pas jolie. „ Foi de Seigneur, ré-

„ pondit-il, c'est la même que j'ai rencontré. Je ne vous croyois pas de si bon goût, répartit Lady. Ah! ah! reprit Mylord, c'est parce que je ne vous trouve point belle. Quelle folie! répliqua Lady; j'ai été toute ma vie l'objet de votre aversion. Aversion! répartit le petit-maître, de l'aversion d'un visage comme celui-là! Ma chère Lady, croyez-moi, il faut être autre que vous n'êtes, pour parler d'aversion; allez, allez, connoissez-vous mieux. Et puis avec un éclat de rire il se tourna du côté de *Fanny*. ”

Madame ADAMS, qui se tuoit de faire des civilités à cette illustre compagnie, les engagea à s'asseoir à la fin, & voyant son fils tenir son coin auprès du feu pour achever de se sécher, elle le gronda pour le faire retirer. Ce que Lady ne voulut point permettre; au contraire elle fit force complimens au Ministre sur la beauté de cet enfant, lui disant que c'étoit son portrait. Et lui voyant un Livre à la main, „ Sait-il lire déjà, demanda-t-elle? Oui, Madame, répondit ADAMS, il sait même un peu de *Latin*, il commence *Quæ genus*. „ A quoi sert votre *qui genius*, repartit-elle? Je veux l'entendre lire. *Lege*, Jannot, *lege*, dit ADAMS. L'enfant ne répondit rien, mais voyant que son père lui faisoit un signe, il lui dit qu'il ne savoit pas ce que ces mots vouloient dire. Comment donc, dit le père, que veut dire *lege*? Dans l'imperatif *legito*, n'est-ce pas? Oui mon père, répartit Jannot; Et quoi encore, demanda

„ le père ? *Le..... le..... lege*, répondit
 „ l'enfant. Fort bien, dit ADAMS, & que
 „ veut dire *lego* ? Je n'en sais rien, répartit
 „ *Fannot*. Quoi vous n'en savez rien, dit
 „ le Ministre tout en colère ! Votre *Latin* est
 „ donc resté dans la rivière ? Comment di-
 „ tes-vous *lire* en *Latin* ? En *Latin*, mon pè-
 „ re, répondit le fils ? C'est..... c'est,
 „ *le. ... lego*. Et que veut dire *lego*, de-
 „ manda le Ministre ? Ça veut dire *lire*, ré-
 „ pondit l'enfant. Voilà un joli garçon : ah
 „ mon fils que tu deviendras savant, si tu
 „ veux t'en donner la peine, dit ADAMS !
 „ Je vous assure, Madame, ajouta-t-il, cet
 „ enfant qui n'a que neuf ans, a déjà passé
 „ son *Propria quæ manibus*. Allons *Fannot*,
 „ lisez pour la Grandeur. Lady l'en pria
 „ derechef, pour amuser ADAMS tandis que
 „ Mylord entretenoit *Fanny*. Ainsi *Fannot*
 „ lut ce que le Lecteur lira avec lui dans
 „ l'autre Chapitre. ”

CHAPITRE X.

*Histoire de deux Amis, pour servir de leçon à
 ceux qui entreprennent de mettre la paix
 dans le ménage d'autrui.*

L *Leonard & Paul. . . .* (lisez *Paul* ; c'est
 „ une diphtongue, dit ADAMS. „ Lais-
 „ sez lire l'enfant sans l'interrompre, s'écria
 „ Lady, vous m'impatientez. ” Alors *Fannot*

not continua.) *Léonard* & *Paul* étoient amis depuis leur enfance, & si attachés l'un à l'autre, qu'une longue absence, pendant laquelle ils ne s'écrivirent aucune lettre, ne diminua point leur attachement mutuel. Au bout de quinz ans que *Léonard* avoit passés dans les *Indes Orientales*, & *Paul* dans le service du Roi & de sa Patrie, ils se rejoignirent avec une joie réciproque, quoique dans un état bien différent. *Léonard* étoit riche de deux millions, & *Paul* n'étoit encore que Lieutenant d'Infanterie, & sans un sou.

Le Régiment où étoit *Paul*, fut envoyé en quartier d'hiver aux environs d'un château que *Léonard* venoit d'acheter, & où il s'étoit établi depuis peu. Celui-ci, à qui on avoit donné la charge de Commissaire-Général, en allant à la ville pour assister à l'assemblée qui se fait tous les quarante jours dans chaque Province, y rencontra son ancien ami, que quelques affaires du Régiment forçoient d'avoir recours au Commissaire. *Paul* ne reconnut point son cher *Léonard*, tant il étoit changé depuis un tems si considérable. Mais *Léonard*, dès l'instant qu'il le vit, se sentit si ému, qu'il se leva avec précipitation pour aller l'embrasser. *Paul* fut surpris de se voir accablé de caresses par un inconnu; mais peu de mots suffirent pour éclaircir ce mystère, & pour lui faire partager la joie de *Léonard*. Ce qui répandit un sentiment de tendresse dans l'ame de tous les spectateurs.

Léonard engagea *Paul* à venir le voir dans son château. *Paul* ayant obtenu de son Colonel la permission de s'absenter, durant un

mois, ils partirent ensemble l'un & l'autre, & *Paul* se trouva en peu d'heures chez *Léonard*. S'il étoit possible que quelque chose pût augmenter la satisfaction de *Paul*, il la trouva en arrivant. Dès qu'il vit l'épouse de son ami, il la reconnut, pour l'avoir vue dans une *Garnison*, où elle faisoit l'ornement & la joie de toute la ville. Elle étoit fort jolie, & bonne par excellence, mais toujours femme, c'est-à-dire un Ange fragile.

„ (Vous lisez faux, mon fils, dit *ADAMS*;
 „ le bon-sens n'y est point. Il y a comme
 „ cela dans le Livre, répondit *Jannot*, & il
 „ continua. ”) Car quoique sa figure fût Angélique, son ame n'étoit que celle d'une femme, dont son opiniâtreté invincible étoit une preuve convainquante.

Deux ou trois jours se passèrent, sans que rien parût; mais l'humeur de la Dame ayant trop de peine à se contraindre, elle éclata peu-à-peu. Le mari qui ne se gênoit point pour *Paul*, y répondoit avec tant de vivacité, que leurs querelles étoient aussi fréquentes que leurs conversations, & poursuivies avec autant de chaleur, que s'il se fût agi de leur fortune, quoique le plus souvent ce ne fût que des vétilles. Souvent même la bagatelle servoit de prétexte pour les aigrir.

„ Si vous m'aimiez, lui disoit-elle, vous ne
 „ me chicaneriez point pour une bagatelle.”

Le mari rétorquoit l'argument, qui étoit autant pour lui que pour elle, en ajoutant peut-être, qu'étant le chef on devoit lui céder. Pendant ces disputes, *Paul* gardoit le silence, sans se déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre,

pas même des yeux ; jusqu'à ce qu'un jour qu'elle les avoit quittés dans une fureur épouvantable , le mari lui parla en ces termes :

„ Que ferai je , mon cher *Paul*, de cette
„ femme ? Je l'adore , & je n'ai aucune plain-
„ te à faire d'elle. Que ne puis-je lui ôter
„ cette opiniâtreté , qui lui fait soutenir tout
„ ce qu'elle avance , en dépit de la raison
„ & du bon sens ! Car on a beau lui démon-
„ trer qu'elle a tort , quoiqu'elle en soit
„ convaincue dans le fond , elle mourroit
„ plutôt que d'en convenir. Ma patience est
„ à bout , que dois je faire ? Conseillez-
„ moi , je vous en conjure.

„ Si vous voulez que je vous parle en ami ,
„ répondit *Paul*, je ne puis que vous blâ-
„ mer. Pourquoi vous qui condamnez son
„ obstination , vous rendez - vous aussi opi-
„ niâtre qu'elle , dans des disputes où il ne
„ s'agit de rien d'essentiel ? Qu'importe de
„ quelle couleur étoit la veste que vous por-
„ tiez le jour que vous l'avez épousée ?
„ Voilà pourtant le fond de votre querelle
„ d'aujourd'hui. Si vous l'aimez si tendre-
„ ment , que ne la laissez - vous dans une er-
„ reur qui ne vous porte aucun préjudice ,
„ plutôt que de la chagriner & de vous nu-
„ ire à vous-même ? Pour moi , si jamais je
„ prends une femme , je ferai un accord avec
„ elle , que celui de nous deux qui sera per-
„ suadé de son bon droit dans des disputes de
„ cette nature , sera obligé de céder. Ainsi
„ chacun prévenu pour son opinion , s'em-
„ pressera de s'avouer vaincu. Vous avez rai-

„ son, mon cher ami, dit *Léonard*, & je suivrai votre conseil. ”

Ils se quitterent bientôt après, & *Léonard* fut chez sa femme lui faire des excuses, lui disant que son ami lui avoit fait voir son tort. Elle se récria sur les vertus de *Paul*, en quoi le mari la seconda, & tous deux conclurent, que c'étoit le plus sage & le plus vertueux des hommes. Au souper elle ne put s'empêcher de le regarder tendrement, en lui disant, voulez vous de ce pâté de bécasses? C'est un pâté de perdreaux, ma mie, dit le mari.

„ Je demande à votre ami, s'il veut goûter de ce pâté de bécasses, répliqua la femme; je dois savoir apparemment de quoi le pâté est fait, puisqu'il est de ma façon. Si le pâté est de votre façon, repartit le mari, le gibier qui est dedans est de ma chasse, & je puis vous assurer que je n'ai point encore vu de bécasses cette année. Qu'importe cependant, quoique j'aie raison je vous cède, & les perdreaux seront des bécasses. ” Cela m'est fort indifférent, reprit Madame *Léonard*: mais je vois clair, & ne puis souffrir qu'on m'en impose. Vous voulez avoir raison; mais votre ami fait de quoi il est question, puisqu'il en a mangé; *Paul* ne dit mot, & la dispute ne finit que quand le sommeil les accabla bien avant dans la nuit. ”

Le lendemain la femme rencontra *Paul* par hasard; & sachant qu'il avoit parlé pour elle la veille, elle lui tint ce discours. „ Avez-vous jamais vu, Monsieur, un homme aussi déraisonnable que mon mari? Il

„ est fort honnête-homme , j'en conviens ;
„ mais si entêté qu'il n'y a qu'une femme
„ comme moi qui puisse le supporter. Cepen-
„ dant il met souvent ma douceur & ma com-
„ plaisance à des épreuves bien rudes. Hé
„ bien , Madame , répondit *Paul* , puisque vous
„ me l'ordonnez , il faut que je vous dise
„ la vérité au risque de vous déplaire. La
„ dispute n'en valoit pas la peine , j'en con-
„ viens , mais c'étoient des perdreaux très
„ assurément.” Je vous plains , Monsieur ,
d'avoir perdu le goût , répartit-elle. „ Un
„ mari , reprit *Paul* , a droit d'espérer quel-
„ que... , supposez même que vous ayez
„ raison.” Voilà qui est pitoyable , s'écria
„ t-elle. Pitoyable , tant qu'il vous plaira ,
„ continua *Paul* ; mais , Madame , c'est une
„ vérité. Une femme d'esprit , telle que
„ vous , en cédant s'assure une victoire bien
„ plus flatteuse . puisqu'elle fait voir que son
„ génie est infiniment supérieur à celui de
„ son époux. Mais , mon cher Monsieur ,
„ dit-elle , pourquoi me soumettrai-je quand
„ j'ai raison ? Parce que par là , répondit
„ *Paul* , vous lui donnerez une preuve de vo-
„ tre tendresse & de votre compassion ; car
„ y a-t-il rien qui excite plus la pitié , que
„ de voir une personne aimée dans l'erreur ?
„ Oui , répliqua la femme , mais ne suis-je
„ pas obligée de l'en tirer ? Avez vous vu ,
„ demanda l'ami , que vos disputes se soient
„ terminées par le faire convenir de son tort ?
„ Plus nous sommes dans l'erreur , plus nous
„ sommes honteux de l'avouer. J'ai tou-
„ jours remarqué que dans les querelles ce
„ lui

„ lui qui a tort fait le plus de bruit. „ J'a-
 „ voue qu'il y a une apparence de vérité
 „ dans ce que vous venez de dire, répartit
 „ Madame *Leonard*, & je suis résolue de sui-
 „ vre vos conseils. „

Leonard entra comme elle achevoit de par-
 ler, & *Paul* se retira. Le mari s'approcha
 gaiement de sa femme. „ Je suis fâché, ma
 „ mie, de la sottise que je fis hier au soir :
 „ Je dois cet aveu à votre complaisance, lui
 „ répondit-elle, car je suis fâchée de m'être
 „ emportée pour si peu de chose. D'ailleurs
 „ j'avoue mon tort. „ Ceci fut suivi d'une
 petite contestation d'amitié ; après quoi elle
 lui dit que *Paul* avoit décidé contre elle, ce
 qui donna occasion à tous les deux de faire
 l'éloge de leur ami commun.

Paul couloit chez son cher *Leonard* des
 jours tranquilles, les disputes étant devenues,
 grâces à ses sages conseils, moins fréquentes,
 & moins aigres entre le mari & la femme.
 Mais le diable, qui ne peut souffrir de nous
 voir heureux, se mêla de brouiller encore
 le ménage. *Paul* étoit toujours le conseiller
 de l'un & de l'autre : c'étoit lui qui déci-
 doit de tout, & il n'oublioit jamais le dogme
 de la soumission, quoiqu'en particulier il don-
 nât le tort aux absens, ce qui étoit le con-
 traire de ce qu'il faisoit au commencement.

Un jour qu'il étoit absent, une dispute
 s'étant élevée, ils convinrent de s'en rappor-
 ter à ce qu'il en décideroit. Le mari parut
 persuadé qu'il seroit pour lui ; mais la femme
 lui dit, qu'il pourroit bien se tromper, puis
 que son ami étoit convaincu qu'elle avoit

presque toujours raison, & que s'il savoit tout. . . „ Je ne veux rien savoir, répondit le mari : mais si je vous disois ce que „ je sai moi, vous ne croiriez pas que mon „ ami vous fût si fort dévoué. „ Puisque „ vous m'y forcez, reprit-elle, je vous en „ convaincray. Souvenez-vous de la dispute „ que nous eûmes au sujet de l'école de mon „ fils; j'ai cédé par compassion pour vous, „ quoique j'eusse raison, & que *Paul* lui-même me l'ait dit. „ Je ne doute point de la vérité de ce que vous m'avancez, répondit le mari; mais à mon tour je puis vous assurer qu'il me dit au sujet de cette même dispute, que j'avois bien fait, & que lui à ma place il auroit agi de même. Ils continuèrent à se raconter réciproquement tout ce qu'il leur avoit dit en particulier sur la promesse d'un secret inviolable. A la fin se croyant mutuellement, ils se récrièrent sur la trahison de *Paul*, & conclurent qu'il avoit été l'auteur de toutes leurs querelles. Ensuite chacun se blâma des fautes passées, & ils s'efforcèrent réciproquement de se donner des preuves d'une complaisance achevée, tandis que *Paul* devint l'objet de leur exécration. Cependant la femme qui craignoit les suites de cette tracasserie, engagea son mari à dissimuler jusqu'au départ de *Paul* pour se rendre à sa garnison, qui étoit fixé au lendemain, & ensuite de ne le plus fréquenter.

Le procédé de *Léonard* paroîtra peu sensé. Cependant sa femme lui fit promettre de suivre ce qu'elle lui avoit conseillé; mais la froideur tant du mari que de la femme fut bien-

fut remarquée par *Paul*, qui tirant son ami à part le pressa si fort, qu'il lui dit de quoi il étoit question. L'autre lui conta tout ce qui s'étoit passé, & l'assura de la pureté de ses intentions. *Léonard* lui reprocha un secret gardé mal-à-propos, & *Paul* à son tour le railla sur ce qu'il ne cachoit rien à sa femme. La conversation s'aigrit de part & d'autre; le mari alla jusqu'à lui reprocher qu'il brouilloit son ménage, & qu'il l'avoit mis sur le point de se séparer d'avec sa femme, si leur mutuelle confiance n'avoit éclairci le mystère. *Paul* répondit. . . .

Ici l'enfant fut interrompu par un événement, que vous allez apprendre dans un autre Chapitre.

CHAPITRE XI.

*Galanterie de Mylord FANFRELUCHE. Jalou-
sie & courage de JOSEPH.*

MOnsieur JOSEPH ANDREWS souffroit impatiemment d'entendre Mylord *Fanfreluche* offrir de l'argent, des présens, & des revenus à *Fanny*, moyennant une condition qu'il exprimoit assez naturellement. La compagnie, à qui il n'osoit manquer de respect, le retint tant que notre petit-maître se contenta de jouer de la langue. Mais les mains se mettant de la partie, il perdit patience, & par un tour que pratiquent les Luteurs, il

le jetta de l'autre côté de la cuisine. Les Dames en furent effrayées. Mylord s'étant relevé, alloit mettre l'épée à la main, quand Mr. ADAMS se mit entre deux, & s'exposa sans crainte à la rage du petit Seigneur, dont les menaces ne faisoient trembler que les Dames. JOSEPH, qui ne le craignoit en aucune façon, pria Mr. ADAMS de se retirer, tandis que Mr. *Booby* conseilloit au Mylord courroucé de remettre son épée dans le fourreau, en lui promettant une satisfaction convenable. Content de sa parole Mylord tira un miroir de poche, & rajusta ses cheveux, en menaçant JOSEPH, qui ne demandoit pas mieux que de se voir en rase campagne avec lui; ce qu'il lui dit très ouvertement. En même tems il vola auprès de *Fanny*, qui étoit évanouïe entre les bras de Madame ADAMS, & il la rappella à la vie. „ Madame, lui dit-il. j'aurois affommé un de mes „ pareils qui m'eût donné autant de sujet de „ le maltraiter. Et quel sujet, demanda „ Lady, pouviez-vous avoir? Mylord avoit „ insulté cette fille; Madame, répondit-il „ Il l'a peut-être embrassée, repliqua Lady? „ Est-ce-là une raison pour qu'un jeune- „ homme comme vous se croie autorisé à „ lui manquer de respect? JOSEPH, vous de- „ venez trop insolent. „ Madame interrom- „ pit Mr. *Booby*, j'ai tout vu; je ne puis jus- „ tifier Mr. ANDREWS, qui n'a que faire de „ se mêler de ce qui regarde cette fille. Et „ moi je le justifie, repartit Mr. ADAMS. „ C'est un brave garçon. Il convient à tous „ les hommes d'être les soutiens de l'inno-

„ cence : & celui qui refuse de venger une
 „ fille qu'il est sur le point d'épouser, n'est
 „ qu'un lâche & un coquin. Monsieur, lui
 „ dit Mr. *Booby*, Mr. ANDREWS n'est pas
 „ un parti sortable pour une fille comme el-
 „ le." Non assurément, ajouta Lady; &
 „ vous Mr. ADAMS, vous sortez de votre
 „ caractère, en protégeant de pareilles fo-
 „ lies; vous seriez beaucoup mieux d'avoir
 „ soin de votre femme & de vos enfans.
 „ Ah! que votre Grandeur lui a bien dit
 „ son fait, s'écria Madame ADAMS! Il m'é-
 „ tourdit tous les jours de ses sottises, disant
 „ que tous ses Paroissiens sont ses enfans. Je
 „ ne fai ce qu'il veut dire; mais s'il n'étoit
 „ aussi honnête-homme qu'il l'est, je soup-
 „ connerois quelque chose. Je sai lire l'E-
 „ vangile, oui, & l'interpréter encore, tout
 „ aussi-bien que lui; mais je n'ai jamais ap-
 „ pris que les Ministres soient obligés de nour-
 „ rir les enfans d'autrui. D'ailleurs, il n'est
 „ qu'un pauvre Vicaire, & votre Grandeur
 „ fait bien qu'il n'a pas plus qu'il ne faut
 „ pour moi & pour les miens. Vous parlez
 „ de bonsens, lui répondit Lady, qui ne lui
 „ avoit pas encore adressé un seul mot, &
 „ Mr. ADAMS se perd en favorisant un ma-
 „ riage, que mon neveu désapprouve, & qui
 „ ne convient en aucune façon à Mr. JOSEPH,
 „ ayant l'honneur d'être à présent notre
 „ allié."

Tandis que Lady s'entretenoit avec la fem-
 me du Ministre, Mylord sautoit çà & là, &
 secouoit la tête de colère ou de douleur. PA-
 MÉLA gronda *Fanny* de son excès d'ambition,

qui la portoit, disoit-elle, à rechercher son frère, qui étoit trop au-dessus d'elle. Cette pauvre fille ne répondoit que par un torrent de larmes. Ce que voyant JOSEPH, il la prit par le bras, en disant tout haut qu'il ne reconnoitroit pour parent ni allié qui que ce fût qui seroit ennemi de celle qu'il aimoit plus que lui-même. Il sortit aussi-tôt avec elle, sans que Mylord ni Mr. *Booby* fissent le moindre effort pour le retenir. Lady *Booby*, avec toute sa compagnie, sortit presque en même tems, la cloche du château ayant déjà sonné pour le diner.

ADAMS, se voyant débarrassé de l'illustre compagnie, parut triste & rêveur : ce que la femme ayant remarqué, elle lui dit qu'il étoit bien tems de rêver, quand il avoit ruiné sa famille par son sot entêtement. „ Ou peut-
 „ être, ajouta-t-elle, est-ce pour la perte de
 „ vos deux enfans, JOSEPH & *Fanny*, que
 „ vous vous attristez. ” Alors la fille s'en
 mêla, & lui dit : „ En vérité, mon cher père,
 „ vous avez tort d'amener des étrangers
 „ ici, pour nous arracher le morceau de la
 „ boucne. Vous les avez nourris depuis votre
 „ retour, & peut-être les garderez-vous
 „ encore un mois. Etes-vous obligé de nour-
 „ rir *Fanny*, parce que JOSEPH dit qu'elle est
 „ jolie ? car pour moi je ne sais ce qu'on
 „ trouve de si rare en elle. Si on nourrit
 „ soit les filles pour leur beauté, elle seroit
 „ assurément aussi mauvaise chère que ses
 „ voisines. Pour Mr. JOSEPH, je sais bien
 „ qu'il est honnête garçon, & qu'il payera
 „ ses dettes tôt ou tard. Mais pour elle, que

„ ne retourne-t-elle chez son Maître, d'où
 „ elle s'est enfuie? Si j'avois un million je
 „ ne donnerois pas une obole à une fille
 „ comme elle, quand je la verrois prête à
 „ mourir de faim. Et moi je l'assisterois,
 „ dit *Fannot*. Voyez-vous, mon cher père,
 „ plutôt que de voir *Fanny* mourir de faim,
 „ je lui donnerois mon diné. ”

ADAMS charmé de voir les bonnes dispositions de son fils, lui recommanda de les cultiver, & de regarder tous ses voisins comme ses frères. „ Oui, mon père, répondit l'enfant, j'aime *Fanny* plus que mes sœurs, parce qu'elle est bien plus jolie. Tiens, voilà pour ton impertinence, dit l'aînée en lui donnant un soufflet, que son père lui auroit rendu, si le retour de Mr. JOSEPH accompagné de *Fanny* & de l'*Irlandois* n'eût suspendu sa colère. Femme, dit-il, apprêtez-nous notre réfection. J'ai autre chose à faire, répondit la femme. Vous manquez à votre devoir en me répondant de la sorte, lui dit ADAMS, car il est écrit que le mari est le chef de la femme, & qu'elle doit lui être obéissante. Fi donc, s'écria la femme: perdez-vous l'esprit, de blasphémer ainsi la Sainte Ecriture en la citant hors de l'Eglise? Mr. JOSEPH l'interrompit, en disant à Mr. ADAMS, que loin de vouloir donner de l'embarras à Madame ADAMS, il venoit la prier avec toute la famille aux *Armes du Roi*, où il avoit donné ordre de préparer un dîner. Madame ADAMS à ces mots reprit toute sa gaieté, & accepta très gracieuse-

ment l'invitation ; son mari suivit son exemple ; & ils se mirent tous en marche vers les *Armes du Roi*, sans que personne s'embarassât de garder la maison, pas même *Fannot*, à qui JOSEPH donna un scheling, en reconnoissance de la bonne volonté qu'il avoit témoignée pour *Fanny*.

CHAPITRE XII.

Découverte qui commence à éclaircir cette Histoire.

Le Porte-balle *Irlandois*, depuis son arrivée, s'étoit soigneusement informé de tout ce qui regardoit la famille de Mr. *Booby*. On lui avoit appris que le Chevalier étoit mort, & que c'étoit le même qui avoit acheté *Fanny* à l'âge de trois ou quatre ans, d'une femme qui voyageoit. Après le diner, il dit à cette belle fille, qu'il croyoit pouvoir lui donner connoissance de ses parens. Toute la compagnie parut surprise de l'entendre parler de la sorte, & elle-même fut plus étonnée que tous les autres. On fit silence, & le vieil *Irlandois* leur parla de la sorte. „ Je gagne aujourd'hui mon pain à la sueur de „ mon corps, mais autrefois je me suis vu plus „ heureux, étant Vivandier & Tambour „ dans un de nos Régimens. Ensuite j'ai „ passé en *Angleterre*, avec un de nos Offi- „ ciers qui y alloit faire des recrues. En al-

„ lant de *Bristol* à *Frome*, où nous espérons
 „ faire des hommes parmi les pauvres Ou-
 „ vriers, qui y meurent de faim depuis
 „ que nos Manufactures de Laine sont tom-
 „ bées, nous rencontrâmes une femme âgée
 „ d'environ trente ans, assez passable pour
 „ un soldat. Elle lia conversation avec nos
 „ Dames; car notre détachement qui consi-
 „ stoit dans un Officier, un Sergent, moi
 „ Tambour, & deux Fuseliers, avoient cha-
 „ cun leur compagne, à l'exception de mon
 „ Maître. Nous marchâmes longtems ensem-
 „ ble, & voyant qu'elle m'étoit échue de
 „ plein droit, je lui contai militairement
 „ mon martyre, dont elle eut pitié; & de-
 „ puis ce jour-là nous vécûmes comme mari
 „ & femme, jusqu'à celui de sa mort.”

Vous vous mariâtes par dispense sans dou-
 te, interrompit Mr. ADAMS? car je ne vois
 pas qu'il soit possible de publier les bans de
 vous autres, qui changez si souvent de de-
 meure. „ Non Monsieur, répliqua l'*Irlandois*;
 „ nous nous donnâmes une dispense,
 „ pour aller coucher ensemble sans cérémo-
 „ nie. Oui, oui, j'entens, répliqua le Mi-
 „ nistre, *ex necessitate*. Une dispense est per-
 „ mise, quoique l'autre façon soit plus loua-
 „ ble & plus régulière ” L'*Irlandois* pour-
 „ suivit son histoire. „ Cette femme me suivit
 „ de garnison en garnison, jusqu'à ce qu'à
 „ *Galloway* elle tomba malade d'une fièvre,
 „ dont elle mourut en peu de jours. Quand
 „ elle se vit à l'extrémité, elle m'appella,
 „ & me dit qu'elle ne pouvoit mourir en
 „ paix, sans me découvrir un secret, qui

„ étoit le seul de ses péchés qui lui pesoit
 „ sur la conscience. J'étois autrefois, dit-el-
 „ le, dans une troupe de *Bobémiens*, qui al-
 „ loient voler les enfans de village en villa-
 „ ge; je ne me suis jamais rendue coupable
 „ de ce crime qu'une seule fois, & je m'en
 „ repens du fond de mon cœur; puisqu'il
 „ est possible que j'aie pu causer la mort du
 „ père & de la mère de cet enfant, peut-ê-
 „ tre de tous les deux; car je ne puis vous
 „ faire concevoir combien elle étoit belle à
 „ l'âge de dix-huit mois, qu'elle pouvoit a-
 „ voir quand je l'enlevai. Elle resta avec
 „ nous deux ans, & je la vendis trois gui-
 „ nées au Lord *Booby* dans la Province de
 „ *Sommerfet*. C'est de vous Monsieur, dit-il
 „ en s'adressant à Mr. ADAMS, que je me
 „ flatte d'apprendre si je suis au bout de mon
 „ voyage; car je ne suis venu jusqu'ici, que
 „ pour donner un état à cette fille, en la
 „ rendant à ses parens.

„ Il n'y a point d'autre Chevalier de ce
 „ nom, répondit ADAMS, c'est le defunt Sei-
 „ gneur de ce Village. Mais vous avez ou-
 „ blié de nous dire le nom du père & de la
 „ mère de cette fille. Ils demeurent, re-
 „ prit l'*Irlandais*, à trente milles du château.
 „ Elle m'a dit que je les trouverois, en de-
 „ mandant le nom d'une autre de leurs fil-
 „ les, puisqu'elle doit être l'unique dans le
 „ Royaume qui porte un nom si barroque;
 „ c'est PAMLA ou PAMELA, je ne puis dire
 „ lequel." *Fanny* tomba évanouie à ce nom
 „ fatal qui renversoit ses plus chères espérances.
 „ JOSEPH devint immobile, *Fannot* se mit à

jetter les hauts cris sans savoir pourquoi, tandis que le bon Ministre à genoux rendoit ses actions de grâces, de ce que cette découverte s'étoit faite avant que le crime d'inceste ne se fût commis entre ses chers enfans. L'Irlandois étoit tout étourdi de voir la consternation que son récit avoit causée. Mais la jeune ADAMS le tira de peine, en lui contant leur histoire, pendant que sa mère étoit occupée à soulager la pauvre *Fanny*, cependant il est tems d'aller voir ce qui se passe au château.

CHAPITRE XIII.

Combat entre l'Amour & l'Orgueil. Suite de la découverte.

LAdy ne s'étoit mise à table que pour en faire les honneurs. Elle étoit trop tourmentée par sa passion pour pouvoir manger. Quand le repas fut achevé elle dit tout bas à FAMELA. „ Je me trouve incommodée; ma
 „ chère nièce voudroit-elle bien se charger
 „ d'entretenir Mylord & mon neveu, pen-
 „ dant que je me reposerai? En achevant ces
 „ mots elle se retira dans sa chambre, où el-
 „ le se jeta sur son lit dans une espèce d'a-
 „ gonie.” L'amour, la rage & le désespoir
 la déchiroient tour à tour. „ Il faut, dit-
 „ elle, que je révèle ce fatal secret, je ne
 „ puis plus le garder, son poids m'accable;

„ en le révélant, je trouverai peut-être quel-
 „ que secours.

Slipstop s'avança près du lit, pour lui de-
 mander la cause de son accablement; mais
 au-lieu de lui en faire confidence, comme
 elle se l'étoit proposé, elle se mit à faire le
 panégyrique de JOSEPH, qu'elle acheva par
 une lamentation des plus touchantes, sur ce
 qu'il prodiguoit tant de tendresse & tant de
 sentimens héroïques pour un objet aussi mé-
 prisable qu'étoit *Fanny* à ses yeux. *Slipstop*
 répondit en exagérant tout ce que Lady avoit
 avancé, & conclut son discours par ces mots.

„ Ah Ciel! Pourquoi JOSEPH n'est-il point
 „ Gentilhomme, ou que ne puis-je voir vo-
 „ tre Grandeur entre les bras de quelqu'un
 „ qui lui ressemble! ” Lady se leva avec
 précipitation, & faisant quelques tours dans
 sa chambre: „ Ah! s'écria-t-elle, qu'il est
 „ fait pour rendre une femme heureuse!
 „ Oui Madame, répondit *Slipstop*, votre Gran-
 „ deur sera la femme du monde la plus heu-
 „ reuse avec lui. Foin de la coutume & de
 „ qu'en dira-t-on! Me priverai-je de man-
 „ ger selon mon appétit, dans la crainte
 „ qu'on ne m'appelle gourmande? Si j'avois
 „ envie d'un homme, je l'épouserois à la
 „ barbe de tous les parens du monde. Vous
 „ n'avez ni *Tutelaire* ni Gouvernante pour
 „ contraindre vos affections. D'ailleurs il
 „ n'est plus laquais; c'est le beaufrère de
 „ Monsieur votre neveu, & pourquoi vou-
 „ driez-vous vous gêner plus qu'il n'a fait?
 „ Ne pouvez-vous pas épouser le frère, par
 „ la même raison qu'il s'est marié avec la

„ Sœur ? Pour moi , si c'étoit un crime que
 „ tant *d'atrocité* , je me garderois bien de
 „ vous le conseiller. Mais ma chère *Slipslop* ,
 „ interrompit Lady , supposons que je pusse
 „ m'abaisser jusqu'à lui. Cette maudite *Fan-*
 „ *ny* ! ah que je la déteste aussi bien que
 „ son imbécile Amant ! C'est un petit mon-
 „ stre , répondit *Slipslop* ; elle fait cependant
 „ la mijorée , mais laissez - moi faire , votre
 „ Grandeur en sera bientôt débarrassée. Vous
 „ avez entendu dire que JOSEPH s'est battu
 „ avec le valet de chambre de Mylord par
 „ rapport à elle : son Maître veut qu'il l'en-
 „ lève ce soir , & moi j'y prêterai la main.
 „ Nous en parlions ensemble lui & moi , dans
 „ le tems que vous m'avez appelée. Retour-
 „ nes - y vite , répartit Lady ; car *Fan-*
 „ *freluche* est sur le point de s'en aller. Fai-
 „ tout ce que tu pourras pour que le valet de
 „ chambre réussisse : pour moi je vai joindre
 „ la compagnie , mais aie soin de me venir
 „ avertir dès que le coup sera fait. ”

Slipslop se retira , & Lady se mit à l'ana-
 lyse de son propre cœur , dès qu'elle se vit
 seule.

„ O Ciel , s'écria - t - elle , jusqu'où m'en-
 „ traîne ma passion ! J'ose donc l'avouer à
 „ moi - même , & je veux épouser JOSEPH.
 „ Ah ! si je l'épouse , de quel front oserai - je
 „ regarder mes parens , après les avoir des-
 „ honorés par une alliance aussi honteuse ?
 „ Mais ne puis - je pas les fuir ? Ne puis - je
 „ pas me dérober à leurs yeux , avec celui
 „ dont j'attens mon parfait bonheur ? Oui ,

„ je puis passer mes jours dans quelque dé-
„ sert affreux, que sa présence embellira : là ;
„ je coulerai d'heureux jours dans la con-
„ templation de tous ses charmes, & dans la
„ jouissance des divins plaisirs que l'amour
„ prodigue aux vrais Amans. Mais
„ pour qui veux-je m'ensevelir ainsi ? A qui
„ prétens-je sacrifier les restes de ma jeunes-
„ se, mon bien, mon rang, ma famille. . . .
„ Détestable passion ! N'est-il pas
„ beau, bien fait, jeune, aimable, tendre,
„ fidèle ? Oui, il est tendre & fidèle. Mais
„ hélas, ce n'est pas pour moi ; c'est pour
„ une vile créature, que je rougis de nom-
„ mer ma rivale. Cependant il la préfère à
„ une femme telle que moi. Ah ! maudit
„ soit un corps si beau, où loge une ame si
„ basse ! Puis-je aimer encore ce monstre ?
„ Non, je m'arracherai plutôt le cœur que
„ de ne pas détruire une détestable image,
„ qui s'y est gravée en caractères de feu. In-
„ grat JOSEPH, tu éprouveras les redoutables
„ effets de ma vengeance, tu imploreras en-
„ vain ma pitié ! Ma Rivale triomphante te
„ verra expirer, & ne jouira point du bien
„ qu'elle m'enlève. Insensée, quel bien ?
„ Est-ce un bien pour toi de sacrifier ainsi
„ tout ce que tu as de plus précieux, à
„ une passion qui te flétrira ? Ah ! goûtons
„ plutôt les joies de la vertu & de l'honneur.
„ Le vice & la faiblesse traînent à leur suite
„ trop de chagrins & de malheurs. Jusqu'à
„ quel point me suis-je laissée séduire, faute
„ d'avoir appelé la raison à mon secours ?
„ Elle me dévoile enfin l'abîme où j'allois

me précipiter. Que le Ciel soit loué ! L'honneur remporte enfin la victoire, & je méprise un bien, dont je ne puis jouir sans bassesse, que je ne pourrois peut-être me procurer que par un enchaînement de crimes affreux."

En ce moment, *Slipslop* vint l'interrompre, en criant: „ Ah ! Madame, je vous apporte une étrange nouvelle: notre laquais *La Fleur* revient du cabaret, où Mr. ADAMS avec toute la clique ont diné: il dit qu'il y a un Etranger avec eux, qui leur a fait voir comme JOSEPH & *Fanny* sont frère & sœur. Cela ne se peut, répartit la Dame. Je ne saurois vous dire les *particules*, répliqua *Slipslop*, cependant *La Fleur* dit que cela est bien vrai."

Cette surprenante nouvelle renversa en un instant toutes les généreuses résolutions que l'honneur venoit d'inspirer à Lady. A mesure que l'espérance renaissoit dans son cœur, la raison reculoit dans son esprit. Oubliant donc tout son soliloque, elle ordonna qu'on eût à lui envoyer *La Fleur*. En même tems elle descendit dans la salle où étoit Mr. *Bobby* avec PAMÉLA, à qui elle annonça cette nouvelle. PAMÉLA lui dit qu'elle ne pouvoit y ajouter foi, n'ayant jamais entendu dire ni à son père ni à sa mère, qu'ils eussent perdu aucun enfant, ni même qu'ils en eussent eu d'autres que JOSEPH & elle. Lady se fâcha contre son incrédulité, en déclamant contre ceux qui ayant fait leur fortune, déshonoient leurs parens, parce qu'ils étoient pauvres. PAMÉLA ne répondit rien. Mr.

Booby prit alors la parole, & dit que si cette fille étoit vraiment la sœur de sa femme, elle la reconnoîtroit avec joie, aussi-bien que lui. „ Ainsi je vous prie de l'envoyer chercher, „ ajouta-t-il, avec l'Etranger, afin que nous „ les examinions ensemble.

L'*Irlandois* parut, ainsi que *Fanny* & *JOSEPH*; car celui-ci ne voulut point la perdre de vue. Le Ministre, autant par curiosité, qui étoit sa passion dominante, que par devoir, les avoit suivis, en les exhortant à rendre grâces au Ciel d'un événement qui les plongeoit dans le désespoir.

L'Etranger répéta au château ce qu'il avoit dit au cabaret. Toute la compagnie parut convaincue de ce récit, à l'exception de *PAMÉLA*, qui ne pouvoit s'imaginer qu'il fût même vraisemblable, parce qu'elle n'avoit jamais entendu son père ni sa mère parler d'un troisième enfant. *Lady*, qui se trouvoit très intéressée dans le dénouement de cette affaire, trembloit que *PAMÉLA* n'eût raison; & *JOSEPH* se rejouïssoit de l'obstination avec laquelle sa sœur désavouoit pour telle sa chère *Fanny*.

Mr. Booby les pria tous de suspendre leur jugement, en attendant l'arrivée du vieux *ANDREWS* & de sa femme, qu'il attendoit le lendemain, les ayant invités l'un & l'autre de venir le reprendre dans son équipage, pour retourner ensemble chez lui. „ Alors, dit- „ il, nous apprendrons la vérité. Cependant „ je vous avoue que je panche à croire le „ récit du bon *Irlandois*, parce qu'il me pa- „ roît rempli de circonstances extrêmement

„ VRAI-

„ vraisemblables. D'ailleurs quel intérêt a-t-il de vouloir nous tromper ?

Lady *Booby*, quoique peu accoutumée à voir de telles gens chez elle, les admit à sa table, dont elle fit les honneurs avec une grace infinie. Il y avoit Mr. *Booby*, PAMÉLA, Mylord *Fanshreluche*, JOSEPH, *Funny* & Mr. ADAMS. Pour l'*Irlandois*, elle le recommanda aux domestiques, & l'envoya manger avec eux. Cette compagnie, à l'exception des deux Amans qui gardoient un morne silence, passa la soirée avec beaucoup de gaieté ; car Mr. *Booby* avoit engagé JOSEPH à faire des excuses à Mylord, qui fit briller son esprit aux dépens d'ADAMS, en le raillant sur sa parure. Le Ministre lui rendit le change avec beaucoup plus de sel, & tous ceux qui étoient présens en rirent beaucoup. PAMÉLA fit la guerre à JOSEPH, de ce qu'il paroïssoit si peu sensible à la joie de retrouver une sœur. „ Si vous l'aimiez, lui dit-elle, „ d'un amour dégagé des sens, vous seriez „ charmé de découvrir une liaison de sang „ entre vous deux.” ADAMS saisit cette occasion pour faire l'éloge de l'amour *Platonique*, d'où par un saut naturel il passa aux joies du Paradis, en assurant qu'il n'y avoit point de vrais plaisirs sur la Terre ; ce qu'il ne put persuader à Mr. *Booby*, ni à sa femme.

Ces heureux époux firent remarquer qu'il étoit tems de se retirer, car les autres ne témoignoiént aucune envie de se coucher. On se retira cependant pour s'aller reposer dans les lits préparés dans le château ; ADAMS mé-

me fut prié d'y toucher, parce que le tems étoit orageux.

CHAPITRE XIV.

*Avantures modernes. Dangers que court
Monsieur ADAMS.*

VERS les trois heures du matin, c'est-à-dire une heure après qu'on se fut retiré, Mylord *Fanfréliche*, que l'image de *Fanchon* empêchoit de dormir, s'étoit avisé d'une chose, par laquelle il espéroit parvenir à ses fins. Il avoit ordonné à un de ses domestiques de remarquer la chambre où elle couchoit. Quand celui-ci se fut acquité de sa commission, Mylord se glissa sans bruit, à ce qu'il croyoit, dans la chambre qu'on venoit de lui indiquer. En entrant, il respira une odeur qui auroit dû le détromper, s'il avoit été moins prévenu : il chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il dit en imitant la voix de JOSEPH : „ *Fanchon*, mon Ange, je viens
„ de découvrir la fourberie du Porte-balle ;
„ je ne suis plus ton frère, mais ton amant,
„ & je ne veux plus attendre un bonheur
„ qui m'est dû depuis si longtems. Vous
„ avez des preuves de ma constance & de
„ ma probité, qui ne vous permettent point
„ de douter que je ne vous épouse. Ainsi
„ si vous m'aimez réellement, vous ne me
„ refuserez pas de m'admettre dans votre

„ lit. ” En achevant ces mots, il mit bas sa robe de chambre, & se mit dans le lit, où il embrassa tendrement l'objet de son ardeur téméraire, qui au-lieu de le repousser, lui rendit le change. Jugez de sa joie dans cet heureux instant. Hélas ! que la Fortune se joue des foibles mortels ! *Stop*, car c'étoit elle, reconnut dans le moment celui qu'elle avoit pris d'abord pour JOSEPH. Mais Mylord, quoique convaincu qu'il s'étoit trompé, ne pouvoit découvrir qui étoit cette fausse *Fanny*. Il avoit si peu fixé les yeux sur cette créature depuis qu'il étoit dans le château, qu'il ne l'auroit pas reconnue à l'aide d'une bougie. Il fit un effort pour s'échapper du lit ; mais l'autre n'avoit pas envie de le laisser aller, bien résolue de se récompenser des plaisirs qu'elle s'étoit promis si mal à propos, en rendant cet accident utile à son honneur. Elle avoit effectivement besoin d'effacer quelques soupçons, auxquels elle avoit donné lieu. Ainsi elle crut l'imprudent Aventurier propre à un sacrifice, capable de rétablir l'opinion que sa Maîtresse commençoit à perdre de sa chasteté incorruptible. Elle le saisit donc par sa chemise comme il sortoit du lit, & se mit à crier à pleine tête.

„ Comment malheureux tu oses attaquer ma
 „ vertu ? Que sais-je si tu ne m'as pas perdue
 „ tandis que je dormois ? Au meurtre ! à l'as-
 „assin ! au voleur ! je suis ruinée ! ” Mr.
 ADAMS, qui étoit éveillé dans son lit, où il
 révoit, courut au secours sans s'embarrasser
 de sa nudité. En approchant du lit, sa main
 se rencontra par hasard sur l'épaule de My-

lord, qu'il prit à la délicatesse de sa peau, & à sa petite taille, pour la fille qui venoit de crier au secours, & le laissa aller, pour se jeter sur l'homme qu'il croyoit dans le lit. *Slipslop*, sans le connoître, lui donna un violent soufflet. Il riposta par une gourmade, dont heureusement la pesanteur même tomba que sur le traversin. Mais son coup manqué, ADAMS tomba tout au travers du lit, où cette Amazone le souffleta & l'égratigna à son aise. „ Je suis une fille, dit-elle à la fin. ” Tu es plutôt un diable, répondit le Ministre, en lui adressant un coup de poing qui lui fit jeter les plus hauts cris.

Lady qui ne dormoit point, & qui ne s'effrayoit pas facilement, entendit tout ce vacarme. S'étant levée, elle entra dans la chambre. *Slipslop* voyant sa Maîtresse avec une bougie à la main, s'écria encore une fois, *Au secours ! à moi !* ADAMS voyant la lumière lâcha prise, & en se retournant vit Lady, qui s'étant aperçue qu'il étoit en chemise, lui avoit tourné le dos pour lui dire toutes les injures qu'il sembloit mériter. Le Ministre ayant alors reconnu *Slipslop*, & honteux de sa situation en la présence d'une Dame qu'il respectoit, se fourra sous les couvertes, malgré tous les efforts que fit la Suivante pour l'en empêcher. Puis montrant sa tête ornée d'un bonnet jadis blanc, il protesta de son innocence, & supplia *Slipslop* de lui pardonner les coups qu'il lui avoit donnés sans la connoître. Car, dit-il, je vous jure, Mademoiselle, que je vous ai prise pour une Magicienne. Tandis qu'il parloit, Lady vo-

yant quelque chose de brillant à ses piés, le ramassa, & vit avec surprise des boutons de manche de diamant, & un peu plus loin, la manche d'une chemise garnie d'une dentelle, qu'elle reconnut pour être celle que Mylord avoit portée la veille. „ Je ne comprends „ rien à tout ceci, dit-elle. Pour moi, ré- „ pondit *Slipsh.p.*, je n'en sais rien; il peut „ être entré ici une douzaine d'hommes sans „ que j'en aie connu aucun. Mais à qui „ peuvent appartenir cette chemise & ces „ boutons? A celui que j'ai laissé échapper, „ dit ADAMS. Si je ne l'avois pas pris pour „ une fille, je l'aurois arrêté, eût-il été un „ *Hercule*; mais, à vrai dire, je crois qu'il „ n'est qu'un *Hylas*.”

Il rendit compte à Lady de tout ce qui étoit arrivé, depuis que les cris de Mademoiselle *Slipshop* l'avoient attiré dans sa chambre, & jusqu'à ce que la Dame elle même fût venue. Lady ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur, en contemplant les figures d'ADAMS & de sa Suivante, couchés aux deux extrémités du lit. Elle pria le bon Ministre de se retirer, & ordonna à *Slipshop* de la suivre dès qu'elle seroit habillée. Puis elle s'en retourna dans son appartement.

Mr. ADAMS la voyant partie, renouvela ses excuses à la femme de chambre, qui étoit si bonne qu'elle lui pardonna sur le champ, & même fit mine de lui témoigner qu'elle lui vouloit du bien. Mais il prit congé d'elle aussi tôt, & sortit, dans l'intention de rentrer au plutôt dans sa chambre, qui étoit à la droite. Au-lieu de s'y rendre, il prit à

gauche, & s'en alla à tâtons coucher sans bruit à côté de *Fanny*, qui dormoit d'un profond sommeil malgré ses inquiétudes ; tant elle étoit fatiguée de la nuit précédente où elle avoit veillé, & de l'émotion que les aventures du jour lui avoient causées. ADAMS avoit coutume d'entrer avec précaution dans un lit, & de coucher fort près du bord ; parce que sa femme très jalouse de la discipline conjugale, l'avoit dressé à cette philosophique façon de se coucher. Le Lecteur ne doit donc pas s'étonner s'il ne réveilla point *Fanny*, qui dormoit encore, malgré le bruit qu'on venoit de faire dans la chambre prochaine.

Le bon-homme dormoit avec une égale tranquillité, quand JOSEPH, qui venoit voir *Fanny*, selon la parole qu'ils s'étoient donnée, frappa à la porte. Entrez, dit ADAMS, qui que vous soyez ; car il s'éveilloit au moindre bruit. JOSEPH crut s'être trompé de porte ; mais ayant reconnu la voix, il entra, & vit des hardes de femme à côté du lit. *Fanny*, qui ouvrit les yeux au même moment, mit par hasard sa main sur le visage du Vicaire. „ Ah Ciel ! s'écria-t-elle, où suis-je ? Grand Dieu ! Et où suis-je moi-même, dit le Ministre aussi effrayé qu'elle ? ” Tandis que *Fanny* crioit & qu'ADAMS confus se levoit, JOSEPH ouvroit des yeux surpris, & restoit immobile. Les Peintres & les Sculpteurs qui ont représenté l'Étonnement d'après nature, n'eurent jamais un pareil modèle.

„ Par quel enchantement se trouve-t-elle

„ dans ma chambre, demande le Ministre
 „ interdit? Par qu'elle aventure vous trou-
 „ vez-vous dans la sienne, demanda l'A-
 „ mant stupéfait? Je n'en sais rien, répondit
 „ ADAMS; mais comme je suis chrétien, je
 „ ne l'ai point touchée; j'ignorois même
 „ qu'il y eût quelqu'un dans le lit. O que
 „ ceux qui nient l'existence de la Magie sont
 „ aveugles! Je vois clairement qu'il y a à
 „ présent autant de Magiciens dans le Mon-
 „ de, qu'il y en avoit du tems de *Saül*. On
 „ m'a ôté mes habits par enchantement, pour
 „ mettre ceux de *Fanny* à la place.” Il sou-
 „ tint toujours qu'il étoit dans la chambre,
 „ qu'on lui avoit donnée la veille pour y cou-
 „ cher; ce que *Fanny* nia fortement. Vous vou-
 „ lez faire accroire cela à JOSEPH, lui dit-él-
 „ le, pour cacher votre méchanceté. Com-
 „ ment, s'écria JOSEPH, a-t-il eû l'impuden-
 „ ce de..... Je ne puis, répondit *Fanny*,
 „ l'accuser d'autre chose que de s'être glissé
 „ dans mon lit. Mais n'est-ce pas assez?”
 JOSEPH estimoit & aimoit trop Mr. ADAMS,
 pour le condamner sur des apparences. Ainsi
 apprenant de la bouche de *Fanny* elle-mê-
 me, que ce ne pouvoit être qu'un qui-pro-
 quo, il se calma, & dit au Ministre qui ve-
 noit de lui apprendre l'aventure de *Slipshod*
 avec Mylord. „ Je parie qu'en sortant de
 „ sa chambre vous avez pris à gauche, au-
 „ lieu de tourner à droite. Cela est vrai,
 „ il faut que vous l'ayiez deviné, dit le Mi-
 „ nistre.” Il fit mille excuses à *Fanny*, en as-
 surant JOSEPH que son innocence n'avoit rien
 risqué. Ensuite il se retira dans la chambre

où étoient ses hardes, accompagné de JOSEPH, qui le suivit pour le laisser en liberté. Il y retrouva ses habits, ce qui fut pour lui une preuve convainquante de sa méprise. Cela ne l'empêcha pas de soutenir que la Religion exigeoit qu'on crût l'existence des Sorciers.

CHAPITRE XV.

Arrivée du vieux ANDREWS avec sa Femme, & d'une autre Personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porteballe.

Lorsque Fanny fut habillée, JOSEPH l'alla voir, & après une très longue conversation, ils conclurent, qu'en cas qu'il fût prouvé qu'ils étoient frère & sœur, ils ne se marieroient jamais, afin de finir leurs jours ensemble dans l'union & l'amitié fraternelle.

La compagnie étant assemblée au déjeuner, la gaieté se répandit jusqu'à JOSEPH, & Fanny parut plus tranquille que le jour précédent. Ce que Lady Booby ayant remarqué, elle tira la manche & les boutons de sa poche, & demanda en riant, à qui ils appartenoient. Mylord les réclama sans hésiter, disant qu'il étoit *somnambule*; car loin de rougir de son aventure, il vouloit insinuer que la belle *Slipshop* avoit agréé son hommage.

Le déjeuner étoit à peine deservi, qu'on annonça ANDREWS & sa femme, qui furent

reçus de Lady avec beaucoup de bonté. Elle attendoit leur décision en tremblant. JOSEPH & *Fanny* éprouvoient les agitations d'*Oedipe*, sur le point de voir son sort éclairci par *Phorbas*.

Mr. *Booby* entama la matière, en disant à son beau-père, qu'il y avoit plus de ses enfans dans la salle qu'il ne croyoit. „ Voici la „ fille qui fut enlevée par des *Bobémiens*, „ ajouta-t-il, en présentant au Vieillard *Fanny* „ ny qu'il tenoit par la main. ” Je vous assure Monsieur, répondit celui-ci avec surprise, que je n'ai jamais eu d'autres enfans que JOSEPH & PAMELA. Ces mots comblèrent les deux Amans de joie, & Lady de tristesse. Aussi-tôt elle fit appeler l'*Irlandois*, qui répéta son récit. Quand il eut achevé, la vieille bonne femme ANDREWS prit *Fanny* dans ses bras. C'est ma fille, s'écria-t-elle, oui c'est ma fille. On fut fort surpris d'entendre cette femme avouer une fille, dont son mari ignoroit la naissance. Les deux Amans se crurent perdus, & le Vieillard ne savoit que penser, quand sa femme lui parla de la sorte. „ Vous pouvez vous ressouvenir, mon cher „ mari, que j'étois enceinte dans le tems que „ le Régiment où vous étiez Sergent, fut „ envoyé à *Gibraltar*: j'accouchai pendant „ votre absence qui dura trois ans, & , à ce „ que je crois, de cette fille que vous voyez, „ & que je dois reconnoître, puisque je l'allais „ laitais encore quand elle me fut enlevée, „ quoiqu'elle eût déjà dix-huit mois. Deux „ *Bobémiennes*, dont l'une portoit un enfant „ entre ses bras, me vinrent un jour offrir

„ de me dire ma bonne aventure. Je leur
„ demandai si vous reviendriez sain & sauf.
„ Comme elles me répondirent qu'oui, je
„ laissai mon enfant dans le berceau pour
„ leur aller tirer à boire; mais elles se sauve-
„ rent pendant que j'étois à la cave. J'eus
„ peur qu'elles ne m'eussent volée, & je fis
„ une recherche exacte de tout ce que j'a-
„ vois, sans penser à l'enfant que je croyois
„ endormi. A la fin j'entendis pleurer, je
„ levai les rideaux du berceau croyant pren-
„ dre ma fille. Ah que je fus surprise de
„ trouver à sa place un garçon qui paroïssoit
„ prêt à rendre l'ame, au-lieu que ma fille
„ étoit saine & robuste! Je courus après elle,
„ en m'attachant les cheveux & faisant des
„ hurlemens épouvantables; mais ce fut inu-
„ tilement, car jusqu'à ce jour je n'en ai
„ point entendu parler. Quand je revins chez
„ moi, le pauvre JOSEPH (car c'étoit lui)
„ me regarda d'un air si touchant, que je ne
„ pus me résoudre à lui faire aucun mal mal-
„ gré la rage dont j'étois possédée. Un Voi-
„ sin, que mes cris avoient attiré, me con-
„ seilla d'en avoir soin, disant que Dieu me
„ récompenseroit un jour de cette charité,
„ en me rendant ma fille. Je levai l'enfant,
„ & lui offris mon sein, qu'il prit; & dans
„ la suite je me sentis la même tendresse pour
„ lui, que j'avois eue pour celle que j'avois
„ mise au monde. Les vivres étoient fort
„ chers, j'avois deux enfans à nourrir de
„ mon ouvrage; mais cela ne suffisant point,
„ je demandai la contribution de la Paroisse.
„ Loin de me l'accorder, on m'enleva avec

„ mes enfans par l'ordre des Commissaires ,
 „ & je fus menée au village où nous demeu-
 „ rons , qui est , comme vous savez , éloigné
 „ de l'autre de quinze milles. JOSEPH (car
 „ c'est le nom que je lui ai donné , & Dieu
 „ fait s'il a jamais été baptisé) me parut âgé
 „ de cinq ans dans le tems que vous revintes
 „ d'*Espagne*. Quand je vous présentai ce pe-
 „ tit garçon , il est bien venu , me dites-vous ,
 „ sans vous mettre en peine de son âge.
 „ Voyant que vous ne soupçonniez rien ,
 „ j'ai gardé le secret jusqu'ici , crainte que
 „ vous ne l'eussiez pris en haine. Voilà la vé-
 „ rité du fait , de quoi je prêteroie serment
 „ entre les mains d'un Commissaire s'il en
 „ étoit besoin.

Le Porte-balle , qui avoit écouté la vieille
 ANDREWS très attentivement , lui demanda
 si son fils supposé n'avoit pas quelque marque
 sur la poitrine. „ Oui , répondit-elle , il a la
 „ plus belle fraise qu'on puisse voir. ” La com-
 pagnie demanda à la voir , & JOSEPH s'étant
 deboutonné l'exposa à leurs yeux. Hé bien ,
 ma femme , dit le Vieillard , qui étoit charmé
 de se voir déchargé d'un enfant , vous avez
 prouvé la supposition du garçon ; mais je ne
 vois pas que la fille soit aussi sûrement la nô-
 tre. Le Ministre pria l'*Irlandois* de répéter
 encore une fois toutes les circonstances de cet
 échange , dont le seing de JOSEPH étoit une
 preuve convainquante. Le mot de fraise ayant
 été répété plusieurs fois , notre distrait se frap-
 pa le front quatre ou cinq fois , en disant ,
 oui je me rappelle quelque idée confuse , cette
 fraise , un enfant perdu , ... mais je ne puis la

démêler. Alors un valet vint appeller ADAMS, avant que sa mémoire fût venue à son secours.

Pendant son absence, le Porte-balle assura JOSEPH, qu'il n'avoit pas lieu de se chagriner de la perte de ses parens supposés, puisque sa naissance étoit bien au-dessus de la leur. Vous êtes Gentilhomme, lui dit-il : on vous enleva de chez votre père; les *Bobémiens* vous garderent pendant un an; mais votre tempérament n'étant pas assez fort pour soutenir leur manière de vivre, ils vous troquerent contre cette fille plus robuste, & moins accoutumée à la délicatesse. J'ignore le nom de votre famille; ma femme, si elle l'a su, ne s'en souvenoit point. Elle m'a cependant assez dépeint la maison, la figure de votre père, la distance de ce pays-ci à celui qu'il habite. Ainsi j'espère que la Providence nous guidera dans notre recherche; car je ne vous quitterai point que vous ne soyez reconnu.

La Fortune, dont souvent le caprice nous écrase totalement, ou nous élève au haut de sa roue, sans nous persécuter ou nous favoriser à demi, leur épargna la peine de parcourir la Province en leur présentant d'elle même un homme qu'ils auroient peut-être cherché inutilement sans son secours. Le Lecteur peut se ressouvenir, que Mr. *Wilson* avoit promis de rendre une visite à Mr. ADAMS. Il arriva chez lui, & ayant appris que son ami étoit au château, il s'y rendit, & le fit demander, comme nous venons de le voir. ADAMS lui rendit compte de ce qui l'avoit obligé de coucher hors de chez lui, & venant enfin à parler de cet enfant marqué d'une

fraîse: Ah cher ami, s'écria Mr *Wilson* avec transport, au nom de Dieu faites-moi entrer, ou je me meurs! Le Ministre le conduisit. *Wilson* entra dans la salle, où sans regarder la compagnie, il courut à JOSEPH tout tremblant, & d'une voix mal-assurée il le pria instamment de lui montrer sa poitrine, pendant que le Ministre en frappant des mains, crioit, *Hic est quem quæris, inventus est.* *Wilson* ayant vu le sein sur la poitrine de JOSEPH, l'enleva de terre avec des démonstrations d'une joie inexprimable, & s'écria tout en larmes: Mon fils, mon cher fils, que la Providence dispose de moi! je meurs content, puisque je t'ai retrouvé. JOSEPH, quoique très ému, ne s'abandonna pas à des transports si violens. Mais quand on eut comparé les circonstances des deux enlèvemens, & que son état fut reconnu, il se jeta aux pieds de son père, pour embrasser ses genoux & lui demander sa bénédiction. Mr *Wilson* le releva, & ils s'embrassèrent avec tant de tendresse d'un côté & tant de respect de l'autre, que tous les spectateurs en furent attendris jusqu'aux larmes. Lady *Booby* fut l'unique mécontente; elle ne put soutenir, en présence de tant de monde, un événement qui détruisoit toutes ses espérances; & sa retraite précipitée donna lieu à des conjectures peu avantageuses.



CHAPITRE XVI.

Conclusion de toute cette Histoire.

Fanny ayant témoigné à ses parens sa joie de les avoir retrouvés, les assura d'une tendresse respectueuse. La vieille ANDREWS l'embrassa tendrement, en lui disant cependant qu'elle ne pouvoit l'aimer plus qu'elle n'avoit fait JOSEPH. Pour le père, il soutint son sang froid; car dès qu'il eut fait la cérémonie de la reconnaissance en la baisant sur la joue, & en la bénissant selon l'usage d'Angleterre, il se plaignit amèrement de ce qu'il n'avoit point encore fumé sa pipe.

Mr. Booby, qui ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de sa tante, crut qu'elle s'étoit retirée avec tant de précipitation par un orgueilleux mépris de la famille à laquelle il s'étoit allié, & pour cette raison il voulut partir à l'instant du château.

Il félicita Mr. Wilson & son fils, puis, après avoir embrassé Fanny en la traitant de sœur, il la présenta en cette qualité à PAMÉLA sa chère épouse, qui l'embrassa avec l'humilité qui lui étoit naturelle.

Mr. Booby fit ensuite annoncer son départ à sa tante, qui lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui dire qu'elle étoit trop incommodée pour recevoir ses adieux. Il pria Mr. Wilson de lui faire l'honneur de venir avec lui. PAMÉLA, Fanny & JOSEPH se joignirent

à Mr. *Booby*, qui l'engagea enfin d'accepter son invitation, en lui promettant d'envoyer un exprès pour apprendre cette heureuse nouvelle à Madame *Wilson*. Car ce tendre époux ne pouvoit jouir d'aucun bien, sans le partager avec elle; & comme il savoit que rien ne manquoit au bonheur de sa chère *Henriette*, que de retrouver ce fils qu'elle pleuroit depuis tant d'années, il étoit fort empressé à lui faire part de la découverte qu'il venoit d'en faire.

On mit le vicillard & sa femme, avec leurs deux filles, dans le carrosse. Mr. *Booby*, Mr. *Wilson*, Mr. JOSEPH, Mr. ADAMS & l'*Irlandois* les escortèrent à cheval, & sans perdre de tems ils s'éloignèrent du château.

Pendant le chemin, JOSEPH fit confidence de son amour à son père, sans lui déguiser son dessein à l'égard de *Fanny*. Mr. *Wilson* laissa appercevoir de la répugnance pour ce mariage, qui lui paroissoit très désavantageux pour son fils. Cependant voyant qu'il y étoit résolu, il dit que si elle possédoit réellement toutes les vertus qu'on disoit, elles réparoient l'inégalité de sa naissance, & pouvoient lui être comptées comme une dot réelle; mais il exigea de son fils, qu'il ne se marieroit qu'après avoir consulté sa mère. JOSEPH y consentit avec respect, voyant que son père le vouloit positivement. ADAMS se réjouissoit de ce retardement, parce qu'en gagnant quelques jours il avoit tout le tems de publier le troisième ban, & par conséquent de marier ses deux Paroissiens sans dispense. La joie qu'il en eut, (car ces cérémonies

lui paroissoient d'une conséquence infinie) fit qu'en se secouant sur son cheval, il lui donna de l'éperon. L'animal étoit fier, & peu accoutumé à souffrir ces sortes d'insultes, surtout d'un aussi mauvais écuyer qu'ADAMS. Pour s'en venger, il se mit à courir & à badiner, jusqu'à ce qu'il se fût délivré d'un fardeau qu'il méprisoit. JOSEPH donna des deux pour l'aller secourir. *Fanny* le plaignoit, & les autres rioient, tandis que le cheval couroit vers son écurie, & que le cavalier secouoit la boue dont il étoit tout couvert.

Un homme à cheval qui venoit à leur rencontre, fit arrêter le cheval par son valet, qui le mena par la bride pour le rendre à son cavalier. ADAMS en remerciant le Maître, le reconnut pour le Commissaire chez qui on l'avoit conduit avec *Fanny*. Celui-ci s'étant fait connoître à son tour, lui dit que l'homme qui les avoit accusés, avoit été pris le lendemain, & qu'il étoit actuellement écroué dans la prison de *Salisbury*, comme coupable de plusieurs vols.

Les complimens étant achevés entre le Ministre & le Commissaire, ADAMS remonta à cheval, presque fâché contre JOSEPH, de ce qu'il avoit offert de changer avec lui, parce que le sien étoit plus docile. Son bonheur plus que son adresse, quoiqu'il se vantât d'être le meilleur écuyer du Royaume, l'ayant garanti d'une seconde chute, il arriva avec les autres chez Mr. *Bosby*, qui les traita selon l'ancienne règle de l'hospitalité *Angloise*, dont on voit encore les vestiges dans un petit nombre de familles, confinées dans des châteaux

teaux au extrémités de l'*Angleterre*. Ils passèrent le reste de la journée avec toute la satisfaction possible. JOSEPH & *Fanny* passèrent deux heures tête à tête, à leur grand contentement.

Le Lendemain matin, Mr. *Wilson* proposa d'aller conduire son fils chez lui. JOSEPH auroit été charmé de voir sa mère, mais la pensée de quitter *Fanny* lui étoit insupportable. Enfin Mr. *Booby* le tira d'affaire en proposant d'envoyer chercher Madame *Wilson*. PAMÉLA, qui souhaitoit fort de la connoître, demanda cette grâce à Mr. *Wilson* avec tant d'empressement, qu'il laissa partir le carrosse à vide, pour l'aller prendre.

Le samedi, Madame *Wilson* augmenta les agrémens de cette heureuse compagnie, ou plutôt sa présence couronna leur bonheur. Car après des transports de joie & de tendresse, que la vue de son cher fils fit éclater, cette complaisante mère voulut bien donner son contentement au mariage de nos deux amans.

Le Dimanche, Mr. ADAMS joignit leurs mains avec la permission du Vicaire du lieu, qui monta à cheval & fit vingt milles, pour officier dans la Paroisse de *Booby* à sa place, après avoir promis solennellement à son confrère de publier le dernier ban.

JOSEPH prévint le Soleil qui devoit éclairer ce jour tant attendu. Il étoit vêtu d'un habit de drap uni, dont Mr. *Booby* lui avoit fait présent; car il avoit refusé un magnifique habit, aussi bien que *Fanny*, qui n'accepta de sa sœur qu'une robe de satin blanc, une jupe de même, & une garniture unie, sur laquelle

elle mit au lieu de coiffe un chapeau de paille doublé d'un taffetas couleur de rose. Dans cet habillement elle sortit de sa chambre, ornée de tous les charmes de la beauté & de la jeunesse. Les roses de son teint étoient plus animées qu'à l'ordinaire, par une aimable pudeur qui la rendoit adorable. Elle fut reçue à la porte du château par JOSEPH, qui la mena en triomphe à l'Eglise, où Mr. ADAMS les attendoit pour faire la cérémonie. La modestie de *Fanny*, la joie de JOSEPH, & la piété du Ministre parurent dans tout leur éclat. Ce dernier reprimanda à haute voix Mr. *Booby* & son épouse, de ce qu'ils rioient dans un endroit aussi respectable, & dans une occasion aussi solennelle. Il avoit pour maxime, qu'étant le Ministre du Très-haut, il ne pouvoit rien relâcher de ce qui lui étoit dû pendant l'exercice de ses fonctions. C'est pour quoi il ne toléroit rien, quand une fois il avoit endossé le surplis. Mais cette sévérité dispa-roissoit, dès qu'il ne s'agissoit que de sa personne, & que son Ministère n'y étoit point intéressé.

Après la cérémonie, JOSEPH ramena sa nouvelle épouse chez Mr. *Booby*, suivi de toute la compagnie à pié, l'Eglise étant fort près de la maison. Ils trouverent la table mise, & bientôt on servit un repas superbe, où Mr. ADAMS fut l'admiration de tous les conviés, quoique chacun fit son devoir, à l'exception de ceux pour qui la fête se faisoit. Leur imagination se repaissoit avec trop de vivacité, pour que les mets leur parussent dignes d'attention.



Toute la journée se passa dans une gaieté innocente ; la liberté qu'on se donne quelquefois avec si peu de ménagement pour la pudeur dans des occasions semblables, ne s'étendit que jusqu'où Mr. ADAMS le voulut bien permettre. Car tel est le pouvoir de la vertu : ceux qui n'auroient peut-être pas assez respecté les femmes pour se gêner la-dessus, malgré la politesse dont ils se piquoient à l'égard du beau-sexe, furent forcés de se tenir dans les bornes de la modestie, par la présence d'un homme vertueux. L'heure de se coucher étant venue, *Fanny* fut conduite par sa mère, sa belle-mère, & sa sœur dans la chambre où elle devoit passer la nuit. On l'eut bientôt déshabillée.

Il ne fallut qu'un instant à JOSEPH, pour se mettre auprès d'elle. Les Dames ferment les rideaux ; & l'amour le plus pur & le plus parfait, unique témoin de cette scène, ne fait confidence de ce qui s'y passa, qu'à ceux qui se rendent dignes de la renouveler.

Le troisième jour, Monsieur & Madame *Wilson* amenerent leurs enfans chez eux. Le généreux *Booby* fit présent de quinze mille écus à *Fanny*, dont son mari en employa douze mille à l'achat d'une Terre contiguë à celle de son père. Là il jouit aujourd'hui des douceurs de cette heureuse médiocrité tant vantée par les Sages dans tous les siècles. Et pour surcroît de bonheur, son père, avec qui je suis en commerce de lettres, me mande que son aimable *Fanny* est sur le point de mettre au monde le premier fruit d'un vertueux amour.

Mr. *Booby* ne crut point avoir assez fait, qu'ADAMS n'eût reçu la récompense de ses peines & de son zèle. Il avoit à sa nomination un Bénéfice de mille écus de rente, il le lui donna. Le bon Ministre ne pouvoit le résoudre à quitter ses chers enfans; mais à la fin il accepta le Bénéfice, à condition d'y nommer un Vicaire.

Le Porte-balle *Irlandois*, outre nombre de présens qu'il reçut, fut récompensé de ses soins par une petite charge, dans l'exercice de laquelle il s'est attiré l'amitié de tout le voisinage.

Lady *Booby* ayant appris le mariage partit pour *Londres*, où un Capitaine de Dragons effaça bientôt JOSEPH de son cœur & de sa mémoire.

Nos heureux époux, JOSEPH & *Fanny*, toujours contents, toujours charmés l'un de l'autre, ne ressentent aucun de ces dégoûts qui suivent ordinairement la possession d'un objet longtems désiré. JOSEPH est toujours aimant tendre & passionné. Le voisinage de son père ne contribue pas peu à leur bonheur. *Fanny* & lui se sont abandonnés à ses sages conseils, & son heureuse union avec *Henriette* leur a inspiré le même dessein d'une tranquille retraite.

F I N.





